

Faculté de philosophie, arts et lettres

Annie Ernaux : vivre et transcrire la domination

Enjeux et analyse dans *Les Armoires vides* (1974),
La Femme gelée (1981), *Les Années* (2008) et
Mémoire de fille (2016)

Auteur : Mégane Mabile
Promoteur(s) : Damien Zanone
Année académique 2018-2019
Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale
à finalité didactique

« Écoutez ; ma vie, c'est la vôtre. Vous avez cherché, comme moi, à vous rendre raison de votre existence, et vous avez posé quelques conclusions. Comparez les miennes aux vôtres. Pesez et prononcez. La vérité ne sort que de l'examen. »

George Sand, *Histoire de ma vie*

REMERCIEMENTS

Je souhaite, d'abord, adresser mes remerciements les plus sincères d'une part, au Professeur Damien Zanone pour sa disponibilité, ses suggestions et ses remarques pertinentes qui m'ont permis de mener à bien ce travail et d'autre part, à Audrey Lasserre pour ses conseils avisés lors de l'élaboration de mon sujet et de mon plan de travail.

Je tiens, ensuite, à remercier mes proches (Albin, Chantal, Marion, Belinda, Betul, Mélissa, Harmony, Christel, Béatrice, Julie, Océane et tous les autres) pour leur soutien et leurs encouragements tout au long de mes études.

Je désire, par ailleurs, faire part de ma gratitude à mes amies et collègues, Caroll, Fiona et Émilie. Vous m'avez accompagnée depuis (presque) le début de ce cursus universitaire sans jamais m'abandonner, y compris dans la dernière ligne droite que représente l'écriture de ce mémoire. Je n'aurais pas pu y arriver sans vous.

J'adresse, enfin, ma plus grande reconnaissance à mes parents pour leur bienveillance, leur présence et leur patience à toute épreuve. Je sais que vous retenez votre respiration depuis quelques mois, voire des années. Maintenant, vous pouvez respirer... Je me dois également de mentionner, de façon peu conventionnelle, Weasley, mon plus fidèle compagnon, dont la présence rassurante et apaisante m'a permis de rebondir à de nombreuses reprises.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 – VIVRE ET TRANSCRIRE LA DOMINATION, UNE EXPÉRIENCE FAITE À TOUS LES ÂGES DE LA VIE .	7
1.1. L'enfance.....	8
1.2. L'adolescence.....	11
1.3. L'âge adulte.....	16
1.4. La maturité	19
CHAPITRE 2 – QUALIFIER LA DOMINATION	21
2.1. <i>Les Armoires vides</i> (1974) ou la domination familiale	21
2.1.1. Les biens matériels	23
2.1.2. Les biens culturels	27
2.1.3. L'ambivalence des sentiments.....	33
2.1.4. Les apports de la sociologie : <i>La Distinction. Critique sociale du jugement</i> de Pierre Bourdieu.....	37
2.2. <i>La Femme gelée</i> (1981) et <i>Mémoire de fille</i> (2016) ou la domination du point de vue des rapports de genre.....	42
2.2.1. Le corps social.....	44
2.2.2. Le corps physique.....	55
2.2.3. Les apports de la sociologie : <i>La Domination masculine</i> de Pierre Bourdieu	57
2.3. <i>Les Années</i> (2008) ou la domination inhérente à la société de consommation	61
2.3.1. La société de consommation : avoir, c'est être	62
2.3.2. Les apports de la sociologie : <i>La Société du spectacle</i> de Guy Debord	69
2.4. Les différents types de domination dans les autres œuvres du corpus	71
2.4.1. La domination familiale dans <i>La Femme gelée</i> , <i>Les Années</i> et <i>Mémoire de fille</i>	71
2.4.2. La domination du point de vue des rapports de genre dans <i>Les Armoires vides</i> et <i>Les Années</i>	73
2.4.3. La domination inhérente à la société de consommation dans <i>Les Armoires vides</i> , <i>La Femme gelée</i> et <i>Mémoire de fille</i>	75
CHAPITRE 3 – CONTRER LA DOMINATION : « L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU »	77
3.1. Le genre des œuvres : « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire ».....	77
3.1.1. Les œuvres du corpus : du roman à l'autobiographie	77
3.1.2. Un regard théorique sur le corpus d'étude	79
3.1.3. L'avis de l'auteure : vers l'autosociobiographie.....	81
3.2. Les objectifs poursuivis par Annie Ernaux : dénoncer, légitimer et sauver	83
3.2.1. Dénoncer.....	83
3.2.2. Légitimer	84
3.2.3. Sauver	85
3.3. « L'écriture comme un couteau » : un moyen d'atteindre les objectifs.....	86
3.3.1. Un travail minutieux réalisé avant, pendant et après la rédaction.....	86
3.3.2. Une soin porté à l'écriture et à la mise en page	86
3.3.3. Le résultat d'un long travail d'écriture : « L'écriture comme un couteau » au regard de « la corne de taureau »	89
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE.....	97

INTRODUCTION

Les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres¹.

Tel est le projet d'Annie Ernaux : retracer rétrospectivement le cours de son existence en prenant soin de saisir et de traduire, dans l'écriture, la portée de chaque expérience vécue, non seulement pour elle mais aussi, et surtout, pour ses lecteurs et ses lectrices. L'auteure² souhaite se servir de sa subjectivité pour « retrouver, dévoiler des mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs³ », mettant de cette façon l'écriture de soi qu'elle pratique sous différentes formes depuis le début de sa carrière littéraire au service d'elle-même et des autres.

La vie d'Annie Ernaux, moteur principal de son écriture, commence le 1^{er} septembre 1940 à Lillebonne, dans le département de la Seine-Maritime en Normandie⁴. Très jeune, celle-ci se réinstalle avec ses parents à Yvetot, leur village natal. À l'âge de six ans, Annie est inscrite à l'école libre où elle se révèle rapidement douée pour apprendre. Elle obtient de bons résultats tant à l'école primaire que secondaire. Grâce aux sacrifices de ses parents et à une bourse, elle est la première de sa famille à entamer un cursus universitaire. Pendant ses années d'études à la Faculté de Lettres de Rouen, elle fait la rencontre de Philippe Ernaux, un étudiant en sciences politiques, avec qui elle décide de se marier en 1964. Le couple a un premier enfant, un fils prénommé Éric, né le 25 décembre de la même année. Un deuxième garçon, David, vient agrandir la famille en 1968. Diplômée et agrégée en lettres modernes, la mère de famille devient professeure de français.

En 1974, dans un contexte propice aux revendications diverses et à l'expression de soi, Annie Ernaux fait son entrée en littérature avec la publication, chez Gallimard, des *Armoires vides* qui retrace son enfance passée dans le café-épicerie de ses parents et l'expérience de sa déchirure sociale. L'auteure fait paraître, trois ans plus tard, un deuxième ouvrage intitulé *Ce*

¹ Annie Ernaux, *L'Événement*, dans Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [2000], p. 319. Nous signalons aux lecteurs et aux lectrices que chaque citation reprise dans ce travail est donnée selon l'orthographe de son auteur-e, qui peut différer de la nôtre dite « nouvelle orthographe », préconisée par l'Académie française dès 1991.

² Selon les recommandations du Service de la langue française de la Communauté française de Belgique, *Mettre au féminin. Guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre*, 3^e éd., Bruxelles, 2014 [1994].

³ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011 [2003], p. 42.

⁴ La présentation biographique s'inspire des informations trouvées sur le site internet dédié à Annie Ernaux (<https://www.annie-ernaux.org>).

qu'ils disent ou rien, consacré aux différents langages de son environnement. En 1981, elle publie *La Femme gelée* dans lequel elle détaille son parcours de femme. Depuis lors, Annie Ernaux ne cesse d'offrir à ses lecteurs et à ses lectrices un regard éclairé et éclairant sur son passé et celui de toute une époque. Elle aborde de manière inédite de nombreux sujets, parfois polémiques, tels que les origines sociales, l'enseignement, l'anorexie, l'avortement ou encore la maladie. Tantôt encensée tantôt décriée, son écriture fait d'elle l'une des figures incontestables du paysage littéraire français contemporain. Souvent invitée sur les plateaux de télévision et dans le cadre de colloques, elle a obtenu de nombreuses récompenses comme le prix Renaudot en 1984 pour *La Place*, le prix François-Mauriac en 2008 pour *Les Années*, le « Premio Hemingway per la letteratura » en 2018 et le prix international Formentor en 2019 pour l'ensemble de ses textes. En mai 2019, elle est également désignée citoyenne d'honneur du village d'Yvetot dont elle est originaire.

D'un point de vue scientifique, travailler sur Annie Ernaux se justifie par la contemporanéité de l'auteure et la richesse de sa production qui tend à remettre perpétuellement en cause le fonctionnement traditionnel de la littérature. D'un point de vue personnel, ce choix d'étude s'explique par l'intérêt porté à l'auteure, à son œuvre et à la démarche scripturale inédite qu'elle a su développer et affiner au fil des années.

La découverte des textes ernauxiens a permis d'orienter et d'émettre l'hypothèse suivante : la vie d'Annie Ernaux, telle que transcrite dans son écriture, apparaît comme l'expérience d'une domination à tous les âges de la vie. Cette dernière semble s'exercer à travers trois instances principales. La première est celle de la famille : l'auteure doit composer avec les mœurs du milieu modeste dont elle est issue, mais cela se révèle souvent incompatible avec ses aspirations sociales, culturelles et relationnelles. La deuxième est celle des rapports de genre : en tant que femme, elle se voit perpétuellement confrontée à une inégalité justifiée par les lois du patriarcat. La troisième est celle de la société de consommation : née en 1940, l'écrivaine doit constamment se plier et s'adapter aux évolutions rapides et constantes d'une logique marchande qu'elle méconnaît.

Le terme « domination » se définit d'une part, comme une « autorité, acceptée ou non, qui s'exerce souverainement » et d'autre part, comme « le fait d'exercer une influence prépondérante, de disposer d'une autorité intellectuelle, spirituelle ou morale⁵ ». Ce substantif permet, d'abord, d'identifier la relation hiérarchique organisant et déterminant les actions des

⁵ « Domination », selon l'*Outil de consultation du Dictionnaire de l'Académie Française* [en ligne], 9^e éd., <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9D3004>.

individus. Il souligne, ensuite, la conscience laissée aux personnes d'intégrer ou non les principes inhérents au phénomène. Il met, enfin, en évidence le caractère universel de ce rapport entre les gens qui concerne de nombreux domaines sociaux. Parler de domination revient donc à reconnaître l'existence d'un système inégalitaire à différents niveaux de la société, mais c'est également admettre une forme de relativité dans son expérience. En effet, tout le monde ne subit pas la domination et ne l'expérimente pas dans les mêmes conditions et avec la même intensité.

D'autres termes tels qu'« aliénation », « assujettissement » et « autorité » ont été envisagés, mais deux facteurs ont confirmé notre choix de privilégier le substantif « domination ». Le premier concerne l'exactitude de ses définitions et leur adéquation à la démarche défendue par Annie Ernaux. Le deuxième se rapporte à la récurrence de son utilisation d'une part, dans les textes (non) littéraires de l'auteure et d'autre part, dans les travaux des chercheurs qui les étudient.

La thématique de la domination s'est révélée déterminante dans le choix du corpus de travail. Les ouvrages sélectionnés éclairent tous un pan spécifique de la vie de l'auteure au regard des contraintes liées au milieu familial, aux rapports de genre et à la société de consommation.

Dans *Les Armoires vides* (1974), Annie Ernaux fait entendre la voix de l'étudiante qu'elle était par l'intermédiaire d'une narratrice-personnage nommée Denise Lesur. Confrontée aux souffrances physiques et psychologiques d'un avortement, cette dernière replonge dans son enfance perçue successivement comme un havre de paix et une source inépuisable de honte. Au fil des pages, elle oppose la simplicité de sa famille à la richesse matérielle et culturelle de la bourgeoisie qu'elle découvre en même temps que le savoir. Ces deux univers la divisent et lui inspirent des sentiments contradictoires.

Dans *La Femme gelée* (1981), elle évoque son parcours de femme : de l'enfance à l'âge adulte en passant par l'adolescence. Elle n'omet ni les rêves idéalistes qu'elle avait à l'époque ni les désillusions qui ont suivi. Son expérience personnelle lui permet de tracer les contours de la femme bourgeoise moderne, c'est-à-dire celle qui s'efface derrière son époux et qui, selon les représentations communes, devrait se satisfaire de ses rôles de mère et d'épouse.

Dans *Les Années* (2008), elle se donne pour projet de retracer près de soixante ans de traditions, d'événements et d'évolutions. Elle expose tous les aspects de la vie quotidienne qu'elle-même et l'ensemble de sa génération ont connus. Elle raconte les repas de famille, les

succès cinématographiques, mais surtout l'émergence et la suprématie de la société de consommation.

Dans *Mémoire de fille* (2016), elle observe la monitrice de colonie de vacances qu'elle fut le temps d'un été, en 1958. Elle retrace les déboires de cette dernière confrontée pour la première fois à la vie en communauté et à la sexualité. Elle réfléchit aux conséquences que cette initiation a pu avoir sur cette jeune fille qui n'avait encore jamais quitté le giron familial.

La méthode d'analyse préconisée vise d'une part, à regrouper les informations biographiques du corpus d'étude afin d'identifier les moments de domination vécus par l'auteure et d'autre part, à mettre en évidence les sentiments de cette dernière face à la situation. Les œuvres sont étudiées collectivement et individuellement, ce qui permet d'explicitier de façon exhaustive le phénomène de la domination.

Le cadre théorique de la recherche comprend deux axes principaux. Le premier axe est littéraire. Il concerne les écritures de soi, catégorie à laquelle Annie Ernaux est souvent associée. Plusieurs lectures critiques⁶ en lien avec ce sujet permettent de mettre en question les œuvres de l'auteure et d'interroger son projet d'écriture. Parmi ces références, nous retenons en particulier le nom de Philippe Lejeune qui, dans *Le Pacte autobiographique*, identifie les caractéristiques de l'autobiographie et en présente les variations et les limites. Le deuxième axe est sociologique. Il se rapporte à des travaux spécifiques de Guy Debord (*La Société du spectacle*) et de Pierre Bourdieu (*Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, *La Distinction. Critique sociale du jugement* et *La Domination masculine*) qui permettent d'éclairer les phénomènes sociaux mis en jeu dans l'écriture ernausienne. Entre ces deux théoriciens, c'est le nom de Bourdieu qu'il faut souligner, car Annie Ernaux lui reconnaît une influence déterminante à la fois dans son existence personnelle et littéraire.

Il paraît nécessaire, dans un premier temps, de retracer la vie de l'auteure au moyen d'un parcours chronologique envisagé en quatre parties : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et l'âge mûr. Les informations biographiques livrées par Annie Ernaux dans les œuvres du corpus d'étude et recoupées par de multiples relectures visent à établir une chronologie entre les faits et à aborder les moments de domination qu'elle a vécus à travers le milieu familial, les rapports de genre et l'émergence de la société de consommation. Cette partie critique

⁶ Voici les principales et principaux auteur·e·s critiques par rapport auquel·le·s nous situons ce type d'écriture : Sébastien Hubier (*Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*), Jean-Louis Jeannelle (*Écrire ses mémoires au XXe siècle. Déclin et renouveau*), Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, (*L'Autobiographie*), Philippe Lejeune (*Le Pacte autobiographique*), Georges May (*L'Autobiographie*), Jean-Louis Le Grand et Gaston Pineau (*Les Histoires de vie*), Françoise Simonet-Tenant (*Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*) et Damien Zanone (*L'Autobiographie*).

enrichit la recherche par sa démarche inédite de reconstruction globale de la vie de l'écrivaine à partir de quatre de ses œuvres.

Il est utile, dans un second temps, de soumettre ce parcours chronologique à une analyse ayant pour but de faire émerger la vision qu'Annie Ernaux a des événements qui lui sont arrivés. Chaque œuvre du corpus d'étude se voit associée à un type particulier de domination. Il faut étudier chaque groupe et en présenter les caractéristiques et les effets sur la personne de l'auteure. Des lectures sociologiques de Guy Debord et de Pierre Bourdieu viennent, à la suite de l'analyse, nourrir la réflexion et lier les sentiments personnels de l'écrivaine à des phénomènes plus généraux ressentis par une partie voire par l'ensemble de la société française de la deuxième moitié du xx^e siècle.

Il convient, dans un troisième et dernier temps, de confronter les observations faites dans la deuxième partie aux motivations littéraires d'Annie Ernaux. Il semble pertinent, d'abord, d'interroger le genre de chaque œuvre en confrontant leur qualification officielle justifiée par les théories littéraires au point de vue de l'auteure. Il faut, ensuite, mettre en relation la catégorie des œuvres avec les objectifs généraux poursuivis. Il est nécessaire, enfin, de relever tous les moyens par lesquels l'écrivaine compte atteindre ces buts.

Nous considérons le premier chapitre comme la synthèse d'une vie et le troisième, comme la synthèse d'une démarche d'écriture. C'est pourquoi nous prenons le parti de les présenter de façon plus concise que le deuxième chapitre dédié à l'analyse, car notre objectif principal est d'étudier la présence et la transcription de la domination dans les œuvres d'Annie Ernaux.

CHAPITRE 1 – VIVRE ET TRANSCRIRE LA DOMINATION, UNE EXPÉRIENCE FAITE À TOUS LES ÂGES DE LA VIE

Annie Ernaux utilise sa propre existence comme source principale d'inspiration. Dans ses œuvres, elle raconte les événements qui ont marqué son enfance, son adolescence ou encore son entrée dans l'âge adulte. L'ordre des publications ne correspond pas au « temps de la vie⁷ », mais se justifie par le besoin que l'auteure ressent à un moment précis de révéler telle ou telle expérience à ses lecteurs et à ses lectrices.

Publié en 2011, le recueil *Écrire la vie* donne une cohérence chronologique à l'ensemble en reprenant et en réorganisant les productions selon la « succession des âges⁸ » qui rend perceptible une évolution tant formelle que personnelle. Le titre⁹ donné à l'ouvrage correspond d'une part, à la synthèse des écrits ernauxiens qui (re)composent une vie entière et d'autre part, à la démarche scripturale préconisée par l'auteure :

Écrire la vie en se tenant au plus près de la réalité, sans inventer ni transfigurer, c'est l'inscrire dans une forme, des phrases, des mots. C'est s'engager – et de plus en plus au fil des années – dans un travail exigeant, une lutte, que je tente de cerner et de comprendre dans le texte lui-même, au fur et à mesure que je m'y livre¹⁰.

Les principes d'honnêteté et d'engagement impliquent, pour Annie Ernaux, d'aborder tous les aspects, bons ou mauvais, de son parcours. Parmi ceux-ci, se trouve l'expérience d'une triple domination qu'il est possible de présenter à travers une perspective chronologique appliquée à quatre œuvres représentatives, celles du corpus d'étude. Les informations sont récoltées, mises en commun et envisagées selon les différents âges de la vie : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et la maturité. La transition entre ces étapes successives ne dépend pas de facteurs biologiques, mais est assurée par des faits significatifs dans la vie de l'auteure. Une telle démarche permet d'identifier les causes, les caractéristiques et les conséquences du phénomène de la domination dans l'existence de l'écrivaine.

⁷ Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011, p. 8.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 7 : « Comment définir cette entreprise d'écrire commencée il y a quatre décennies ? Quel titre – [...] – pour la qualifier ? Brusquement m'est venu, comme une évidence : écrire la vie » ; « Évidence sans doute avivée par le souvenir du séminaire d'Antoine Compagnon qui portait ce titre et dans lequel il m'avait invitée à parler, en 2009, au Collège de France » (note de bas de page).

¹⁰ *Ibid.*, p. 8.

1.1. L'enfance

Annie Ernaux, née Duchesne, voit le jour le 1^{er} septembre 1940 au sein d'une famille modeste normande. « Gros bébé à la lippe boudeuse¹¹ » puis « petite fille d'environ quatre ans, sérieuse, presque triste malgré une bonne bouille rebondie sous des cheveux courts¹² », elle grandit sereinement auprès de ses parents.

Le couple Duchesne possède, à Yvetot, une maison qu'il utilise à la fois comme logement et comme commerce. L'habitation mêle les espaces publics, deux grandes pièces pour le bistrot et la boutique, et les espaces privés, une cuisine et une unique chambre située à l'étage. Au quotidien, les deux commerçants se répartissent la gestion de l'affaire. La mère écoule la marchandise, tient la comptabilité et entretient de bonnes relations avec ses clientes, pendant que le père s'occupe des consommations d'alcool de sa clientèle et veille à éviter tout débordement. Être propriétaire d'un tel établissement, dans cette partie du pays et pour d'anciens paysans-ouvriers, est un signe de réussite sociale qui leur laisse, cependant, peu de temps pour s'occuper pleinement de leur fille qui en profite pour vagabonder entre les différentes pièces de la maison.

L'environnement familial se révèle propice aux jeux et aux découvertes multiples. Côté café, Annie aime observer les habitués. Elle les écoute se plaindre de leur condition difficile d'ouvriers et adore fouiller dans leurs poches à la recherche d'un éventuel trésor comme des « vieilles photos de régiment¹³ ». Si une amie du quartier vient jouer, elle l'implique dans ce quotidien atypique. Ensemble, les fillettes se moquent des clients ivres et profitent d'un moment d'inattention du père pour vider les restes d'alcool dans les verres. Côté épicerie, Annie cherche toujours un recoin d'où elle peut profiter des commérages des acheteuses régulières. Même si elle est entourée quotidiennement par une multitude d'adultes, elle n'en reste pas moins une enfant qui raffole des sucreries et qui passe la plus grande partie de son temps à jouer.

La famille se réunit dans la cuisine, après une longue journée de travail. Le plus souvent, la mère s'affale sur une chaise, éreintée par la fatigue, et se plaint de la clientèle qui règle de moins en moins les comptes, tandis que le père prépare le repas. Autour de la table, le trio n'en demeure pas moins préoccupé par le commerce dont la recette constitue une véritable obsession et par les clients qui alimentent la majorité des conversations.

¹¹ Annie Ernaux, *Les Années*, dans Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [2008], p. 934.

¹² *Ibid.*

¹³ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, dans Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [1974], p. 113.

Encore trop jeune, Annie ne participe pas aux échanges, mais écoute avec attention et trépigne d'impatience à l'idée que le repas se termine. Elle clôture ses journées en partageant avec son père de beaux moments de complicité : chants, grimaces et chatouilles sont échangés dans la bonne humeur. Sa mère, quant à elle, endosse le rôle d'arbitre et n'hésite pas à calmer le jeu, quitte à passer pour une rabat-joie. Les jours s'écoulaient donc paisiblement pour la petite fille. Seul le tétanos qui menace sa vie quand elle n'a que cinq ans vient assombrir le bonheur familial. Cette maladie rappelle à ses parents le souvenir douloureux de leur première fille, Ginette, morte de la diphtérie plus ou moins au même âge.

À six ans, Annie doit entrer à l'école. Ses parents, n'ayant pas été en mesure de poursuivre une scolarité complète en raison de leur origine très modeste, fondent en elle tous leurs espoirs et l'inscrivent dans l'établissement où ils sont sûrs qu'elle recevra la meilleure éducation possible : l'école libre. Rien n'importe plus, pour eux, que la réussite de leur unique enfant. C'est pourquoi ils sont prêts à faire de nombreux sacrifices. Le premier jour d'école d'Annie se fait à la rentrée de Pâques. Son père se charge de l'amener jusqu'à l'établissement, mais il y arrive trop en avance et ne sait pas vers où se diriger. Avant de partir, il donne à sa fille quelques injonctions qui sonnent comme une mise en garde : « "Prête pas tes affaires, elles coûtent cher"¹⁴ » et « "n'enlève pas ton gilet, tu vas le perdre"¹⁵ ».

Une fois seule, l'écolière reste à l'écart de ses camarades, toutes des filles, qu'elle trouve étranges car différentes des personnes de son quartier. Annie est également surprise par la nouveauté du cadre et ce qu'il lui impose. Elle doit se plier à un horaire préétabli et à des règles strictes qui étaient jusqu'alors absents de son quotidien. Le rythme scolaire a beau être aux antipodes de ce qu'elle connaît chez elle, la petite fille arrive à maîtriser son tempérament fougueux. Elle redouble d'efforts pour intégrer toutes les nouvelles directives et se révèle rapidement douée pour apprendre. Cependant, au fil des jours et des semaines, l'écolière se trouve déstabilisée par la dissemblance entre son milieu familial et le cadre scolaire : les habitudes, les mots et les comportements de la maison ne semblent pas être les bienvenus en classe.

Annie parvient, contre toute attente, à concilier les contextes domestique et scolaire, en adaptant son langage et son comportement aux personnes qu'elle fréquente. Cette situation aurait pu se maintenir au-delà de quelques années, si seulement il n'y avait pas eu les regards condescendants de la maîtresse et de ses camarades de classe. L'institutrice humilie régulièrement l'écolière en lui rappelant devant tout le monde comment se comporter

¹⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 131.

¹⁵ *Ibid.*

correctement. Quant à ses condisciples, il ne leur faut pas beaucoup de temps pour percevoir, critiquer et moquer l'origine populaire d'Annie et faire ressentir à cette dernière que sa présence à l'école libre n'a rien de naturel, parce qu'elle est issue d'un milieu jugé indigne. L'illégitimité sociale se double d'une inadéquation physique : Annie ne se sent pas aussi jolie et aussi distinguée que les autres. Le caractère inconfortable de cette situation pousse la petite fille à trouver une façon de reprendre l'avantage. Celle-ci se fixe l'objectif de devenir la première de la classe, ce qu'elle ne met pas longtemps à faire au vu de ses grandes capacités intellectuelles. À nouveau au centre de l'attention, elle est ravie de réussir mieux que toutes les autres. La stabilité trouvée est, néanmoins, encore trop fragile pour persister plus de quelques années. C'est pourquoi elle finit par vaciller et par laisser place à une évidence : la nécessité d'abandonner l'un ou l'autre milieu pour appartenir pleinement au second. L'avantage est donné à l'école libre, synonyme d'avenir et d'évolution, ce qui provoque une première fracture avec son monde d'origine.

Annie prend, désormais, pour cadre de référence ce qu'elle entend, voit et apprend à l'école. Les savoirs transmis par son institutrice lui font percevoir toutes les beautés du monde qu'il lui reste à découvrir et lui inspirent une passion profonde pour tout ce qui ne fait partie de son quotidien. Les filles de sa classe lui fournissent, quant à elles, le modèle de la famille idéale : un père ayant un emploi convenable et une mère restant au foyer pour s'occuper des enfants, tous vivant dans une belle maison décorée avec goût. À son grand désespoir, sa famille ne remplit aucun de ces critères : ses deux parents sont présents quotidiennement au foyer pour y travailler. Quant à leur habitation, elle est très modeste et se voit dépossédée de ses deux plus grandes pièces au profit du commerce. Annie redécouvre l'environnement familial sous un nouveau jour et, conditionnée par ses années d'école et sa fréquentation quotidienne du milieu bourgeois, commence à déprécier la condition populaire de ses parents. Cette nouvelle attitude aggrave le déchirement dont elle est victime et provoque en elle une certaine culpabilité.

La distance prise avec le quotidien du café-épicerie se voit renforcée par la découverte majeure de la lecture. L'amour des livres lui a été inspiré par sa mère qu'elle voyait toujours, durant ses temps libres, plongée dans l'un ou l'autre ouvrage, ce qui la rendait aux yeux d'Annie infiniment plus supérieure au père de famille qui se limitait au journal. Grâce à l'école, la fillette ne se contente plus d'observer le plaisir sur le visage des autres, mais peut pleinement en profiter. Apprendre à déchiffrer et à associer les lettres est une véritable révélation pour l'enfant qui se plonge avec avidité dans tous les livres qui passent entre ses mains. Les univers, les aventures et les personnages se succèdent dans son imagination et

remplacent, peu à peu, la vie banale et morose d'Yvetot. L'enfant se rêve à la place des héroïnes et embellit son quotidien : « J'accompagne mes héros, je vis dans leur ombre. [...] Je ferme les yeux, je déguste ma tartine, mais elle s'est changée en poulet froid, celui de la villa des Iris Bleus, et j'ai soif des rafraîchissements de mon héroïne¹⁶ ». Les différences entre la fiction et la réalité sont nombreuses, mais Annie perçoit surtout l'écart entre la langue qu'utilisent ses parents et celle qui noircit les pages des romans. Sa passion de la lecture la pousse à rejeter les mots du quotidien au profit de ceux de la littérature auxquels elle accorde un capital symbolique important. Cette attention accrue portée à la langue l'encourage également à se détourner de ses racines familiales et à célébrer son nouveau monde. Quant à son imagination fertile, elle renforce son désir d'appartenir à une autre famille, à un autre milieu et lui procure la sensation fugace d'y arriver.

1.2. L'adolescence

Les sentiments contradictoires qu'Annie ressent à l'égard de sa famille s'aggravent avec les années et évoluent en une profonde antipathie. À douze ans, elle ne supporte plus ses parents, leurs clients, leur commerce ou pire encore leur façon d'être. Avec son rouge à lèvres voyant et ses cheveux qui s'échappent de son chignon, sa mère ne correspond en rien au modèle doux et affable des livres. Elle ne reste pas à la maison, mais gère un commerce d'une main de fer. Elle ne parle pas avec élégance et douceur, mais avec brusquerie et vulgarité. Quant à son père, il ne porte pas de costume, parle un français patoisant et ne connaît rien des attitudes distinguées de la « bonne société ». Quand Annie les regarde, elle ne parvient plus à voir en eux des parents aimants. Bien au contraire, elle ne peut s'empêcher de les détester, eux qui l'éloignent de sa volonté de devenir l'égale des filles de sa classe et des livres. Subissant le mode de vie familial avec difficulté, elle s'en détourne peu à peu en évitant autant que possible de côtoyer la clientèle du café-épicerie et de passer trop de temps avec ses parents. Ces derniers confondent son dédain grandissant avec une implication totale dans ses études et ignorent, de cette façon, ce qu'elle peut réellement ressentir, à savoir l'envie de quitter leur milieu dont elle a honte.

Comme si la distance n'était pas encore assez importante entre le couple Duchesne et leur fille, il faut encore que la sexualité vienne les diviser. Annie se montre, dès l'enfance, intriguée par le monde masculin qu'elle observe et découvre au jour le jour dans le café de son père. Plus tard, avec la découverte de la lecture, elle imagine les traits de l'homme idéal,

¹⁶ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 147.

rêvant qu'il vienne la libérer de sa prison d'Yvetot. Ce fantasme grandit en elle, autant que la méfiance de sa mère qui n'a jamais abordé le sujet. Craignant de voir sa fille se compromettre, cette dernière veille à ce qu'aucun garçon ne l'approche. Annie est donc surveillée et épiée par sa mère, mais également par la société entière qui fait de la pureté des jeunes filles, et non des jeunes hommes, une priorité.

L'adolescente ne se soucie, cependant, pas de ce que pensent les autres et se met en tête de conquérir les garçons, mais pas n'importe lesquels. Elle en est persuadée : être regardée, désirée, embrassée par un être du sexe opposé appartenant à une catégorie sociale supérieure à la sienne, c'est accéder à un statut plus enviable que le sien. Malgré sa détermination, elle reste inexpérimentée. Au quotidien, elle ne les fréquente pas : l'école libre où elle est allée était réservée aux filles, tout comme le collège dans lequel elle vient d'entrer. Elle se jette donc dans l'inconnu, pleine d'espoir et de rêves romanesques : « Je suis allée vers les garçons comme on part en voyage. Avec peur et curiosité. Je ne les connaissais pas. [...] Ils devaient avoir changé autant que moi. [...] Bien sûr qu'elle était mystère pour moi l'autre moitié du monde, mais j'avais la foi, ce serait une fête¹⁷ ».

La réalité se révèle, cependant, moins idyllique que prévu. D'abord, Annie cherche elle-même le contact, ignorant les codes qui veulent que ce soit les garçons qui courtisent les filles et non l'inverse. Ensuite, elle se montre impatiente à l'idée de rencontrer quelqu'un de réellement intéressant. Enfin, lorsque le candidat idéal se présente, elle est rapidement déçue. Pourtant, elle se réjouit de l'avoir embrassé, car cela lui a permis, le temps d'un instant, de mettre à distance ce qu'elle est et le monde auquel elle appartient. De ce fait, elle ne pense qu'à réitérer l'expérience et veut même aller plus loin. Elle jubile à l'idée que ses parents ne se doutent de rien et se réjouit de découvrir seule un nouvel univers : « Le plaisir, c'est ma conquête, mes parents n'y sont pour rien¹⁸ ». Ce premier contact avec la bourgeoisie donne à Annie l'envie d'en découvrir plus, mais sa condition familiale n'est pas propice à une éventuelle familiarisation avec ce milieu dont les membres ne fréquentent l'épicerie maternelle qu'en de très rares occasions et en dernier recours. L'adolescente peut, néanmoins, compter sur le cadre scolaire pour l'initier aux us et coutumes du mode de vie qu'elle admire.

À quatorze ans, Annie est « une brune aux cheveux frisés, courts, [avec] des lunettes sur un visage plein, au front haut¹⁹ » qui se montre plus distante que jamais vis-à-vis de son milieu. Elle n'en demeure pas moins coupable et déchirée, parce que mettre sa famille à

¹⁷ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, dans Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [1981], p. 370-371.

¹⁸ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 198.

¹⁹ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 956.

l'écart, c'est renier ce qu'elle a été et aimé pendant le début de sa vie. La situation se complique encore lorsqu'elle se rend compte que malgré ses efforts, elle reste différente des autres. Commence pour l'adolescente une longue période d'intégration et de comparaison. Elle sait à qui elle ne veut absolument pas ressembler : sa mère, ses tantes, ses grands-mères, toutes celles qui l'enchaînent à un milieu populaire. Elle veut également éviter de faire partie des « brebis galeuses²⁰ » qui finissent dévorées par la pauvreté ou par la maladie. Annie cherche, à travers ses nombreux efforts, à devenir l'égale des femmes de la bourgeoisie à qui elle voue une véritable admiration.

La jeune fille trouve en ses camarades de classe le substitut idéal. Brigitte fait partie de ces élues qui l'initient aux comportements bourgeois. Camarade intraitable, elle n'hésite pas à dire à Annie ce qu'elle pense d'elle, notamment qu'elle est trop grande ou trop grosse. Rien n'échappe à son œil critique, mais la fille du café-épicerie ne se vexe pas, au contraire elle apprend. Cette dernière comprend, dans un premier temps, grâce à Brigitte, que les mots découverts dans la littérature ne sont pas réservés aux livres, mais qu'il est tout à fait possible de les utiliser au quotidien. La langue de l'enfance et du café-épicerie est, une nouvelle fois, mise à distance et repoussée par Annie qui juge sévèrement ce langage qu'elle utilisait encore quelques années auparavant. L'adolescente a l'intuition, dans un second temps, des règles à respecter pour devenir l'objet de désir d'un garçon sans pour autant passer pour une fille facile, comme par exemple « plaire à tout le monde mais ne pas se laisser aborder par n'importe qui²¹ ». Annie réalise, dans un dernier temps, que le schéma familial promu par la société n'est pas celui de son quotidien, mais celui qu'elle rencontre chez Brigitte où la mère prépare notamment sa fille à remplir son rôle de maîtresse de maison. Cette prise de conscience pousse l'adolescente à rattraper son retard, mais ses efforts ne sont pas encouragés par ses parents qui lui rappellent que ses priorités ne se situent pas entre un torchon et un balai.

Acquérir de nouvelles normes sociales se fait, pour Annie, au détriment des apprentissages scolaires. L'adolescente semble de plus en plus ennuyée par ses professeurs et par les matières enseignées qui la laissent indifférente. Elle continue, malgré tout, à travailler avec obstination pour garantir ses excellents résultats et sa première place en tête de classe. La stratégie mise en place ne la comble pas, puisque lorsqu'elle arrive au lycée de Rouen, elle fait, une fois de plus, face au fossé qui la sépare de la bourgeoisie. Annie supporte de moins

²⁰ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 359.

²¹ *Ibid.*, p. 363.

en moins les différences et ses notes ne suffisent plus à la rassurer. Elle termine, malgré tout, ses études secondaires qui laissent présager un avenir prometteur.

L'été de ses dix-huit ans, Annie touche, pour la première fois de sa vie, à la liberté : elle est sur le point d'obtenir son diplôme, s'apprête à commencer des études supérieures, mais surtout elle est engagée comme monitrice dans une colonie de vacances. Ce premier emploi lui permet de s'éloigner de la maison familiale, de ses parents et de leur café-épicerie. Après s'être débarrassée de sa mère à la sortie du train, elle passe les portes du domaine où elle travaillera pendant l'été. Annie fait la connaissance des autres membres de l'équipe et découvre la vie en communauté. « Tout est nouveau pour elle²² » : les valeurs laïques, le partage d'une chambre avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas et la mixité. Alors qu'elle a vécu la majorité de sa vie à l'écart des garçons, la jeune fille se voit propulsée au sein d'un groupe hétérogène dont tous les membres sont plus âgés qu'elle. Naïve, elle pense pouvoir intégrer l'équipe avec facilité et ignore encore que ce séjour la changera à jamais.

Annie est à la colonie depuis trois jours lorsqu'elle participe pour la première fois à une « sur-pat²³ », mot désignant une fête entre jeunes. C'est à cette occasion qu'elle fait la connaissance de H., le moniteur en chef, qui l'invite à danser. La jeune provinciale n'aurait jamais imaginé pouvoir intéresser un homme comme lui qui en impose par le poste qu'il occupe. Sa surprise ne fait qu'augmenter à mesure que le corps de H. se rapproche du sien et qu'il se fait plus pressant. Les événements s'enchainent avec rapidité. Annie se soumet, impuissante, au désir de cet homme qui l'entraîne jusque dans une chambre où il essaie brutalement de la pénétrer. À aucun moment, elle n'a l'idée de s'enfuir.

Même si H. ne parvient pas à la déflorer, elle fait de lui son premier amour et ne comprend, dès lors, pas pourquoi le chef moniteur nie son existence dès le lendemain matin. Elle se rend aussitôt compte qu'elle ne l'intéresse plus et se demande ce qu'elle a bien pu faire pour qu'il se détourne d'elle aussi rapidement. Le cœur brisé, la monitrice tente de panser ses plaies et se met en tête de le reconquérir. Dans le même temps, elle tente de devenir un membre à part entière du groupe des moniteurs, mais tous se moquent d'elle et l'utilisent pour assouvir leurs pulsions sexuelles. Elle devient la cible de différentes moqueries et passe dans le lit d'autres éducateurs qui font d'elle ce qu'ils veulent, sans jamais réussir là où H. avait échoué. Annie redouble sans cesse d'efforts pour être comme les autres et pour apparaître unique aux yeux de H. Peu avant la fin du séjour, celui-ci se réintéresse soudainement à elle et n'hésite pas à prendre tout ce qu'elle est prête à lui offrir, à savoir son innocence. Pour la

²² Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, « Blanche », 2016, p. 39.

²³ *Ibid.*, p. 42.

seconde fois, elle éprouve une joie immense lorsqu'elle découvre des taches de sang dans ses sous-vêtements et pense qu'elle a franchi une nouvelle étape, non celle des premières règles mais celle de la perte de sa virginité.

Le travail à la colonie touche à sa fin et le bilan de l'expérience est quelque peu mitigé : Annie y a découvert le sexe, mais aussi son incapacité à gérer un groupe d'enfants et à intégrer une communauté. La jeune femme idéalise, pourtant, l'été qu'elle vient de vivre et quitte la colonie en se mettant au défi d'atteindre, avant l'année suivante, la perfection. Pour parvenir à ses fins, elle développe une relation compliquée avec son corps, d'autant que ses règles n'apparaissent plus tous les mois. Ces désordres alimentaires et physiques, elle en découvre les noms rapidement (l'aménorrhée pour l'absence de règles sans signe de grossesse) ou bien des années plus tard (l'anorexie et la boulimie).

La (non) maîtrise de son corps et le rapport conflictuel qu'elle entretient toujours avec son milieu d'origine, à la sortie de l'adolescence, perturbe Annie. Celle-ci doit également faire face à un choix crucial : celui de son futur métier. Elle s'oriente, sans conviction, vers l'École normale, chemin obligatoire pour celles qui veulent devenir institutrices. À sa grande surprise, elle réussit les épreuves et est même classée deuxième. Son destin semble s'accomplir, mais Annie n'est pas épanouie. Elle a l'intuition de ne pas être à sa place, mais préfère ne pas y penser jusqu'à ce que le couperet tombe : « *vous n'avez pas la vocation, vous n'êtes pas faite pour être institutrice*²⁴ » lui annonce l'institutrice-modèle. Cette phrase marque la fin de son parcours à l'École normale. L'étudiante n'est pas la seule dans cette situation. En effet, elle trouve une alliée auprès de R. avec qui elle décide de partir en Angleterre pour y être fille au pair avant de revenir en France et de s'inscrire à l'université.

Le départ pour Londres a lieu fin mars 1960. Annie n'a jamais quitté son pays et n'a pas beaucoup voyagé. Cette situation explique sans doute l'orgueil qu'elle ressent en arrivant chez ses employeurs qui possèdent tout ce qui lui manque à Yvetot : un living-room, une télévision, une cuisine équipée ou encore une vraie salle de bains avec une baignoire. Mais l'expérience enrichissante à laquelle elle s'attendait la déçoit quelque peu : Annie se sent enfermée dans un rôle de bonne, ne trouve aucun plaisir à perfectionner son anglais qu'elle délaisse au profit de la culture française et s'éloigne peu à peu de R. avec laquelle elle n'aura plus de contacts une fois rentrée en France. Ce séjour à l'étranger n'est qu'une brève parenthèse dans la vie d'Annie, mais il lui permet de faire le bilan des quelques expériences

²⁴ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 122. L'italique est un choix typographique de l'auteure.

vécues et d'en tirer des enseignements. Sur le chemin du retour, la jeune femme semble reprendre le contrôle de son existence en repartant sur de nouvelles bases.

La rentrée académique qui suit le voyage en Angleterre est synonyme de retour à la normalité. Pour la première fois de son existence, Annie connaît sa valeur, se sent à sa juste place et voit les événements rentrer dans l'ordre avec le retour d'un appétit normal et la réapparition de ses menstruations. Elle se sent différente et se sait prête à suivre un cursus universitaire de quatre ans.

1.3. L'âge adulte

Annie s'inscrit à la faculté de lettres de l'Université de Rouen et voit son statut évoluer : la fille des petits commerçants d'Yvetot devient une étudiante boursière, installée à la Cité universitaire. Elle se réjouit à l'idée de se retrouver totalement libre. Les lieux qu'elle découvre lui ouvrent les portes du savoir et de l'émancipation. Ses parents, surtout sa mère, sont fiers d'avoir réussi à propulser leur fille là où jamais aucun de leurs ancêtres n'a réussi à aller. Leur ambition les rassure quant à l'avenir de leur enfant, mais les sépare radicalement d'elle. La rupture entamée lors de son entrée à l'école libre se creuse encore jusqu'à devenir une véritable fracture, puisqu'Annie ignore complètement ses parents en limitant à une fois par mois ses retours à Yvetot.

Cette relation compliquée entretenue avec ses parents depuis l'enfance lui revient perpétuellement en mémoire par l'intermédiaire des nombreuses personnes qu'elle côtoie au quotidien. Quand elle discute avec d'autres étudiants, Annie sait qu'ils ne se situent pas tous sur un même pied d'égalité : certains ont des parents hauts placés, d'autres possèdent de grandes et belles maisons. L'étudiante évite, par conséquent, de s'épancher sur sa vie d'avant pour se concentrer sur ce qu'elle est devenue. Néanmoins, l'idée de ne pas être à la hauteur l'obsède et lui impose d'anciens schémas : réussir ses études et tomber amoureuse d'un homme qui lui permettra de mettre définitivement son passé modeste derrière elle. Par chance, l'université regorge de candidats potentiels. Imprégnée de romantisme, Annie réussit à attirer le regard de nombreux étudiants. Ces flirts lui rappellent sans cesse son statut inférieur, mais ne l'empêchent pas de rêver à une éventuelle ascension sociale. Les hommes représentent, pour elle, un moyen d'obtenir tout ce qu'elle ne pourrait jamais acquérir seule en raison de son destin familial qui menace toujours de ressurgir.

La fatalité se rappelle, d'ailleurs, à Annie lorsqu'elle tombe enceinte. La découverte de sa grossesse est un coup de massue pour la jeune étudiante qui voit s'éloigner les promesses d'un avenir radieux. Cette dernière vit très mal la situation qu'elle considère indissociable de

son statut social. Elle doit affronter seule la souffrance liée à son état. Elle aurait pu en parler à ses parents qu'elle tient en partie responsables de sa situation, mais elle préfère garder le silence. Le père de l'enfant est mis au courant, mais se défile en prétendant être trop pris par un examen ou un voyage pour s'occuper d'elle.

Seule face à ses responsabilités, l'étudiante n'envisage ni de garder le bébé ni même de poursuivre sa grossesse à terme. Elle sait qu'elle doit se débarrasser au plus vite de ce fœtus indésirable. Or, en France, l'avortement est interdit et condamné par la loi : toute personne ayant participé de près ou de loin à une telle intervention risque une peine de prison. Au fil des semaines, l'étudiante arrive de moins en moins à se concentrer sur son travail universitaire qui lui apparaît si dérisoire et si futile par rapport à ce qu'elle est en train de vivre. Elle ne trouve plus aucun réconfort dans les livres qui ne mentionnent jamais cette situation terrible.

En proie au désespoir, Annie finit par se rendre, seule et avec son propre argent, chez une « faiseuse d'anges », nom poétique donné aux avorteuses clandestines. L'étudiante a beau être résolue à avorter, elle est terrifiée lorsqu'elle découvre l'appartement et les instruments qui serviront à l'intervention. Sur les recommandations de l'ancienne infirmière, elle s'installe sur une table de cuisine et écarte les jambes. La douleur est insoutenable, mais finit par laisser place à l'état de choc. Cette impression d'être hors du monde dure jusqu'à la réussite effective du curetage. Libérée de l'embryon, l'étudiante reprend peu à peu goût à l'existence en se replongeant dans ses études et en profitant des plaisirs de la vie estudiantine.

Annie fréquente Philippe, un étudiant bourgeois en sciences politiques, depuis quelques temps lorsque ce dernier lui propose de l'épouser. Les souffrances du passé sont oubliées et laissent place à un avenir radieux matérialisé par l'entrée dans une famille bourgeoise, celle des Ernaux. En acceptant d'épouser Philippe, Annie Duchesne fait ses adieux définitifs à Yvetot, au café-épicerie et à ses parents. Après avoir célébré simplement leur mariage, le couple s'installe à Bordeaux dans un appartement qu'il commence à meubler avec de faibles économies. Synonyme de véritable et de complète indépendance, cette nouvelle vie à deux comble Annie les premiers temps. Mais, la jeune épouse n'a jamais été élevée dans l'optique de devenir une parfaite maîtresse de maison. Influencée par les modèles de la nouvelle société qu'elle vient de rejoindre, elle se résout à changer et à s'améliorer. Ses efforts ne sont, cependant, pas encouragés notamment par sa belle-famille qui critique sa manière de cuisiner. Annie se montre maladroite et peu sûre d'elle, à l'inverse de l'idéal bourgeois incarné par la mère de Philippe. Son manque d'expérience et d'éducation se rappelle sans arrêt à elle et lui fait, une nouvelle fois, regretter d'être née dans un milieu

modeste. Les déceptions s'additionnent, mais Annie ne se décourage pas et persévère dans sa transformation, au détriment de son épanouissement personnel.

Le projet de faire un enfant est rapidement évoqué, mais aussitôt la décision prise, Annie doute. Elle sent que faire un bébé la maintiendra encore plus dans son rôle de femme soumise à son mari et aux injonctions de la société. Dans le même temps, elle espère provoquer une réaction auprès de Philippe qui s'est peu à peu désinvesti des corvées quotidiennes. Les hésitations ne s'éternisent pas, puisque l'épouse tombe rapidement enceinte. Sa grossesse et son accouchement sont difficiles : elle est dégoutée par la nourriture, souffre de maux de cœur et subit un travail de six heures durant lequel elle ne cesse de se torturer de douleur. La souffrance qu'elle éprouve aboutit à la naissance d'un petit garçon. Le couple passe du statut de jeunes mariés à celui de parents et commence à s'occuper équitablement de cette vie qu'ils ont créée. En parfaite connivence, il se partage les biberons, les langes et les couchers, mais Philippe reprend, au fil des semaines, sa place d'homme et refuse, dès lors, de s'abaisser à nourrir le bambin. Annie ne peut lutter contre ce système qu'elle n'a jamais connu. C'est pourquoi elle renonce à son idéal d'égalité et se soumet à de nouvelles règles.

Après la fin des examens et l'obtention du diplôme de Philippe, la famille déménage à Annecy où Annie fait l'expérience de la solitude. Elle doit s'occuper seule du bébé, de la maison et de la nourriture, alors que son mari part travailler. Enorgueilli par sa nouvelle situation professionnelle, ce dernier se montre de moins en moins compréhensif et ne supporte plus de voir sa femme manquer à ce qu'il considère comme ses devoirs. Annie accepte la domination et tente par tous les moyens d'éviter de contrarier son époux : elle change le bébé et le met au lit avant que Philippe ne revienne pour déjeuner, passe son temps à nettoyer l'appartement et enchaîne la préparation des repas. Elle semble avoir parfaitement intégré les injonctions de la société bourgeoise, mais elle n'en retire ni joie ni fierté. La vie conjugale et maternelle dont elle a toujours rêvé l'emprisonne et l'empoisonne progressivement. Malgré cela, Annie se tait, endure le manque de reconnaissance et délaisse ses études, sans pour autant abandonner le projet qui est le sien, à savoir l'obtention du CAPES²⁵.

L'annonce d'une seconde grossesse laisse la jeune femme résignée : elle sait qu'elle devra élever seule ce nouvel enfant. Elle s'occupe du deuxième, comme elle l'a fait pour le premier, et s'enlise toujours un peu plus dans un quotidien banal rythmé par les biberons, les siestes et les promenades. Entre les tâches ménagères et ses deux enfants, Annie trouve,

²⁵ « Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré », selon le site officiel du Ministère de l'Éducation nationale et de la jeunesse et du Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation (<http://www.devenirenseignant.gouv.fr/>). En Belgique, il équivaut à l'agrégation.

néanmoins, le temps de terminer son CAPES. La réussite scolaire, aboutissement d'un travail assidu commencé dès l'enfance, ne lui procure, cependant, aucun sentiment de fierté. Ces longs mois passés à s'occuper des autres ont transformé la petite fille fière, l'adolescente déterminée et la jeune femme ambitieuse en femme pressée puis en « femme gelée²⁶ ».

1.4. La maturité

Annie entre dans l'âge de la maturité au même moment où son couple bat de l'aile. Elle est cette femme qui a « les cheveux tirés, les épaules voûtées²⁷ » et qui laisse transparaître « malgré le grand sourire, une lassitude et une indifférence au souci de plaire²⁸ ». Pendant des mois, elle oscille entre « l'envie et la peur de tout quitter²⁹ », car la possibilité de retrouver une indépendance totale la déstabilise autant qu'elle la galvanise. Les hésitations laissent place à une séparation suivie d'un divorce mettant un point final à une longue vie commune.

L'existence d'Annie ne s'arrête, cependant, pas à cet événement. Bien au contraire, la divorcée semble reprendre goût à la vie auprès d'un nouvel amour. Avec lui, elle se sent rajeunir et retrouver l'état d'excitation éprouvé dans l'adolescence. Elle se réintéresse à son apparence extérieure et ressent pour la première fois l'angoisse de vieillir. Le passage du temps devient, d'ailleurs, l'une de ses préoccupations principales et lui donne l'envie d'écrire « "une sorte de destin de femme³⁰" ». Ses projets occupent une grande partie de son temps, mais elle reste toujours disponible pour ses élèves et pour ses fils qui grandissent sous ses yeux et quittent la maison familiale pour prendre leur indépendance.

En 1992, Annie se retrouve définitivement seule avec elle-même après la mort de sa mère et le départ de ses garçons. Elle vit cette solitude comme une nouvelle expérience enrichissante qui lui permet de porter tant un regard rétrospectif que prospectif sur sa vie. Ses centres d'intérêt évoluent avec la société qui se fait peu à peu plus médiatique et plus polémique qu'auparavant. Un seul sujet continue d'obséder Annie, à savoir celui du temps qui passe. Ce côté fuyant de l'existence l'intrigue, la pousse à se remémorer fréquemment son passé et lui fait percevoir les changements radicaux de la société.

Les années se succèdent et Annie devient une matriarche ébahie de voir ses enfants prêts à fonder leur propre foyer. Son rôle de mère la réjouit, mais ne la comble pas totalement. C'est pourquoi elle continue de se prêter au jeu de la séduction notamment auprès d'un

²⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 433.

²⁷ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1015.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 1014.

³⁰ *Ibid.*, p. 1028.

homme plus jeune qui lui fait oublier son âge et retrouver l'insouciance de la jeunesse. Le passage à l'an 2000 marque la société autant que sa propre vie. En effet, Annie voit sa carrière dans l'enseignement prendre fin. La retraite n'est qu'une étape importante parmi d'autres pour cette femme « d'un certain âge aux cheveux blond roux³¹ » qui doit également endurer une rupture avec son amant ou encore un cancer du sein.

³¹ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1078.

CHAPITRE 2 – QUALIFIER LA DOMINATION

Retracer l'existence d'Annie Ernaux dans une perspective chronologique a permis de mettre en évidence la récurrence d'une triple domination en lien avec la famille, les rapports de genre et l'émergence de la société de consommation. Le thème de la domination ayant été identifié comme fil rouge de la narration, il s'agit désormais de s'intéresser à sa qualification par l'auteure. Les œuvres du corpus d'étude présentant l'avantage d'aborder en priorité un type de domination, il apparaît cohérent d'assembler les deux parties de la façon suivante : *Les Armoires vides* pour la famille ; *La Femme gelée* et *Mémoire de fille* pour les rapports de genre ; *Les Années* pour la société de consommation.

Pour chaque association, il semble, d'abord, pertinent de présenter l'œuvre en la contextualisant et en dévoilant le projet qui l'anime. Il est, ensuite, indispensable de procéder à l'analyse textuelle avec pour objectif de faire émerger la vision que l'écrivaine a de la situation. Il convient, enfin, de relier les sentiments et les réflexions d'Annie Ernaux à des phénomènes sociologiques décrits et étudiés d'une part, par Guy Debord (*La Société du spectacle*) et d'autre part, par Pierre Bourdieu (*La Distinction. Critique sociale du jugement* et *La Domination masculine*). Les œuvres n'étant jamais exclusivement dédiées à l'une ou à l'autre forme de domination, il faut, par ailleurs, croiser les déterminations qu'elles mettent en jeu.

2.1. *Les Armoires vides* (1974) ou la domination familiale

Les Armoires vides est le premier ouvrage publié par Annie Ernaux. Celle-ci envoie son manuscrit aux éditions Grasset et aux éditions Gallimard dont elle reçoit des réponses positives. L'auteure choisit de confier son œuvre à Gallimard qui la fait paraître dans la collection « Blanche » le 25 mars 1974, puis dans la collection « Folio » le 23 octobre 1984³².

Classée par la maison d'édition dans la catégorie « littérature française » et dans la sous-catégorie « romans et récits », l'œuvre porte la mention « roman » lors de sa parution. Annie Ernaux approuve ce choix éditorial reconduit pour ses deux livres suivants, *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La Femme gelée* (1981), parce qu'il coïncide avec sa vision du texte :

Mais, pour moi aussi, c'étaient des romans, aucun doute là-dessus ! [...] Romans dans leur intention, dans leur structure, [...]. En 1972, quand je commence *Les armoires vides*, dans "l'espace des possibles" qui s'offre plus ou moins consciemment à moi, je ne peux pas envisager autre chose qu'un roman. Dans le mot roman, je mettais

³² Les informations relatives à la publication et à la classification des *Armoires vides* proviennent du site officiel des éditions Gallimard (<http://www.gallimard.fr/>).

littérature. La littérature, à ce moment-là, est représentée pour moi par le seul roman et celui-ci suppose une transfiguration de la réalité³³.

Orientée vers le genre romanesque, cette conception de l'écriture explique les libertés prises par l'auteure qui a notamment changé les noms des personnages et a fait fusionner plusieurs individus en un seul.

L'intention des *Armoires vides* ne peut, cependant, pas faire oublier sa dimension autobiographique, car Annie Ernaux ne se contente pas de retracer l'enfance et l'adolescence d'une inconnue pour distraire des lecteurs et des lectrices. Son projet est celui de la reconstruction de son propre passé, où est mis en avant « le passage d'un monde populaire à un monde culturellement dominant, grâce à l'école³⁴ » qu'elle a elle-même expérimenté. L'ambivalence de l'œuvre explique les réceptions différentes dont elle a fait l'objet : roman, pour la critique et autobiographie, pour les lecteurs et les proches de l'auteure.

Annie Ernaux envisage la description de son ascension sociale à travers le rapport entretenu avec son univers familial, assimilé à l'une des trois grandes sources de domination qui a pesé sur son existence. Elle identifie, dans les biens matériels et les biens culturels détenus par ses parents, l'origine d'un manque provoquant une incapacité à intégrer pleinement les espaces scolaire et bourgeois. Elle met également en lumière l'ambivalence de ses sentiments à l'égard de sa famille, tantôt admirée tantôt rejetée, qui a renforcé son impression d'être en rupture perpétuelle avec l'un et l'autre milieux. Choisi en référence à un poème de Paul Éluard³⁵, le titre du roman laisse entrevoir « un égarement dans un parcours personnel³⁶ ».

L'analyse est mise en relation avec les textes critiques de Jocelyne Vouloir (*Approche psychosociologique de l'œuvre d'Annie Ernaux*) et de Nelly Wolf (« Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux ») ainsi que l'étude sociologique de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron (*Les Héritiers. Les étudiants et la culture*). Ces sources enrichissent le propos en le reliant à des phénomènes tels que la névrose de classe, le rapport inégal à la culture (scolaire) et la position de transfuge de classe.

³³ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 26.

³⁴ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », dans *RITM*, 1993, n°6, p. 219-222. Ce texte a été reproduit avec la permission de l'auteure et de la revue sur le site internet dédié à Annie Ernaux (<https://www.annie-ernaux.org/>). C'est à partir de cette plate-forme que nous avons pu le consulter. Cependant, les numéros de page ne sont pas signalés, ce qui explique que nous soyons dans l'incapacité de les préciser.

³⁵ « J'ai conservé de faux trésors dans des armoires vides

Un navire inutile joint mon enfance à mon ennui

Mes jeux à la fatigue »

Paul Éluard, *La Rose publique*.

³⁶ Jocelyne Vouloir, *Approche psychosociologique de l'œuvre d'Annie Ernaux*, Mémoire en Psychologie et sciences de l'éducation, promoteur Michel Legrand, Université catholique de Louvain, 1999, p. 18.

2.1.1. Les biens matériels

Annie Ernaux identifie une première actualisation de la domination familiale dans les biens matériels possédés par ses parents, à savoir leur café-épicerie, leur maison et leurs vêtements. Présentés successivement comme des signes d'abondance puis d'insuffisance, ces avoirs sont considérés par l'auteure comme une entrave à son intégration au milieu bourgeois.

a. Le café-épicerie

Le café-épicerie est le bien matériel présenté comme ayant le plus de valeur aux yeux de Denise Lesur³⁷, narratrice-personnage et alter ego fictionnel d'Annie Ernaux, qui en reconnaît toute l'importance dès la première ligne du récit enchâssé : « Le café-épicerie Lesur, ce n'est pas rien, le seul dans la rue Clopart, loin du centre, presque à la campagne³⁸ ». La supériorité de l'établissement (« ce n'est pas rien ») semble provenir de sa situation géographique (« le seul dans la rue Clopart, loin du centre, presque à la campagne »), mais également de son abondance de parfums (« C'était tout chaud d'odeurs³⁹ »), de clients (« il y en a partout⁴⁰ ») et de marchandises (« Je ne connais que la profusion, tout ce qui se mange est offert⁴¹ »).

Le discours positif tenu au sujet du café-épicerie Lesur est rapidement remplacé par l'expression d'une honte et d'une haine assumées. Cette évolution est mise en relation avec le cadre scolaire (« Il y a eu l'école libre⁴² ») qui a permis la rencontre avec l'univers bourgeois par l'intermédiaire de nombreuses camarades de classe. Les regards condescendants et les remarques blessantes de celles-ci portent progressivement atteinte à l'image sacrée du commerce familial :

"Qu'est-ce qu'il fait ton père, Épicier, c'est chouette, [...]". Tout doux, tout chaud au début, on ne s'y attend pas, je suis fière, heureuse. Et d'un seul coup, la poignée de mots qui va tourbillonner en moi pendant des heures entières, qui va me faire honte. "Café aussi ? [...] C'est dégoûtant !" Ma faute, j'aurais dû me taire, je ne savais pas. "Dans le quartier Clopart ? C'est où ça ? C'est pas dans le centre ? C'est une petite boutique alors⁴³ !"

³⁷ Par respect du choix de l'auteure, nous conservons le nom de Denise Lesur pour désigner la narratrice-personnage des *Armoires vides*.

³⁸ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 111.

³⁹ *Ibid.*, p. 114.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 111.

⁴¹ *Ibid.*, p. 119.

⁴² *Ibid.*, p. 130.

⁴³ *Ibid.*, p. 136.

Ces quelques réflexions négatives soulignées par une ponctuation forte (« C'est dégoûtant ! », « C'est pas dans le centre ? », « C'est une petite boutique alors ! ») modifient les perceptions de Denise et lui font passer de l'admiration à la répulsion : « C'est pas une épicerie fine, juste une boutiquette de quartier⁴⁴ ». Formé par le substantif « boutique » et par le suffixe « -ette », le terme « boutiquette » se doit d'être souligné, parce qu'il traduit le caractère jugé inférieur de l'épicerie-café. Quant à l'association entre « boutique » et « de quartier », elle renforce la dévaluation et rappelle presque mot pour mot les propos cités précédemment (« C'est pas dans le centre ? », « C'est une petite boutique alors ! »).

Au vu de ces éléments, il apparaît évident que l'entrée à l'école libre constitue une étape importante dans le parcours d'Annie Ernaux qui y reconnaît non seulement la source principale de son rapport différent à son milieu, mais aussi l'origine de plusieurs difficultés psychologiques auxquelles elle a dû faire face, comme par exemple le sentiment d'infériorité. Nous rejoignons l'hypothèse de Jocelyne Vouloir de voir en ces troubles l'actualisation de « conflits psychiques entre son attachement à son milieu familial et les exigences, donc les valeurs, de l'institution scolaire⁴⁵ ». Ceux-ci correspondent, toujours selon Jocelyne Vouloir, aux conséquences directes d'un phénomène sociologique complexe étudié par Vincent de Gaulejac : la névrose de classe. Cette théorie considère que les changements perpétuels de position sociale permis par la société moderne provoquent un « conflit intra-personnel⁴⁶ » chez celui qui subit ce déplacement.

La situation vécue et décrite par la narratrice-personnage rend explicite les effets de la névrose de classe, tels qu'un changement de regard rendu possible par la découverte d'un autre milieu social. Influencée par les valeurs bourgeoises, Denise ne peut plus nier le caractère indigne du commerce familial. C'est pourquoi elle tente de le repousser et de s'en détacher en évitant d'en parler. Son attitude ne parvient pas à lui faire oublier d'où elle vient, mais provoque en elle un sentiment de « dé-liaison⁴⁷ » qui l'éloigne de ses parents et de leurs clients. Mis à distance, le caractère aliénant du commerce familial semble toujours se manifester auprès de Denise qui a l'impression qu'elle ne pourra jamais véritablement s'en libérer : « Denise Lesur, la fille de l'épicière et du cafetier, coincée entre l'alignement de

⁴⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 159.

⁴⁵ Jocelyne Vouloir, op. cit., p. 21.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 14.

mangeaille d'un côté, de l'autre les chaises remplies de bonshommes qui s'affalent autour de la table⁴⁸ ».

b. La maison et son mobilier

La maison familiale et le mobilier qu'elle contient occupent une place importante dans la vie de Denise Lesur, au même titre que le café-épicerie. Le lieu est décrit avec précision :

Il n'y a pas un endroit pour s'isoler dans la maison, à part une chambre à l'étage, immense, glaciale. [...] Entre les deux [parties du commerce] un boyau où débouche l'escalier, la cuisine, remplie d'une table, de trois chaises, d'une cuisinière à charbon et d'un évier sans eau. L'eau, on la tire à la pompe de la cour. [...] où mon père a installé la pissotière, un tonneau et deux planches perpendiculaires le long du mur⁴⁹.

Les informations transmises laissent transparaître le caractère modeste de l'habitation (« une chambre à l'étage », « la cuisine, remplie d'une table, de trois chaises », « un évier sans eau », « la pissotière, un tonneau et deux planches »). Quant à l'atmosphère qui y règne, elle apparaît positive et rassurante : « Quand je me réveille trop tôt, je me glisse dans leur lit, dans leur odeur, toute contre leur peau. [...] une maison au toit de couvertures, aux murs de chair tiède qui me pressaient et me protégeaient⁵⁰ ».

Le discours élogieux prend, cependant, fin avec une réflexion de la narratrice : « Bon Dieu, à quel moment, quel jour la peinture des murs est-elle devenue moche, le pot de chambre s'est mis à puer, [...]. Les yeux qui s'ouvrent... des conneries. Le monde n'a pas cessé de m'appartenir en un jour⁵¹ ». Cette citation est doublement importante d'une part, parce qu'elle manifeste une rupture de ton perceptible à travers l'accumulation d'une tournure orale (« Bon Dieu ») et de plusieurs termes populaires (« moche », « puer », « conneries ») et d'autre part, parce qu'elle signale un changement radical dans la perception que Denise a de son espace personnel. La question sous-jacente (« à quel moment, quel jour ») témoigne de son incompréhension et semble trouver une réponse quelques lignes plus loin : « Il y a eu l'école libre⁵² ». Le rôle du milieu scolaire est, une seconde fois, mis en évidence comme source de son changement de point de vue.

En fréquentant des écolières issues d'un milieu social plus favorisé que le sien, Denise découvre l'indignité de la profession de ses parents, mais également ce qu'il manque à sa maison pour en faire un lieu de vie acceptable aux yeux de la bourgeoisie : « Impossible de

⁴⁸ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 161.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 117.

⁵¹ *Ibid.*, p. 130.

⁵² *Ibid.*, p. 130.

recenser tout ce qu'il nous manquait pour être comme il faut, [...]. C'était pas des détails, des rideaux à changer, un escalier à cirer, des riens, des fautes de goût à rattraper, des babioles de travers, c'est tout qui aurait été à transformer⁵³ ». Cet extrait confirme la névrose de classe de Denise qui ne fait plus seulement que constater les divergences entre l'un et l'autre milieux, mais en vient à souhaiter un changement radical de son environnement (« c'est tout qui aurait été à transformer »).

Pour réussir à supporter cette situation conflictuelle, Denise recourt aux mêmes stratagèmes de mise à distance que pour le café-épicerie, à savoir ne pas parler de chez elle. Elle se montre, toutefois, plus active que précédemment, en développant son imagination qui lui permet de s'inventer un cadre de vie plus digne (« Je m'endors, au-dessus de la boutique du café, comme si c'était un hôtel⁵⁴ ») et une maison mieux équipée (« Le plus beau jour de ma vie, ç'aurait été un frigidaire, les petits glaçons dans les verres, les yaourts frais⁵⁵ »).

c. Les vêtements

Les différences matérielles ne concernent pas seulement le café-épicerie et la maison familiale, mais aussi le reste des biens des Lesur et plus particulièrement leurs vêtements. Denise évoque à plusieurs reprises l'une ou l'autre de ses tenues, mais elle le fait toujours dans une perspective dévalorisante, notamment lorsqu'elle mentionne un unique manteau (« le manteau rouille que j'ai porté trois ans⁵⁶ »), une robe de communion décevante (« Et je croyais que ma robe était très belle, [...]. À côté de celle des autres filles, elle faisait plutôt simplette⁵⁷ ») ou encore une paire de lunettes démodée (« Et cette paire de lunettes qui a fait la risée des filles les plus chouettes, les plus fascinantes⁵⁸ »). Quant à ses parents, ils s'habillent toujours de façon simple et adaptée à leur activité professionnelle (« Il dort avec sa chemise de la journée⁵⁹ »). Une exception peut être identifiée dans les habits du dimanche qui magnifient les membres de la famille (« Ma mère, sublime dans son beau tailleur noir serré, son corsage rose⁶⁰ », « "t'es rudement belle Ninise dans ta robe du dimanche⁶¹ !" »), mais pour quelques heures seulement (« Ma mère m'emmène vite enlever mes affaires du dimanche⁶² »).

⁵³ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 165.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 166.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 108.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 174.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 117.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*, p. 123.

Comme pour le café-épicerie et la maison, le rejet vestimentaire a pour origine la névrose de classe de Denise, qui la pousse constamment à se comparer d'une part, à la clientèle du bistrot et de la boutique vis-à-vis de laquelle elle se sent supérieure et d'autre part, à ses camarades de l'école libre qui lui rappellent sa différence sociale. Les écarts constatés entre les deux groupes sont identifiés avec justesse, ce qui n'est pas le cas de leur origine. La possession de beaux vêtements et de beaux bijoux est, en effet, faussement assimilée à une valeur personnelle supérieure : « Je n'ai jamais pensé que les différences puissent venir de l'argent, je croyais que c'était inné, la propreté ou la crasse, le goût des belles affaires ou le laisser-aller⁶³ ». Denise ignore, de cette façon, que la source réelle des différences constatées se trouve dans le capital économique détenu par une famille. Cette erreur de jugement la poursuit de nombreuses années et l'empêche de retrouver dans le cadre familial le cocon protecteur de son enfance.

Le café-épicerie, la maison et les vêtements possédés par la famille Lesur sont présentés par Annie Ernaux comme des facteurs de domination, dès l'instant où ils sont comparés aux avoirs d'un autre milieu social. Cette rencontre entre deux univers antagonistes donne lieu à un changement de regard que nous considérons comme indissociable du phénomène sociologique de la névrose de classe.

Au vu de ces éléments, nous estimons que, par la présentation des biens matériels de sa famille, l'auteure cherche à mettre en évidence le caractère aliénant d'un milieu social qui s'immisce jusque dans l'intérieur des maisons. Nous jugeons également pertinent de considérer la description des difficultés psychologiques ressenties par l'écrivaine comme un moyen de dénoncer les clivages entre les individus, qui rendent complexes voire impossibles les transitions entre plusieurs univers sociaux.

2.1.2. Les biens culturels

Annie Ernaux identifie une deuxième actualisation de la domination familiale dans les biens culturels de ses parents que sont le langage, le rapport à la lecture et plus généralement à la culture. Ces trois domaines se révèlent déterminants, dans son parcours, en tant que distance effective entre le monde populaire des origines et le monde cultivé de la bourgeoisie. Le désintérêt culturel de son entourage se répercute dans l'existence sociale de l'auteure qui se doit, dès lors, de pallier son ignorance, notamment par rapport à ses camarades de classe.

⁶³ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 158.

a. La langue

La première langue de Denise est celle de ses parents, des membres de sa famille et des clients du café-épicerie. La narratrice-personnage semble en être particulièrement fière, au vu des exemples fréquents repris entre guillemets :

"De quoi, que je lui fais, pas bien faite ma pièce, mais des fois, dites-le que je sais pas travailler, enfoiré, que je lui ai dit, pas pipé mot, faut pas me faire chier, t'entends⁶⁴".

"L'argent, on la gagne⁶⁵".

"Comment qu'elle va, la mère Chédru ? – Restez pas là ! Elle se devient, elle se devient⁶⁶".

Ces quelques exemples permettent d'identifier plusieurs caractéristiques de ce parler populaire, à savoir un respect relatif des règles de grammaire et un usage de termes patoisants.

Les mots du quotidien sont, cependant, concurrencés par la deuxième langue de Denise, à savoir celle de l'école libre. L'écart entre ces deux langages est rapidement remarqué par la narratrice qui ne dissimule pas sa surprise :

Chez moi, la patère, on connaît pas, le vêtement, ça se dit pas sauf quand on va au Palais du Vêtement, mais c'est un nom comme Lesur et on n'y achète pas des vêtements mais des affaires, des paletots, des frusques. [...] Là, je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute seule, mes parents non plus, la preuve c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux⁶⁷.

La situation décrite dans cet extrait rend manifeste les difficultés de compréhension que peuvent provoquer des utilisations différentes de la langue selon les milieux sociaux. À travers ces deux formes d'énonciation, la narratrice incarne les deux univers auxquels elle appartient, ce qui permet de rendre explicite leurs divergences (« on connaît pas », « ça se dit pas », « des paletots, des frusques » vs « je n'aurais pas pu », « je ne l'avais jamais entendu »).

L'opposition entre ces systèmes provoque un sentiment d'irréalité auprès de Denise (« Ça, l'école, des tas de signes à répéter, à tracer, à assembler ? Comme le café-épicerie était plus réel⁶⁸ ! ») que Bourdieu et Passeron mettent en lien avec la transmission d'un savoir faisant référence, dans le cas de l'écolière, à quelque chose d'inédit, de différent par rapport à son quotidien. Cela ne l'empêche, cependant, pas de s'épanouir en trouvant un équilibre : « Il

⁶⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 113.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 115.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 125.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 132.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 133.

suffisait de ne pas se tromper, les gros mots, les expressions sonores ne devaient pas sortir de chez moi⁶⁹ ».

Pendant un certain temps, Denise utilise deux façons de s'exprimer, tout en continuant à considérer comme supérieure la langue plus riche et plus vive qu'elle connaît au café-épicerie : « Le vrai langage, c'est chez moi que je l'entendais⁷⁰ ». Mais, au fil du temps, elle change d'opinion et reconsidère son avis sur les mots entendus à l'école. C'est pourquoi elle n'hésite pas à intégrer progressivement à son propre vocabulaire tout ce qui lui semble plus louable : « J'apprends tous les mots d'argot potache avec délectation, le bahut, des clopes, un lapin⁷¹ ». Une telle démarche ne peut que l'éloigner définitivement de la langue familiale considérée peu à peu comme « étrangère⁷² ». L'écolière l'ignore, mais elle participe de cette façon à ce que Bourdieu et Passeron identifie comme un phénomène d'« acculturation⁷³ » impliquant la perte d'une culture d'origine au profit de savoirs étrangers.

b. La lecture

Denise ne fait pas uniquement l'expérience du langage à travers les milieux qu'elle fréquente. En effet, elle découvre également le pouvoir des mots dans les livres dévorés avec passion. Les lectures faites à la maison et à l'école l'éloignent de son milieu familial en influençant sa vision du monde et en favorisant le développement de son esprit romanesque : « J'avais la tête remplie d'une foule de gens libres, riches et heureux ou bien d'une misère noire, superbe, pas de parents, des haillons, des croûtes de pain, pas de milieu⁷⁴ ».

La découverte plus tardive d'une littérature plus intellectuelle détourne définitivement Denise de ses origines et la fait embrasser de tout son être cette nouvelle langue et tous les mondes qu'elle expose : « Je découvre la "vraie" littérature, [...]. Sagan, Camus, Malraux, Sartre... Les idées, les phrases m'échauffent. La tête levée, je flotte, je suis forte, intelligente. [...] La seule dans toute la rue Clopart à aimer de tels livres⁷⁵ ». Dans cet extrait, la culture littéraire est associée à des sentiments d'allégresse (« je flotte ») et de supériorité (« tête levée », « je suis forte, intelligente », « la seule dans toute la rue Clopart »).

L'écolière devenue étudiante en lettres à l'Université de Rouen a, néanmoins, du retard à rattraper car, comme le soulignent Bourdieu et Passeron, « c'est dans l'enseignement

⁶⁹ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 144.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 132.

⁷¹ *Ibid.*, p. 174.

⁷² *Ibid.*, p. 169.

⁷³ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1971 [1964], p. 37.

⁷⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 148.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 193.

littéraire que l'influence de l'origine sociale se manifeste le plus clairement⁷⁶ ». En tant que parenthèse qui « affranchit momentanément des rythmes de la vie familiale et professionnelle⁷⁷ », les études permettent à Denise d'une part, de combler ses lacunes culturelles et d'autre part, de s'épanouir loin du café-épicerie :

Le vieux rêve, [...], il est réalisé : l'école bien fermée, rien que l'école, ne plus manger, ne plus dormir chez mes parents, le restau, la Cité, [...]. J'avais réussi à m'enfermer dans la culture, dans cette immense salle de classe imaginée, loin du bistrot et de la saleté dans les coins. Je n'en revenais pas, [...]. Denise Lesur, étudiante. Je m'installe dans ce mot comme si je devais y rester toujours⁷⁸.

La fiction semble, néanmoins, incapable de se substituer à la réalité qui se rappelle à Denise par l'intermédiaire d'une grossesse inattendue. L'étudiante avoue avoir recherché en vain du réconfort auprès des grands auteurs et déplore le silence entourant la situation dans laquelle elle se trouve :

Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation, pas un passage pour décrire ce que je sens maintenant, m'aider à passer mes sales moments. Il y a bien des prières pour toutes les occasions, les naissances, les mariages, l'agonie, on devrait trouver des morceaux choisis sur tout, sur une fille de vingt ans qui est allée chez la faiseuse d'anges, [...]. Je lirais et je relirais. Les bouquins sont muets là-dessus⁷⁹.

L'importance accordée à la lecture au fil des années nous semble être, chez Denise, à l'origine d'une domination des mots qui tend à l'éloigner de la vie courante. Dès lors, un retour aussi violent à la réalité fait disparaître l'allégresse et la supériorité évoquées précédemment et devient un événement par rapport auquel la narratrice-personnage ne sait pas comment réagir (« Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation », « on devrait trouver des morceaux choisis sur tout »).

c. *La culture*

La langue et la lecture se rejoignent dans la culture. Née dans une famille modeste d'anciens paysans-ouvriers, Denise ne connaît du domaine artistique que des chansons populaires entonnées par son entourage (« entendre mon père chanter en montant l'escalier *Quand tu seras dans la purée, reviens vers moi*⁸⁰ ») et la kermesse du village où se produisent des artistes de rue (« C'était à la kermesse, on avait vu une scène de théâtre⁸¹ »).

⁷⁶ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *op. cit.*, p. 19.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁷⁸ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, *op. cit.*, p. 199.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 106.

⁸⁰ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, *op. cit.*, p. 117.

⁸¹ *Ibid.*, p. 130.

Ce rapport sommaire à la culture s'oppose à l'abondance des savoirs que Denise découvre à l'école libre. Cette dernière utilise, dans un premier temps, les matières scolaires comme un moyen de se venger des humiliations liées à son origine sociale : « Pour conserver ma supériorité, ma vengeance, je pénétrais de plus en plus dans le jeu léger de l'école⁸² ». Dans un second temps, l'écolière prend goût à ces découvertes intellectuelles. C'est pourquoi elle s'imprègne de tout ce qu'elle apprend : « Comment aurais-je pu faire pour ne pas retenir, jusqu'à l'intonation même, ces mots de la maîtresse qui ouvraient à deux battants sur l'inconnu, sur tout ce qui n'était pas la boutique couverte de pas boueux, les criailleries du souper, les humiliations⁸³... ». Cet extrait témoigne de la conversion définitive de Denise au milieu intellectuel qui s'apparente, selon Bourdieu et Passeron, à une « conquête⁸⁴ » pour les classes les plus défavorisées.

Le nouveau rapport de Denise à la culture implique une dévaluation de l'image parentale. Le manque d'intérêt artistique de son père et de sa mère devient, au fil du temps, difficile à supporter pour elle : « Ils ne connaissent rien, mes parents, des minus, des péquenots, ni musique, ni peinture, rien ne les intéresse [...]. Dans ce monde moderne, évolué auquel j'aspire, ils ont encore moins leur place⁸⁵ ». Cette citation nous apparaît importante d'une part, parce qu'elle manifeste le fossé intellectuel séparant Denise de ses parents (« Ils ne connaissent rien » vs « ce monde moderne, évolué auquel j'aspire ») et d'autre part, parce qu'elle souligne le schéma de pensée de la jeune fille selon lequel l'existence sociale ne se justifie que par un rapport privilégié à la culture (« ils ont encore moins leur place »).

Plus qu'un facteur de prise de distance, la culture se révèle être, pour Denise, un synonyme d'émancipation :

J'ai l'impression que je ne pourrai plus revenir en arrière, que j'avance, ruisselante de littérature, d'anglais et de latin, et eux, ils [ses parents] tournent en rond dans leur petit boui-boui, [...]. La culture, ils ne savent même pas ce que c'est. [...] Je m'éloigne, je disserte sur le romantisme, les encyclopédistes, l'immortalité de l'âme⁸⁶.

Denise semble avoir définitivement mis à distance son milieu (« je ne pourrai plus revenir en arrière », « je m'éloigne »), grâce à son ascension intellectuelle (« j'avance, ruisselante de littérature, d'anglais et de latin » vs « ils tournent en rond dans leur petit boui-boui »).

⁸² *Ibid.*, p. 143.

⁸³ *Ibid.*, p. 145.

⁸⁴ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit., p. 40.

⁸⁵ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 174.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 195.

L'entrée de Denise à l'université confirme cette impression et est synonyme de fierté : « La grâce, elle me soulève, elle me nimbe, j'ai un pied dans l'université⁸⁷ ». Cependant, elle doit, une nouvelle fois, affronter le poids de son origine sociale en raison de l'inégalité du système scolaire dénoncée par Bourdieu et Passeron. Selon les deux sociologues, l'enseignement supérieur français ne respecterait pas le principe d'égalité des chances visant à permettre à tous ceux qui le souhaitent d'entamer et de poursuivre leur scolarité. Bien au contraire, il favoriserait les clivages entre les individus par leur « inégale représentation des différentes classes sociales⁸⁸ » et leur tendance à orienter le choix d'études en fonction du milieu d'origine et/ou du sexe. Ces facteurs donnent, toujours selon Bourdieu et Passeron, aux étudiants le sentiment d'être soit à leur place, soit d'être des imposteurs. Pour ceux qui ne se sentent pas légitimes, il en résulte souvent un « silence honteux », un « demi-mensonge » ou une « rupture proclamée⁸⁹ ».

Denise prend progressivement conscience qu'elle fait partie des illégitimes, malgré ses nombreux efforts fournis depuis l'école primaire :

Il [Le garçon bourgeois qu'elle fréquente] parlait, j'étais minable. Il est brillant, clair, il a des théories sur l'argent, les lois, dominant la politique, se situant avec facilité. Et moi, moi, pas intelligente, une arriviste de la culture, je n'aime que la littérature. [...] Rien qu'une fille de cafetier qui veut s'en sortir, penser aux notes, aux examens, courir après des mentions, quelle connerie⁹⁰.

Sous l'influence de l'inégalité scolaire, l'étudiante procède à son propre procès (« j'étais minable », « pas intelligente », « une arriviste de la culture », « rien qu'une fille de cafetier ») et laisse transparaître un certain fatalisme (« s'en sortir, penser aux examens, courir après des mentions, quelle connerie ») dont elle aura du mal à se défaire (« Le châtiment, la correction par personne interposée. [...] Étudiante, c'est trop spécial⁹¹ »).

Le rapport à la langue, à la lecture et à la culture de la famille Lesur est vécu par Annie Ernaux comme le signe d'une domination qui complique une intégration dans le milieu intellectuel. Les lacunes de son milieu modeste influencent ses relations familiales et sa vision d'elle-même, jusqu'à provoquer des conflits personnels qu'il est possible d'identifier comme les conséquences directes du caractère inégalitaire du système scolaire.

⁸⁷ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 205.

⁸⁸ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, op. cit., p. 11.

⁸⁹ Ibid., p. 59.

⁹⁰ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 201.

⁹¹ Ibid., p. 108.

Nous confirmons l'hypothèse émise pour les biens matériels de voir dans la présentation des biens culturels de sa famille un moyen pour Annie Ernaux de dénoncer l'aliénation inhérente à un milieu social. Par la transmission de son patrimoine, le milieu familial rend complexe ou aisée l'intégration à un milieu supérieur. Nous tenons également à mettre en évidence le fonctionnement du système scolaire qui perpétue les clivages sociaux et renforce le sentiment d'illégitimité des catégories sociales défavorisées.

2.1.3. L'ambivalence des sentiments

Annie Ernaux identifie une troisième actualisation de la domination familiale dans l'ambivalence de ses sentiments à l'égard de ses parents et de son entourage. La dégradation progressive de leur relation peut être envisagée à travers quatre étapes que sont l'admiration, la honte, le rejet et la réconciliation. L'auteure reconnaît avoir été profondément marquée par cette situation inconfortable, entre amour et haine, qui tantôt la rapprochait tantôt l'éloignait de son milieu.

a. L'admiration

Petite fille heureuse et épanouie, Denise est élevée par ses deux parents à qui elle reconnaît une supériorité :

Mon père, il est jeune, il est grand, il domine l'ensemble. [...] Le regard fier au-dessus des clients, toujours en éveil, prêt à flanquer dehors celui qui bronche. Ça lui arrive. Il tire la chaise du gars, le lève par le collet et le mène sans se presser jusqu'à la porte. Magnifique⁹².

[Ma mère] Son indéfrisable de cheveux roux, flamboyants, forme des touffes dans le cou, le rouge Baiser a déteint. [...] Autour d'elle, un parfum de bonbons, de savonnette Cadum, de vin suri, à force de coltiner les casiers de bouteilles. Massive, on dirait que la chaise est trop petite. Quatre-vingt kilos, chez le pharmacien. Je la trouvais superbe⁹³.

L'adoration que Denise porte à son père et à sa mère se ressent par les termes utilisés pour les décrire (« jeune », « grand », « fier », « en éveil », « magnifique », « massive », « superbe »). Il est évident que la petite fille idéalise ses deux figures parentales en les associant uniquement aux idées de force et de beauté.

Le couple Lesur n'est, cependant, pas la seule figure marquante du paysage enfantin de Denise. En effet, il est possible de reconnaître dans la clientèle du café-épicerie un

⁹² Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 112.

⁹³ *Ibid.*, p. 115.

deuxième groupe ayant joué un rôle primordial dans ses premières années. Les clients du commerce fascinent la petite fille qui adore écouter leurs histoires : « J'étais de leur bord, je les plaignais, des cons les patrons, je les admirais, je les regardais vivre chez nous avec étonnement. Tous transparents, et plus ils boivent, plus ils le deviennent, plus ils deviennent magnifiques aussi⁹⁴ ». La récurrence de l'adjectif « magnifique » pourrait laisser penser que la narratrice place toutes ces personnes, parents et connaissances, sur un même pied d'égalité, mais il n'en est rien :

Je les voyais puissants, libres, mes parents, plus intelligents que les clients. Ils disent d'ailleurs "le patron, la patronne" en les appelant. Mes parents, ils ont trouvé le filon, tout à domicile, à portée de la main, [...]. Ils reçoivent le monde chez eux, c'est la fête, la joie, mais les gens paient l'entrée, ils remplissent la caisse de pièces et de billets⁹⁵.

Denise comprend que, contrairement aux clients, ses parents ont réussi leur carrière professionnelle, ce qui renforce encore plus son sentiment de supériorité. Elle a l'intuition d'être une privilégiée et ne cesse pas de s'en ébahir : « Denise Lesur avec bonheur des pieds à la tête... La boutique, le café, mon père, ma mère, tout ça gravite autour de moi. Étonnée d'être née avec tout ça⁹⁶ ».

b. La honte

L'harmonie familiale n'est qu'éphémère, puisque Denise voit ses relations avec son entourage se dégrader. Le discours admiratif des premières années laisse place à l'expression d'une honte. Revivre une telle transition n'est pas simple pour la narratrice-personnage qui interrompt son récit pour réfléchir au moment de la rupture :

Quand ai-je eu une trouille folle de leur ressembler, à mes parents... Pas en un jour, pas une grande déchirure... Les yeux qui s'ouvrent... des conneries. Le monde n'a pas cessé de m'appartenir en un jour. Il a fallu des années avant de gueuler en me regardant dans la glace, que je ne peux plus les voir, qu'ils m'ont loupée... Progressivement⁹⁷.

Cette citation laisse transparaître d'une part, le monologue intérieur de Denise manifesté par les points de suspension qui reviennent à quatre reprises et d'autre part, son impuissance face à ce constat. Il est également nécessaire de souligner l'utilisation d'un ton plus violent

⁹⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 113.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 115.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 124.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 130.

(« trouille folle », « conneries », « gueuler ») qui reflète les propres sentiments de la jeune fille.

Denise vit mal la situation et décrit la culpabilité qu'elle ressent d'éprouver un dédain grandissant à l'égard de sa famille :

Je me haïssais moi-même de ne pas être gentille avec eux, de ne pas être comme d'autres, si douces, si affectionnées. [...] Étrangère à mes parents, à mon milieu, je ne voulais plus les regarder. Les seuls moments qui me rattachaient à eux étaient des explosions de haine ou de culpabilité⁹⁸.

En quelques phrases, la narratrice-personnage utilise à deux reprises des termes équivalents, bien que relevant de catégories différentes : le substantif « haine » et le verbe « haïr ». Les deux usages concernent la seule personnalité de la narratrice et permettent à cette dernière d'exprimer sa colère et de la diriger sur elle-même que sur ses parents.

La séparation apparaît constitutive de son existence, à partir d'un moment précis qui s'est déjà révélé déterminant dans le rapport de Denise aux biens matériels et culturels : l'entrée à l'école libre. En plus de découvrir que son milieu familial manque de distinction et d'éducation, celle-ci découvre la place réelle que ses parents occupent dans l'espace social :

Ils étaient supérieurs à leur clientèle, mes parents. [...] Mais ils étaient malgré tout des petits débitants, des cafetiers de quartier, des gagne-petit, des minables. Je ne veux pas le voir, je ne veux pas le penser. [...] Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents. [...] Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi⁹⁹.

L'écolière doit faire face à une situation paradoxale : elle pensait que ses parents étaient au sommet de l'échelle sociale (« supérieurs »), alors qu'ils ne sont en réalité que des « petits débitants », des « cafetiers de quartier », des « gagne-petit », des « minables ».

Subir un tel basculement affectif est difficile pour Denise qui se sent plus seule (« il n'y a que moi ») et plus honteuse que jamais. Celle-ci déplore la situation, ce qui explique sans doute pourquoi elle la détaille avec autant de précision : « On ne parle jamais de ça, de la honte, des humiliations, on les oublie les phrases perfides en plein dans la gueule, [...]. On se foutait de moi, de mes parents. L'humiliation¹⁰⁰ ». Les passages où la narratrice critique son milieu et exprime sa réticence à en parler librement à l'école se multiplient au fil de l'œuvre. Les mots privilégiés pour en parler relèvent, presque toujours, du registre de la honte (« pas racontable¹⁰¹ »).

⁹⁸ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 171.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 159.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 136.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 160.

La transition entre l'admiration et la honte s'explique par la position de transfuge de classe de Denise. Dans son article¹⁰², Nelly Wolf a étudié l'actualisation de ce phénomène dans les textes d'Annie Ernaux et en a déduit trois conséquences en lien avec les sentiments de honte, de rejet et de réconciliation. La première est en lien direct avec le sentiment de honte, puisqu'il s'agit d'une prise de conscience des différences sociales, provoquée par l'entrée à l'école et par la familiarisation avec un autre milieu. Il en résulte une mise à distance du premier univers connu par le transfuge. L'attitude de Denise confirme les observations de Wolf, puisque l'enfant commence progressivement à relever toutes les divergences entre les mondes populaire et bourgeois, ce qui la pousse à rejeter l'existence de son milieu modeste.

c. Le rejet

Le mal-être de Denise devient rapidement insupportable et se traduit par une négation de son quotidien : « Je commençais à ne rien voir. À ignorer. La boutique, le café, les clients, et même mes parents. Je ne suis pas là, [...]. Je parle de moins en moins, ça m'agace. [...] Je m'éloigne de plus en plus... Absente¹⁰³ ». Cette attitude correspond, selon Nelly Wolf, à la deuxième conséquence subie par le transfuge. Ce dernier ne peut plus nier les écarts de son milieu vis-à-vis de la norme, ce qui favorise une « triple disqualification, éthique et politique d'abord, sociale ensuite¹⁰⁴ ». La fille Lesur préfère, dès lors, éviter le contact et aspire à une autre famille, à un autre milieu de vie. Son attitude contraste avec l'insouciance de ses parents qui n'ont, à aucun moment, l'impression que leur fille s'éloigne de plus en plus d'eux et de leur mode de vie.

d. La réconciliation

La rupture entre Denise et ses parents semble définitive, mais un passage remet tout en cause :

J'ai été coupée en deux, c'est ça, mes parents, ma famille d'ouvriers agricoles, de manœuvres, et l'école, les bouquins, les Bornin. Le cul entre deux chaises, ça pousse à la haine, il fallait bien choisir. [...] "On aurait été davantage heureux si elle avait pas continué ses études !" qu'il a dit un jour. Moi aussi peut-être. [...] Ils faisaient tout pour moi. [...] Et si c'était à cause [...], des bourgeois, des gens bien que je suis en

¹⁰² Nelly Wolf, « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », dans *Études françaises*, 2011, vol. 47, n°1, p. 129-140.

¹⁰³ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 155.

¹⁰⁴ Nelly Wolf, op. cit., p. 134.

train de m'extirper mes bouts d'humiliation du ventre, pour me justifier, me différencier, si toute l'histoire était fausse¹⁰⁵...

Nous estimons que ce passage est d'une importance considérable, parce qu'il révèle la troisième conséquence identifiée par Nelly Wolf concernant la position du transfuge, à savoir l'exposition de la souffrance de Denise (« J'ai été coupée en deux ») et parce qu'il marque une nouvelle évolution dans le discours de la narratrice (« Et si c'était à cause », « si tout l'histoire était fausse »), qui semble plus tempéré.

En proie à des sentiments ambivalents à l'égard de ses parents, Denise émet l'hypothèse de s'être complètement trompée en identifiant la domination familiale comme vecteur principal de sa grossesse dont le récit constitue le récit enchâssant du roman. En effet, elle reconnaît, comme elle l'a déjà fait au début du texte, que ses parents ont tout fait pour elle et se met alors à blâmer Marc, l'étudiant qui l'a mise enceinte, ou plutôt la classe sociale à laquelle il appartient. L'origine du mal-être vécu par Denise ne semble, dès lors, plus à chercher du côté de sa famille, mais plutôt du côté de la bourgeoisie. Cet idéal impossible à atteindre ne lui aura causé que des humiliations, de la colère et de la douleur. Ces quelques phrases changent complètement l'issue du roman et laissent penser que la narratrice tend à apaiser les anciennes tensions pour faire la paix avec son milieu d'origine, sans certitude qu'elle puisse y arriver.

Découvrir sa place dans la hiérarchie sociale s'apparente, selon Annie Ernaux, à l'origine de plusieurs troubles psychiques qui tendent à arracher un être à son milieu d'origine sans lui garantir une place plus enviable au sein de la société. Cette position de transfuge est, pour l'auteure, synonyme de nombreuses souffrances difficiles à surmonter.

Par la narration de l'ambivalence de ses sentiments, l'auteure dénonce, une nouvelle fois, la domination de l'appartenance sociale en rendant encore plus explicite les effets négatifs de la division en classes.

2.1.4. Les apports de la sociologie : *La Distinction*. Critique sociale du jugement de Pierre Bourdieu

Les Armoires vides est un roman dans lequel Annie Ernaux décrit et dénonce la domination familiale qui, par ses caractéristiques, peut empêcher l'évolution tant sociale qu'intellectuelle d'un individu. Il est possible de voir dans cette situation l'expression de ce que Pierre Bourdieu décrit comme une construction spécifique de la société, dans *La*

¹⁰⁵ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 209.

Distinction. Critique sociale du jugement publié en 1979. Cette vaste étude sociologique présente plusieurs points communs avec le roman, à savoir la mise en évidence des biens matériels et culturels en tant que vecteurs de la domination et la présentation des réactions possibles face à un système inégalitaire. Les arguments de l'auteure et du sociologue se rejoignent souvent, bien qu'ils les expriment de façon différente. En effet, Bourdieu se base sur des faits observés et Ernaux utilise ses propres affects.

Avant de procéder au croisement du texte littéraire et de l'étude sociologique, il semble nécessaire de mentionner le rôle déterminant que les travaux de Pierre Bourdieu ont joué dans la réflexion d'Annie Ernaux.

a. Pierre Bourdieu, une figure mythique

Annie Ernaux doit, de son propre aveu, beaucoup à Pierre Bourdieu et à ses œuvres. En effet, c'est à la suite de la lecture des *Héritiers* qu'elle prend conscience de la nécessité de s'opposer par l'écriture à la perpétuelle valorisation d'une vision traditionnelle et dominante de la littérature :

Ce que je dois à Bourdieu, c'est plus qu'une autorisation, c'est une injonction à prendre comme matière d'écriture ce qui jusque-là m'avait paru "au-dessous de la littérature", [...]. Un devoir impérieux de revenir au premier monde social, aux corps d'origine et d'en faire *œuvre*¹⁰⁶.

L'influence du sociologue lui insuffle le courage d'écrire *Les Armoires vides* et de faire entrer en littérature des sujets communs tels que l'origine sociale, la possession de biens ou encore les relations familiales. L'auteure reconnaît, néanmoins, les efforts qu'elle a eus à fournir pour arriver à un tel résultat : « Obligation dont j'ai tendance aujourd'hui à oublier ce qu'elle a eu de douloureux, de vital et de farouchement secret jusqu'au bout de son accomplissement¹⁰⁷ », c'est-à-dire la publication.

Au-delà des *Héritiers*, Annie Ernaux a également lu *La Distinction* qu'elle qualifie d'« œuvre totale et révolutionnaire¹⁰⁸ ». Ce texte représente, pour elle, à la fois une reconnaissance et une connaissance :

Reconnaissance, car ce travail immense dévoilait des réalités attestées par ma mémoire, vécues même dans mon corps. [...] Je reconnaissais la séparation – qui est le premier sens du mot "distinction" entre les modes de vie selon qu'on appartient à la

¹⁰⁶ Annie Ernaux, « La preuve par corps », dans Jean-Pierre Martin (sous la dir. de), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010, p. 26-27.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰⁸ Annie Ernaux, « La Distinction. Œuvre totale et révolutionnaire », dans Édouard Louis (sous la dir. de), *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*, Paris, PUF, « Quadrige », 2016.

classe sociale dominante économiquement et/ou culturellement, à la classe moyenne ou à la classe populaire. Je reconnaissais les formes invisibles par lesquelles s'exerce la domination¹⁰⁹.

Mais cette reconnaissance n'aurait représenté qu'un pur moment d'empathie si elle n'avait pas été, dans le même mouvement, connaissance, savoir : ce que je trouvais dans *La distinction*, ce n'était pas seulement l'explication de choses personnellement ressenties, c'était aussi un dévoilement total du monde social¹¹⁰.

L'étude bourdieusienne ne peut pas être considérée comme la source d'inspiration des *Armoires vides*, car l'œuvre littéraire a été publiée cinq ans avant l'œuvre sociologique. Mais cela n'empêche pas de lier les deux productions dans le message qu'elles véhiculent.

b. Les biens culturels

Pierre Bourdieu et Annie Ernaux mentionnent l'importance des biens culturels dans la hiérarchie sociale. Le sociologue défend l'idée selon laquelle le capital culturel est étroitement lié à l'origine sociale et à l'éducation intellectuelle :

L'enquête établit que toutes les pratiques culturelles (fréquentation des musées, des concerts, des expositions, lecture, etc.) et les préférences en matière de littérature, de peinture ou de musique, sont étroitement liées au niveau d'instruction (mesuré au titre scolaire ou au nombre d'années d'études), et secondairement à l'origine sociale¹¹¹.

Cette constatation concernant les « pratiques culturelles » et les « préférences » est également faite par l'auteure qui évoque notamment l'une des sorties de Denise à la kermesse. Devenue adolescente, cette dernière s'identifie à la culture bourgeoisie et méprise donc cet événement populaire : « Oui, je suis à la fête des péquenots, des employées de l'usine textile, des grandes gigues qui dépensent tous leurs sous de la semaine à des foutaises. Mais je n'y suis pas pour de vrai, nous sommes vachement au-dessus [elle et l'étudiant qu'elle fréquente]¹¹² ».

La reconnaissance des biens culturels se fait toujours, selon Bourdieu, en fonction d'une seule et unique catégorie de la société, à savoir celle des favorisés. Cela engendre une « noblesse culturelle » qui « favorise, jusque sur le terrain scolaire, ceux qui ont eu accès à la culture légitime très tôt, dans une famille cultivée, hors des disciplines scolaires¹¹³ ». Ce phénomène s'actualise dans l'existence de Denise par la confrontation entre le langage

¹⁰⁹ Annie Ernaux, « La Distinction. Œuvre totale et révolutionnaire », p. 24.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1992 [1979], introduction (I).

¹¹² Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 192.

¹¹³ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit., introduction (II).

populaire de la maison et la langue florissante de l'école : « La maîtresse parlait, parlait, et les choses n'existaient pas, le vantail, le soupirail, j'ai mis dix ans à savoir ce que c'était¹¹⁴ ».

La logique de distinction est, selon Bourdieu, omniprésente dans la société, y compris dans le système scolaire :

Le système d'enseignement [...], transforme, en toute neutralité apparente, des classements sociaux en classements scolaires et établit des hiérarchies qui ne sont pas vécues comme purement techniques, donc partielles et unilatérales, mais comme des hiérarchies totales, fondées en nature, portant ainsi à identifier la valeur sociale et la valeur "personnelle", les dignités scolaires et la dignité humaine¹¹⁵.

Dissimulé sous sa prétendue volonté d'instruire, l'école ne ferait en réalité que perpétuer les divisions sociales (« établit des hiérarchies [...] totales »). Ernaux partage cette vision négative, en faisant part de sa propre expérience d'élève qui s'est vengée des humiliations par l'intermédiaire de brillants résultats. Le sociologue et l'auteure se rejoignent dans leur volonté de dénoncer l'intrusion, dans le milieu scolaire, du principe de distinction.

c. Les biens matériels

Au-delà des biens culturels, l'auteure et le sociologue évoquent les biens matériels en tant que manifestations concrètes d'une appartenance à un groupe social. Le choix des vêtements et de la décoration de la maison ainsi que l'importance accordée à l'apparence dépendent, selon eux, d'une nécessité ressentie par les individus de se conformer à leur classe. De ce fait, cel devient un facteur de distinction : « Les prises de position objectivement et subjectivement esthétiques [...] constituent autant d'occasions d'éprouver ou d'affirmer la position occupée dans l'espace social comme rang à tenir ou distance à maintenir¹¹⁶ ».

d. Des actions qui impliquent des réactions

Au-delà de l'inégalité des rapports aux biens culturels et matériels, Pierre Bourdieu évoque plusieurs sentiments éprouvés tantôt par les dominants, tantôt par les dominés et tantôt par les deux groupes.

Le premier sentiment concerne tant les dominants que les dominés. Il s'agit de l'« allocation » qui « s'exerce principalement par l'intermédiaire de l'image sociale de la position considérée et de l'avenir qui s'y trouve objectivement inscrit et dont font partie, au premier chef, une certaine entreprise d'accumulation culturelle et d'une certaine image de

¹¹⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 132-133.

¹¹⁵ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 451.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 61.

l'accomplissement culturel¹¹⁷ ». Pour Bourdieu, ce phénomène s'actualise dans l'existence des individus par la capacité de ces derniers à perpétuer un mode de vie ou une façon de parler qu'ils connaissent ou ont connu dans leur entourage direct. L'œuvre littéraire laisse entrevoir elle aussi une allocation, notamment par la mention de l'environnement familial composé uniquement d'ouvriers et de paysans, à la seule exception des parents de Denise devenus commerçants.

Influencés par ce premier sentiment, les membres d'un même groupe social tendent à développer, selon le sociologue, un « habitus » qui les pousse à se constituer en « classe objective ». L'habitus se définit comme la « forme incorporée de la condition de classe et des conditionnements qu'elle impose¹¹⁸ », alors que la classe objective désigne un « ensemble d'agents qui sont placés dans des conditions d'existence homogènes, imposant des conditionnements homogènes, propres à engendrer des pratiques semblables, et qui possèdent un ensemble de propriétés communes¹¹⁹ ».

Une telle organisation sociale ne peut que renforcer les clivages dont les effets varient en fonction des classes. Cette logique de division est particulièrement perceptible, selon Pierre Bourdieu, dans les domaines dirigés par les dominants tels que la politique ou l'art. Face à la suprématie d'une logique qui leur est étrangère, les dominés éprouvent un deuxième sentiment, l'illégitimité, qui leur donne l'impression de ne pas être en droit d'intervenir dans le débat.

Ce constat les contraint à faire un choix entre la « fidélité à soi et au groupe¹²⁰ » et l'« effort individuel pour assimiler l'idéal dominant¹²¹ ». L'œuvre d'Annie Ernaux coïncide, une fois de plus, avec l'étude sociologique, puisqu'elle fait également référence au sentiment d'illégitimité vécu difficilement par sa narratrice-personnage (« la culture que je m'approprie par effraction¹²² ») qui préfère, dès lors, changer d'univers de référence.

Ceux qui choisissent, comme Denise Lesur, l'effort individuel rompent avec les « stratégies de reproduction¹²³ » de leur milieu d'origine pour réaliser des « reconversions », c'est-à-dire des « déplacements dans un espace social¹²⁴ ». Cependant, prendre délibérément ses distances avec son habitus et sa classe objective n'est pas simple, parce que cela implique de rejeter des conditionnements présents depuis l'enfance et d'intégrer des manières d'être, de

¹¹⁷ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 25.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 112.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Ibid.*, p. 448.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 177.

¹²³ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 145.

¹²⁴ *Ibid.*

parler et de vivre parfois totalement différentes. L'itinéraire personnel de Denise Lesur en est un bel exemple, car il témoigne de toutes les difficultés rencontrées pendant une transition sociale.

Pierre Bourdieu et Annie Ernaux décrivent tous deux le fonctionnement d'une société basée sur un principe de distinction tendant à éloigner les individus et les classes sociales auxquelles ils appartiennent. Selon eux, une telle organisation ne peut qu'engendrer différents malaises, surtout auprès des milieux les plus dominés qui sont continuellement restreints à leur habitus et leur classe objective sans réelle possibilité d'intervenir sur des sujets appartenant aux dominants. Pour faire disparaître les nombreuses inégalités qui découlent de la distinction, il faudrait, selon le sociologue, faire prendre conscience au plus grand nombre de la façon dont l'ordre social s'insinue dans les mentalités jusqu'à devenir un cadre de référence incontestable :

Par l'intermédiaire des conditionnements différenciés et différenciateurs qui sont associés aux différentes conditions d'existence, par l'intermédiaire des exclusions et des inclusions, des unions (...) et des divisions (...) qui sont au principe de la structure sociale et de l'efficacité structurante qu'elle exerce, par l'intermédiaire aussi de toutes les hiérarchies et de toutes les classifications qui sont inscrites dans les objets (...), dans les institutions (...) ou, simplement, dans le langage, par l'intermédiaire enfin de tous les jugements, verdicts, classements, rappels à l'ordre, qu'imposent les institutions spécialement aménagées à cette fin, comme la famille ou le système scolaire, ou qui surgissent continûment des rencontres et des interactions de l'existence ordinaire, l'ordre social s'inscrit progressivement dans les cerveaux¹²⁵.

Cette synthèse sociologique du phénomène de la distinction représente tout ce qu'Annie Ernaux dénonce dans *Les Armoires vides*, à savoir les conditionnements, les hiérarchies et les oppositions ayant lieu dans la société.

2.2. *La Femme gelée* (1981) et *Mémoire de fille* (2016) ou la domination du point de vue des rapports de genre

La Femme gelée paraît le 12 février 1981 dans la collection « Blanche », puis le 1^{er} avril 1987 dans la collection « Folio » de Gallimard¹²⁶. L'œuvre est considérée comme un roman à sa parution, mais Annie Ernaux émet progressivement des doutes quant à cette qualification et finit par reconnaître en ce livre « un texte de transition vers l'abandon de la

¹²⁵ *Ibid.*, 548-549.

¹²⁶ Les informations relatives à la publication et à la classification de *La Femme gelée* et de *Mémoire de fille* proviennent du site internet des éditions Gallimard (<http://www.gallimard.fr/>).

fiction au sens traditionnel¹²⁷ ». Après avoir laissé planer le doute, elle avoue être celle qui se cache derrière la narratrice-personnage anonyme (« Effectivement, c'est moi¹²⁸ ») et assume, de cette façon, publiquement la part autobiographique de son œuvre.

Dans ce texte, l'auteure souhaite retracer et interroger sa vie de femme. Inspirée par l'une de ses émotions, celle d'avoir été stoppée dans sa liberté, ses aspirations et ses désirs¹²⁹, elle envisage sa trajectoire féminine comme intimement liée à l'univers masculin qui constitue, selon elle, la deuxième source de domination de son existence. Elle dénonce le patriarcat, cette « forme d'organisation sociale traditionnelle, fondée sur la filiation en ligne paternelle et où l'autorité politique, sociale et religieuse est détenue par le père de famille¹³⁰ », ainsi que ses conséquences sur le corps social et le corps physique des jeunes filles. Le roman est dédié à son (ex-)mari Philippe et a pour titre une expression faisant référence, d'une part à la dernière page du texte et d'autre part, à l'état définitif auquel semble conduire les principes patriarcaux.

Mémoire de fille est publié le 1^{er} avril 2016 dans la collection « Blanche », puis le 1^{er} mars 2018 dans la collection « Folio » de Gallimard. Plus de trente ans ont passé depuis *La Femme gelée* et Annie Ernaux ne cherche plus à nier son inspiration autobiographique. Elle assume être « "la fille de 58¹³¹ " » dont elle révèle le nom identique au sien : Annie Duchesne. Elle reconnaît, néanmoins, ne plus être vraiment la même : « c'est [...] une étrangère dont j'ai la mémoire¹³² ».

Le récit concerne le destin qui fut le sien pendant deux ans, entre 1958 et 1960. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première relate les événements traumatiques vécus à la colonie de S. où elle a travaillé le temps d'un été, la deuxième raconte les conséquences physiques et psychiques de son « dépuçelage raté¹³³ ». Le point commun entre les deux narrations est l'expérience négative d'une domination masculine, déjà abordée dans *La Femme gelée*. Annie Ernaux évite, cependant, de se répéter en apportant des précisions et des

¹²⁷ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 29.

¹²⁸ Isabelle Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *Contextes*, 2006, n°1, p. 5.

¹²⁹ Annie Ernaux, « Sur l'écriture », dans *LittéRéalité*, printemps-été 2003, vol. XV, n°1, p. 12.

¹³⁰ « Patriarcat », selon l'*Outil de consultation du Dictionnaire de l'Académie Française* [en ligne], 9^e éd., <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9P1004>

¹³¹ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 17.

¹³² Annie Ernaux, interview pour La Grande librairie (France 5, émission du 14 avril 2016, François Busnel), 3min37. Les propos de l'auteure ont été retranscrits sur base de notre écoute.

¹³³ *Ibid.*, 6min56.

éclaircissements supplémentaires qui viennent dénoncer la violence en lien avec les rapports de genre, en particulier dans son aspect physique.

L'analyse des deux textes est complétée par les réflexions théoriques de Nathalie Heinich (*États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*), de Camille Froidevaux-Metterie (*La Révolution du féminin*) et de Hélène Barthelmebs (*De la construction des identités féminines. Regards sur la littérature francophone de 1950 à nos jours*) qui permettent d'approfondir la réflexion sur l'écriture ernausienne et son traitement de la domination du point de vue des rapports de genre.

2.2.1. Le corps social

Annie Ernaux témoigne de son expérience du « corps social », c'est-à-dire de ce que peut représenter le fait d'être une femme selon les conventions et les représentations de la société française de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Les détails et les événements qu'elle donne à lire ont été repris et réorganisés en trois ensembles distincts permettant de mettre en évidence cette première face de la domination du point de vue des rapports de genre. Le premier ensemble vise à dénoncer le patriarcat qui pèse sur la liberté des femmes, notamment à travers le caractère aliénant de leurs différents statuts. Le deuxième aborde la difficulté d'endosser ces différents rôles en présence de nombreux modèles, souvent contradictoires. Le troisième révèle l'influence négative de la lecture, plus particulièrement des romans, qui tend à dévaloriser le quotidien et à créer des attentes irréalistes auprès d'un lectorat non aguerri dont elle a fait partie.

a. Les statuts féminins : de la fille à la mère

Le premier statut féminin d'Annie Ernaux est celui de fille du couple Duchesne. Cette position initiale dans l'ordre social est décrite comme une expérience positive associée à un grand narcissisme :

Être une petite fille c'était d'abord être moi, [...]. Une petite fille qui cherche le plus de plaisir et de bonheur sans se soucier de l'effet produit sur les autres¹³⁴.

"Tu n'as que ta petite personne à penser", disent-ils. [...] Responsable que de moi et de mon avenir¹³⁵.

"une fille qui a grandi dans l'estime de soi", variante "une fille dont le narcissisme n'a pas été entravé¹³⁶".

¹³⁴ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 340.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 343.

¹³⁶ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 31.

Annie¹³⁷ est élevée dans la conscience et la fierté d'elle-même (« être moi », « responsable que de moi », « une fille qui a grandi dans l'estime de soi », « une fille dont le narcissisme n'a pas été entravé »). Sa plus grande arrogance semble provenir de son appartenance au sexe féminin la rapprochant de sa mère, « une lutteuse contre tout¹³⁸ », et des femmes du café-épicerie jugées « responsables¹³⁹ ».

Il convient également de souligner l'influence de son éducation. En effet, ses parents aspirent à mieux pour leur fille qu'une existence féminine identique à celle de leurs ancêtres et de leur clientèle. C'est pourquoi ils l'encouragent à poursuivre sa scolarité le plus loin possible et ont à cœur de la voir se réaliser professionnellement. Pour garantir ses chances d'y arriver, ils la dispensent de toute participation aux tâches domestiques, ce qui permet à l'enfant de profiter de son temps libre et de développer sa confiance en elle :

À la maison, sur son territoire, la fille de l'épicière – [...] – a tous les droits. Puise librement dans les bocaux de bonbons et les boîtes de biscuits, reste à lire au lit jusqu'à midi pendant les vacances, ne met jamais la table et ne cire pas ses chaussures. Elle vit et se conduit en reine. Avec l'orgueil d'une reine. [...] D'être l'exception, reconnue comme telle¹⁴⁰.

Le climat familial dans lequel grandit Annie se caractérise par une expression de la supériorité (« reine », « orgueil », « exception ») et par une valorisation de la liberté, prise en charge dans le texte par la phrase « la fille de l'épicière – [...] – a tous les droits » et par l'adverbe « librement ». Cette indépendance se manifeste aussi par l'absence de contraintes symbolisée par les phrases négatives, telles que « ne met jamais la table ».

L'adolescence fait disparaître la fierté infantile au profit du passage à un deuxième statut, celui de la prétendante. Nathalie Heinich s'est notamment intéressée à cet état qu'elle assimile aux « filles à prendre », c'est-à-dire celles qui font leur entrée dans le monde sexué. Elle détaille les enjeux de ce bouleversement et en souligne la double importance d'une part, parce qu'il implique la division d'une identité unique et d'autre part, parce qu'il impose une série de changements physiques et psychologiques.

Annie Ernaux décrit, dans un premier temps, cette évolution personnelle comme « une promesse de bonheur¹⁴¹ » qui lui donne envie de « vivre une histoire d'amour¹⁴² ». Cette

¹³⁷ Par souci de cohérence, nous utilisons le nom d'Annie Ernaux pour désigner d'une part, la narratrice-personnage anonyme de *La Femme gelée* et d'autre part, la narratrice-personnage de *Mémoire de fille*.

¹³⁸ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 329.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 340.

¹⁴⁰ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 27.

¹⁴¹ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 350.

¹⁴² Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 25.

première attitude s'explique, selon Nathalie Heinich, par un principe de glorification du mariage indissociable de ce nouvel état, qui fait croire aux jeunes filles qu'elles ne pourront réellement exister qu'au travers d'une union avec un homme. L'adhésion à ce principe est visible dans le parcours de l'auteure qui avoue avoir eu à plusieurs reprises la pensée suivante : « il m'arrivait de penser qu'avec un homme à mes côtés, tous mes actes, mêmes les plus insignifiants, [...], prendraient poids et saveur¹⁴³ ». Cette situation dans laquelle l'homme donne sens à l'existence de la femme (« poids et saveur ») explique, toujours selon Heinich, le sentiment d'urgence qui anime les adolescentes craignant de voir passer leur beauté et donc leur chance d'être désirée ainsi que la passivité nécessaire que ces dernières doivent afficher pour se montrer dignes d'intérêt, car tout l'enjeu « n'est pas de bien choisir mais d'être bien choisie¹⁴⁴ ».

Pour atteindre cet objectif, Annie doit se soumettre à un « véritable programme de perfection¹⁴⁵ » consistant à fournir de nombreux efforts vestimentaires et comportementaux et à intégrer un soi-disant code féminin lui indiquant le rôle qu'elle a à tenir. L'auteure déplore cette détermination juvénile à devenir une prétendante, car elle y reconnaît un premier signe d'adhésion au principe de domination :

Malgré mon enfance active, ma curiosité, j'ai accepté comme une évidence d'être en dessous et offerte, la passivité ne m'a pas répugné à imaginer, rêve d'un grand lit ou d'herbes face au ciel, un visage se penche, des mains, la suite des opérations ne m'appartient jamais¹⁴⁶.

Ses regrets se manifestent par l'opposition et par la qualification des deux premières périodes de sa vie : son enfance est jugée « active » et curieuse, alors que son adolescence est associée à la « passivité » (« en dessous et offerte », « ne m'appartient jamais »). La transition entre ces deux étapes antagonistes n'est pas décrite comme douloureuse, mais plutôt vécue dans l'idée d'une logique patriarcale immuable et légitime (« comme une évidence »).

Décrire objectivement cette période de sa vie est un défi pour Annie Ernaux, parce que cela implique un processus de mise à distance de sa personnalité actuelle lui permettant de retrouver l'état d'esprit qu'elle avait étant jeune. Les réflexions métatextuelles qu'elle offre aux lecteurs et aux lectrices signalent la complexité intrinsèque à la transcription et la qualification de ces événements :

¹⁴³ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 393.

¹⁴⁴ Nathalie Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2007, p. 53.

¹⁴⁵ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 97.

¹⁴⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 365.

Je sens d'avance ma tricherie, je vais valoriser tout ce qui me paraissait alors si moche, indicible, mon corps réel, le plaisir, ma conscience fugitive de ne pas être une vraie fille bien féminine, et ridiculiser tout ce que je croyais alors si bien, si glorieux, être remarquée des garçons, avoir un genre. [...] Mais si je cherche à débroussailler mon chemin de femme il ne faut pas cracher sur la gigasse qui pleurerait de rage parce que sa mère lui interdisait de porter des bas et une jupe moulant les fesses. Expliquer. Ne pas dire que j'étais une conne¹⁴⁷.

Cet aveu témoigne d'une sincérité (« je sens d'avance ma tricherie ») et d'une limpidité quant au but recherché par la narration, à savoir « débroussailler » et « expliquer », sans juger (« Ne pas dire que j'étais une conne »).

C'est avec application qu'Annie Ernaux prend en charge le récit de la mise en pratique de son programme de perfection. Elle raconte ses rencontres clandestines avec des garçons avec qui elle expérimente le flirt. Ces relations sont rarement valorisantes, parce qu'elles réduisent l'adolescente à un rôle de figurante : « Liberté, pas tant, la direction des opérations ne m'appartient pas, j'ai droit tout au plus à la suggestion¹⁴⁸ ». La soumission à l'autre sexe est avouée et identifiée par des détails qui peuvent être implicites (« "Vous devriez vous coiffer comme ça." Il me montrait une fille sur la couverture de *Nous Deux*¹⁴⁹ ») ou explicites (« Je ne me rappelle pas le nombre de fois où il a essayé de la pénétrer et qu'elle l'a sucé parce qu'il n'y arrivait pas¹⁵⁰ »). Ces faits peuvent apparaître dégradants aux yeux des lecteurs et des lectrices, mais pas pour l'aspirante prétendante : « Quinze ans, l'idée tenace d'offrir à un garçon la complète innocence, cœur, âme, peau, et lui tel un dieu entrera en moi comme dans une maison vide¹⁵¹ ». L'adolescente apparaît prête à faire le « don de soi », c'est-à-dire se soumettre complètement (« innocence, cœur, âme, peau ») à celui qui lui est supérieur (« tel un dieu »).

La vision idéalisée de ce rapport à l'autre évolue, dans un second temps, vers une prise de conscience violente liée à sa tentative de dépucelage lorsqu'elle était monitrice à la colonie de S. en 1958. Annie Ernaux décrit la façon dont son corps, avant son esprit, a réagi à cette domination masculine, à travers l'absence de règles et un appétit dérégulé. Ces symptômes témoignent de ce qu'elle qualifie de « honte de fille¹⁵² », qui n'est pas sans rappeler le statut

¹⁴⁷ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 358-359.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 377.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 372.

¹⁵⁰ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 45.

¹⁵¹ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 344.

¹⁵² Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 99.

de la compromise décrit par Nathalie Heinich et qui renvoie à « celle qui a dépassé la limite, qui a perdu sa vertu et qui se retrouve abandonnée¹⁵³ ».

Entre déni psychique et conscience physique, l'ambivalence de la situation contrôle la vie de la jeune femme pendant les deux années suivantes, durant lesquelles elle se tient éloignée des hommes. Néanmoins, Annie ne peut pas définitivement oublier les espoirs passés et continue de croire en l'homme idéal : « Et en même temps, absurdement, espérer qu'il existe quelque part un homme qui ne sera pas la planche pourrie habituelle, le piège prévu, ô l'amour fou, la prédestination surréaliste, je marche à fond¹⁵⁴ ». Le regard porté par l'auteure sur son désir adolescent de trouver l'amour est désabusé (« absurdement, espérer », « le piège prévu, ô l'amour fou », « je marche à fond ») et fait déjà comprendre aux lecteurs et aux lectrices l'évolution et l'issue de la situation.

Le troisième statut féminin par lequel passe Annie Ernaux est celui d'épouse de Philippe Ernaux, un étudiant bourgeois. Elle s'unit à Philippe dans l'idée de partager avec lui une relation matrimoniale identique à celle de ses parents, c'est-à-dire basée sur un principe d'égalité. Cependant, une fois passés les premiers mois du mariage, elle doit renoncer à cet idéal pour expérimenter un sentiment désagréable, à savoir la désillusion :

Elle avait démarré, la différence. Par la dinette. [...] Midi et soir, je suis seule devant les casseroles. [...] Pourquoi de nous deux suis-je la seule à devoir tâtonner, [...], la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité¹⁵⁵.

La déception n'est pas dissimulée (« pourquoi », « au nom de quelle supériorité »), tout comme la solitude ressentie (« je suis seule », « la seule à devoir tâtonner », « la seule à me plonger »). Nathalie Heinich fait correspondre cet état à la catégorie des « filles mal prises », c'est-à-dire des femmes mariées devant faire, au sein de leur couple, l'expérience de la perte des illusions et de la soumission.

Cette domination progressive du masculin sur le féminin est signalée par l'auteure comme difficilement perceptible, car elle est vécue à travers de simples détails tels que la conduite de la voiture assurée naturellement par le mari (« Bien sûr, c'est lui qui conduit, un détail, tu tiens vraiment à prendre le volant, il me cède comme si c'était un caprice ridicule de

¹⁵³ Nathalie Heinich, *op. cit.*, p. 75.

¹⁵⁴ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, *op. cit.*, p. 392.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 401.

gamine butée. Je renonce pour avoir l'air intelligente¹⁵⁶ ») et la préparation dévolue à la femme. Les droits et les devoirs de chacun se répartissent progressivement en deux ensembles antagonistes. Les activités liées à l'espace intérieur sont prises en charge par Annie qui, encore étudiante, doit gérer seule le ménage, les repas et le linge. Les activités liées à l'espace extérieur sont, quant à elles, réservées à Philippe qui, ayant reçu son diplôme, part travailler.

Le rôle de maîtresse de maison est, cependant, loin de satisfaire la jeune femme qui se sent rapidement étouffée : « c'est moi dans une cuisine rutilante et muette, les fraises et la farine, je suis entrée dans l'image et je crève¹⁵⁷ ». L'image mentionnée n'est autre que celle à laquelle Annie aspirait tant, à savoir celle de la femme épanouie et heureuse dans son mariage. Le rêve adolescent devient cauchemar et menace l'équilibre personnel de l'épouse. La détresse exprimée (« je crève ») est renforcée par la description d'une dispute conjugale durant laquelle Annie ne trouve aucun soutien auprès de son mari :

Un jour, la scène, mon déballage, pas méthodique, des cris et des larmes, des reproches en miettes, qu'il ne m'aide pas, qu'il décide de tout. D'un seul coup, j'ai entendu mon ami, celui qui discutait avec moi politique et sociologie hier encore, qui m'emmenait en voilier me lancer : "Tu me fais chier, tu n'es pas un homme, non ! Il y a une petite différence, quand tu pisseras debout dans le lavabo, on verra !" Je voudrais rire, ce n'est pas possible, des phrases pareilles dites par lui et il ne rit pas¹⁵⁸.

Le conflit fait apparaître les positions de chacun : l'épouse est en proie à des émotions qu'elle ne parvient pas à maîtriser (« mon déballage, pas méthodique », « des cris et des larmes », « des reproches en miettes »), alors que l'époux semble agacé voire exaspéré (« tu me fais chier »). Reprendre telles quelles les paroles prononcées par Philippe semble être une manière pour l'auteure de signifier d'une part, la puissance des propos tenus (« tu n'es pas un homme », « Il y a une petite différence ») et d'autre part, la distance qui existe entre les deux époux au moment précis de la dispute (« des phrases pareilles dites par lui et il ne rit pas »). Ces deux phrases symbolisent également toute la pensée patriarcale au sujet du mariage et du rôle que les femmes ont à y jouer. Face à la domination masculine, Annie Ernaux avoue avoir pensé au divorce, avant de se résoudre à rester auprès de son époux. Par ce choix, elle procède à son enlisement définitif et à ce que Nathalie Heinich appelle l'acceptation, à savoir le fait de « plier plutôt que se révolter¹⁵⁹ ».

¹⁵⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 399.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 358.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 402-403.

¹⁵⁹ Nathalie Heinich, op. cit., p. 168.

Annie Ernaux décrit son quatrième statut féminin, celui de mère, comme l'aboutissement de sa soumission à la domination masculine. Sa vision de la maternité n'a pas toujours été aussi négative, comme en témoigne son envie de fonder une famille motivée par son « désir de tout connaître¹⁶⁰ ». Mais, être mère lui fait découvrir un rythme aliénant et répétitif : « Je découvre la journée rythmée par six changes et six biberons, [...]. Nourriture et merde sans relâche¹⁶¹ ». Ne pas être aidée et soutenue par son mari est une difficulté supplémentaire jugée incompréhensible pour Annie qui refuse l'idéal de sacrifice, considéré par Nathalie Heinich comme indissociable du rôle maternel. Les conséquences principales d'une telle situation peuvent être identifiées dans la solitude une nouvelle fois ressentie et décrite par l'auteure, mais surtout par l'impossibilité d'échapper à la fatalité : « Elles ont fini sans que je m'en aperçoive, les années d'apprentissage. Après c'est l'habitude. Une somme de petits bruits à l'intérieur, moulin à café, casseroles, prof discrète, femme de cadre vêtue Cacharel ou Rodier au-dehors. Une femme gelée¹⁶² ».

Les statuts successifs de fille, de prétendante, d'épouse et de mère sont vécus par Annie Ernaux comme autant d'étapes vers une domination du point de vue des rapports de genre. Retracer ses « états de femme », pour reprendre l'expression de Nathalie Heinich, nous semble être un moyen pour l'auteure de faire entendre sa voix longtemps réduite au silence et de dénoncer la manière dont ces différents rôles l'ont soumise à l'assujettissement. C'est pourquoi, sur base de ces éléments, il nous apparaît cohérent de considérer l'objectif poursuivi par Annie Ernaux comme une prise de conscience générale. L'auteure chercherait à faire réagir la société, afin de remettre en question les conceptions des relations entre les êtres qui considèrent encore les femmes comme des êtres au service et les hommes comme des êtres à servir.

b. Des modèles contradictoires

Les représentations patriarcales conditionnent non seulement les statuts, mais aussi les modèles féminins véhiculés par la société. Annie Ernaux considère le caractère antagoniste de ces derniers comme une difficulté supplémentaire à laquelle elle a dû faire face dans son parcours de femme.

¹⁶⁰ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 405.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 408.

¹⁶² *Ibid.*, p. 433.

Premier horizon de l'existence de l'auteure, le modèle familial se caractérise par une idée d'égalité entre les êtres. En effet, les Duchesne sont équitablement impliqués dans la gestion de leur commerce et la répartition des tâches quotidiennes :

Lui et ma mère vivent ensemble dans le même mouvement, [...]. Pas tout à fait les mêmes travaux, oui il y a toujours un code, mais celui-là ne devait à la tradition que la lessive et le repassage pour ma mère, le jardinage pour mon père. Quant au reste, il semblait s'être établi suivant les goûts et les capacités de chacun¹⁶³.

Cette description témoigne d'une absence de domination d'un sexe sur l'autre (« ensemble dans le même mouvement ») et d'un respect entre les deux parties (« suivant les goûts et les capacités de chacun »). Les valeurs parentales se répercutent dans l'éducation d'Annie qui est mise en garde contre le mariage et la maternité considérés comme des entraves au développement : « Patiemment, régulièrement, tôt, on me persuade que le mariage n'est qu'une péripétie d'après les études et le métier¹⁶⁴ ».

La prise de position des parents d'Annie s'explique, selon l'auteure, par leur volonté de la voir s'élever dans la hiérarchie sociale. Nous émettons l'hypothèse d'assimiler leur attitude aux prémices de la « révolution du féminin » telle qu'elle a été décrite par Camille Froidevaux-Metterie. Cette théorie met en avant la remise en cause de la société patriarcale et de son fonctionnement, dans les années 1970. Les grands axes du changement concernent la maîtrise de la fécondité, l'égalité dans le mariage et la liberté sexuelle. Deux de ces trois points constituent les principales préoccupations du couple Duchesne qui espère voir leur fille échapper aux pièges d'un mariage et d'une grossesse trop précoces. Leur démarche et la révolution du féminin se rejoignent sur cette idée que « libérer les femmes, c'est les affranchir du modèle maternel et matrimonial¹⁶⁵ ». Pour les différentes vagues féministes, il ne s'agit que d'un premier pas vers la pleine reconnaissance du statut d'être humain pour les femmes et la possibilité pour ces dernières d'évoluer en dehors du cadre domestique.

Les principes éducationnels du milieu familial entrent en contradiction avec le modèle scolaire, imprégné de religion, constituant le deuxième horizon de référence d'Annie. Les valeurs diffusées à l'école exaltent les rôles domestique et maternel de la femme, comme en témoigne le discours tenu par l'une des institutrices d'Annie : « "Maman, vous ne le savez pas, c'est le plus beau métier du monde !" Personne n'a bronché. Fermière, docteur, religieuse

¹⁶³ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 329-330.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 344.

¹⁶⁵ Camille Froidevaux-Metterie, *La Révolution du féminin*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2015, p. 94.

même il y avait eu, épicière, zéro tout ça¹⁶⁶ ». L'écart ne pouvait pas être plus grand entre ces deux univers qui défendent des attitudes opposées. L'auteure reconnaît ne pas avoir été directement impressionnée par cette idéologie glorifiant la fonction reproductrice des femmes tout en dénigrant, dans le même temps, leur corps et leurs sentiments comme dans le manuel *Toi qui deviens femme déjà* qui a circulé en classe et qui s'apparente à un « mode d'emploi du corps et de l'âme qui sue la restriction et l'ennui¹⁶⁷ ».

Correspondant au troisième horizon de référence d'Annie, le modèle bourgeois se positionne aux antipodes du schéma familial, mais coïncide avec les principes scolaires. La jeune fille découvre cette autre manière de fonctionner au contact de ses camarades de classe qui modifient son point de vue sur l'égalité parentale :

Et du coup tous les deux ridicules, la gentillesse de mon père se transforme en faiblesse, le dynamisme de ma mère en port de culotte. Ça m'est venu la honte qu'il se farcisse la vaisselle, honte qu'elle gueule sans retenue. [...] Qu'ils sont dérangeants tous les deux, pas dans l'ordre, lequel, celui qui existe dans les familles bien, ou qui essaient de l'être, les dignes¹⁶⁸.

Cette citation manifeste l'impossibilité de concilier deux comportements reflétant deux positions sociales différentes. Les oppositions se font, dès lors, récurrentes dans le texte, ce qui apparaît être un moyen pour l'auteure d'explicitier toutes leurs divergences. Annie Ernaux prend notamment l'exemple du ménage qui, chez elle, s'apparente à un « cataclysme¹⁶⁹ » rendant sa mère « laide de sueur¹⁷⁰ », alors que dans les habitations bourgeoises, « Maman fait le ménage soigneusement, elle époussette, [...], avec un plumeau¹⁷¹ ». Au fil des comparaisons, les lecteurs et les lectrices peuvent se rendre compte de l'adhésion graduelle d'Annie aux principes bourgeois jugés normaux (« Le normal, je le rencontrais en particulier chez Brigitte. Mme Desfontaines, toujours là, toupinant dans sa cuisine, petits lavages, petite couture minutieuse¹⁷² »).

Au vu de ces éléments, il nous apparaît justifié de conclure que la confrontation entre différents modèles contradictoires a été vécue difficilement par l'auteure, parce que cela a impliqué le rejet du milieu familial au profit de l'univers bourgeois exaltant les valeurs patriarcales. La transition entre ces systèmes de valeur s'est révélée douloureuse, car Annie a

¹⁶⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 353-354.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 369.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 366.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 332.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 333.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 332.

¹⁷² *Ibid.*, p. 367.

dû reconnaître dans le comportement de ses parents non pas un équilibre enviable, mais un manque de dignité.

En révélant les incertitudes et les malaises liés à sa vie de femme, l'auteure souhaite mettre en lumière l'influence négative de milieux considérés comme dominants, l'école et la bourgeoisie, sur la perception d'une fille issue d'un milieu jugé dominé. Elle cherche également à souligner la complexité que représente le fait de devenir une femme épanouie quand plusieurs conceptions féminines s'affrontent et promeuvent des valeurs divergentes.

c. L'influence de la lecture : une passion romanesque

La domination masculine s'exerce, selon Annie Ernaux, par les statuts féminins et l'opposition entre plusieurs modèles contradictoires. L'auteure estime également que la lecture peut renforcer de façon indirecte les principes patriarcaux par l'idéal véhiculé dans les textes.

Les œuvres littéraires, et plus généralement artistiques, occupent une place importante dans la narration qui en fait régulièrement mention (« Ça s'appelle *Autant en emporte le vent*. [...] Je lui prête ma Bibliothèque verte, *Jane Eyre* et *Le Petit Chose*, elle [sa mère] me file *La Veillée des chaumières* et je lui vole dans l'armoire ceux qu'elle m'interdit, *Une vie* ou *Les Dieux ont soif*¹⁷³ »). Ces énumérations reflètent la passion précoce d'Annie pour les livres qui racontent des grandes aventures et des histoires d'amour passionnées. Ceux-ci influencent de plus en plus fortement son imaginaire, à tel point que la distance prise avec le quotidien nous conduit à assimiler l'attitude de la jeune fille à celle d'un « esprit romanesque ».

Cette notion émerge au XVII^e siècle, sur le modèle du *Don Quichotte* de Cervantès (1605 et 1615), pour désigner une folie par la lecture due à un rapport mal régulé de l'imagination avec la fiction¹⁷⁴. À cette époque et encore au siècle suivant, l'aliénation touche autant les femmes que les hommes. Au XIX^e siècle, le discours sur l'« esprit romanesque » connaît deux évolutions majeures. La première concerne une attitude ambivalente à l'égard du phénomène considéré d'une part, comme une folie par le discours dominant et d'autre part, comme une forme réfléchie de l'imagination permettant un regard critique sur le réel par les partisans de la pensée rousseauiste. La deuxième se rapporte au basculement de l'adjectif « romanesque » du côté féminin. La « jeune fille romanesque » qui lit trop devient une figure répertoriée omniprésente dans la fiction. Cette étiquette est, le plus souvent, posée comme un

¹⁷³ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 335.

¹⁷⁴ La présentation du thème de l'« esprit romanesque » s'inspire du cours de Damien Zanone, *Questions d'histoire littéraire*, dispensé à l'UCL, Louvain-la-Neuve, durant l'année scolaire 2017-2018.

diagnostic pour qualifier un mal moral dont le remède est simple, à savoir écarter les romans. *Madame Bovary* (1856) de Gustave Flaubert est l'œuvre la plus célèbre et la plus représentative de ce phénomène féminin de l'« esprit romanesque ».

Annie Ernaux décrit son expérience romanesque selon la vision dominante du XIX^e siècle. En effet, elle en reconnaît rapidement le caractère aliénant dans sa vie : « aucun des signes objectifs de la réalité – [...] – ne fait le poids devant le roman qui s'est écrit tout seul en une nuit¹⁷⁵ ». Cet extrait montre à quel point l'influence de ses lectures la détourne de la réalité et la pousse à s'inventer un monde chimérique. Mais, les romans ne font pas que la distraire : ils modifient aussi sa perception du monde et des autres. « Bouffée de romanesque¹⁷⁶ », la jeune fille s' imagine à quoi doit ressembler le garçon parfait, tant physiquement que psychologiquement. Celui-ci apparaît toujours sous les traits d'un prince charmant qui l'arracherait à sa vie décevante. Réduite au statut de demoiselle en détresse, Annie espère trouver l'âme sœur : « J'allais vers eux [les garçons] avec mon petit bagage, les conversations des filles, des romans, des conseils de l'*Écho de la mode*, des chansons, des poèmes de Musset et une overdose de rêves, *Bovary* ma grande sœur¹⁷⁷ ». La comparaison avec le personnage tragiquement célèbre de Gustave Flaubert témoigne du caractère pathétique qui la représente et qui ne la quitte pas pendant toute son adolescence.

Le portrait péjoratif de la lecture comme signe d'aliénation esquissé par l'auteure se doit d'être nuancé par la mention d'un ouvrage ayant marqué positivement sa vie de femme : *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Cette œuvre, lue en avril 1959¹⁷⁸, est une révélation qui lui a permis de sortir de sa léthargie littéraire pour modifier son regard sur la prétendue force des hommes et la faiblesse présumée des femmes. Marquée par cette lecture, Annie reconsidère son rapport à l'autre sexe et prend diverses résolutions, comme celle de ne pas se marier. Cependant, les idéaux et les mises en garde de la philosophe parisienne ne parviennent pas à protéger la jeune provinciale qui finit par se laisser prendre au jeu de l'amour, du mariage et de la maternité.

Nous considérons le fait de parler de l'impact négatif de la lecture dans une œuvre littéraire comme un paradoxe nécessaire pour Annie Ernaux. En effet, l'auteure compte bien contrer les effets pervers que peuvent avoir les livres sur l'inconscient des jeunes lectrices. Elle témoigne de la domination des mots qui s'est abattue sur elle et sur ses conceptions du

¹⁷⁵ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 73.

¹⁷⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 358.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 371.

¹⁷⁸ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 109.

couple et de la femme. Elle montre comment, pendant des années, elle n'a pu se départir des visions romanesques qui l'ont soumise à un idéal entièrement orienté vers les hommes et l'importance de leur regard. C'est une nouvelle mise en garde accompagnée d'une dénonciation qui motivent Annie Ernaux à décrire l'évolution lente de son esprit romanesque impliquant un changement de sa perception du monde et de la société.

2.2.2. Le corps physique

Au-delà du corps social, Annie Ernaux témoigne de l'expérience du corps physique, dans la société française de la deuxième moitié du XX^e siècle. Elle l'envisage à travers les cycles, c'est-à-dire la « série de phénomènes, d'évènements, de transformations, se produisant périodiquement dans un ordre déterminé, et pouvant se répéter indéfiniment¹⁷⁹ ».

L'expérience directe de l'auteure rapportée dans *La Femme gelée* et *Mémoire de fille* concerne trois cycles qui, pris ensemble, constituent la deuxième face de la domination du point de vue des rapports de genre. La puberté, la perte de la virginité symbolisant l'entrée dans la sexualité et la grossesse sont des étapes féminines durant lesquelles Annie Ernaux avoue avoir expérimenté implicitement ou explicitement la domination masculine.

a. Les cycles

Annie Ernaux entretient un rapport particulier avec son corps, dès l'enfance. Elle raconte avoir été fascinée par la puberté et les transformations physiques impliquées, ce qui lui a donné l'envie de connaître toutes les étapes de la vie d'une femme présentées « comme des fêtes¹⁸⁰ ». Sa curiosité s'oppose à la réserve naturelle de sa mère : « Je me dépatouille seule de cette chose-là, plus chaude et plus vivante que les jambes ou le ventre, ce qu'elle nomme quat'sous, [...]. Sale, à cacher. "T'as fini de promener en panais, qu'on te voit tout !" A laver vite avec un visage sévère¹⁸¹ ». La pudeur maternelle est perceptible par le surnom que celle-ci utilise pour désigner le sexe féminin (« quat'sous ») et par son obsession à « cacher » au plus vite cette partie du corps, y compris lors de la toilette.

Éviter d'aborder le sujet du corps et par extension de la sexualité ne peut, néanmoins, pas éviter à Annie de connaître la puberté par l'arrivée de ses menstruations. Ce premier signe de féminité est considéré comme une véritable bénédiction par Annie qui se met à guetter le moindre de ses changements physiques. Elle en devient rapidement obsédée par son

¹⁷⁹ « Cycle », selon l'*Outil de consultation du Dictionnaire de l'Académie Française* [en ligne], 9^e éd., <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C5399>

¹⁸⁰ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 348.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 344.

apparence qu'elle souhaite conforme à la « nature féminine » que dénonce Hélène Barthelmebs comme étant tout sauf naturelle, puisque entièrement dépendante de la société patriarcale. Annie Ernaux rejoint Hélène Barthelmebs sur l'expérience ambivalente du corps des adolescentes qui est à la fois un vecteur de domination et un chemin direct dans une quête d'identité, car par l'intermédiaire de sa mémoire il garde « la trace des événements, des sensations ainsi que des sentiments, des perceptions passées, (qui deviennent alors des "images singulières"), en amenant l'individu à la conscience de lui-même¹⁸² ».

L'éveil à la conscience du corps amène Annie à faire l'expérience de la sexualité l'été de ses dix-huit ans. L'auteure se perçoit comme une jeune fille naïve (« une poulliche échappée de l'enclos, seule et libre pour la première fois, un peu craintive¹⁸³ »), déterminée à perdre sa virginité (« Elle crève d'envie de faire l'amour mais par amour seulement¹⁸⁴ »). Cependant, la jeune femme ne connaît rien aux hommes. Tout ce qu'elle a pu imaginer sur les relations sexuelles, « cet acte mystérieux qui introduit au banquet de la vie¹⁸⁵ », lui vient des livres et des discussions entre amies.

Elle n'est donc absolument pas préparée aux événements de la colonie où H. l'utilise comme objet sexuel. La violence des faits est prise en charge par une description chronologique neutre et précise visant à rendre le déroulement de la scène le plus objectivement possible (« Il l'attire violemment contre son torse, écrase sa bouche sur la sienne¹⁸⁶ », « Il force. Elle a mal¹⁸⁷ »). Il est indispensable de souligner le contraste entre le rôle actif tenu par le chef-moniteur qui apparaît comme le seul maître de la situation (« Il dit "Déshabille-toi¹⁸⁸" »), par opposition au rôle tenu par Annie qui ne fait qu'obéir (« elle a fait tout ce qu'il lui a demandé¹⁸⁹ »). Les détails donnés par l'auteure correspondent à l'exposition de ce qu'elle pensait être la norme dans une relation homme-femme, à savoir la soumission : « Ce n'est pas à lui qu'elle se soumet, c'est à une loi indiscutable, universelle, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre il lui aurait bien fallu subir. Que cette loi soit brutale et sale, c'est ainsi¹⁹⁰ ».

¹⁸² Hélène Barthelmebs, *De la construction des identités féminines. Regards sur la littérature francophone de 1950 à nos jours*, Thèse en Langues et littératures françaises, générales et comparées, Université de Haute Alsace - Mulhouse, 2012, p. 180.

¹⁸³ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 29.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 30.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 42.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 45.

Décrire un épisode aussi intime permet à l'auteure d'attirer l'attention des lecteurs et des lectrices sur l'intériorisation forcée de la domination masculine et sur les conséquences que peut avoir une telle soumission. C'est pourquoi elle prend le temps de détailler deux conséquences majeures de cette expérience initiale. La première concerne le développement d'une relation compliquée avec son propre corps, reflet de la violence subie dans l'acte sexuel, qui fait disparaître ses menstruations pendant deux ans et qui la rend prisonnière de la nourriture. La deuxième correspond à une prise de distance vis-à-vis du sexe opposé bénéfique pour se reconstruire et réenvisager de façon plus positive les relations charnelles.

Le sentiment d'aliénation lié aux relations sexuelles finit par disparaître dans la vie d'Annie, mais l'auteure reconnaît qu'une autre forme de soumission, toujours liée aux cycles féminins, a rapidement pris le relais au travers de la grossesse. L'auteure n'omet aucun détail concernant ce nouvel état qui la détourne de la nourriture (« Entre le monde et moi s'étend une mare grasse, des relents de pourriture douce¹⁹¹ ») et la transforme en animal (« une bête recroquevillée¹⁹² »).

Par les cycles qui le traversent, le corps est le siège de toutes les sensations positives ou négatives auxquelles doit faire face une femme. Pour Annie Ernaux, il est surtout voué à se soumettre à des principes de beauté et d'élégance, à des désirs et à des fonctions ayant pour objectif commun de satisfaire le groupe masculin de la société. La description des cycles par l'auteure nous laisse supposer qu'elle les considère comme les pièces d'un engrenage vis-à-vis duquel les femmes n'ont aucune prise.

2.2.3. Les apports de la sociologie : *La Domination masculine* de Pierre Bourdieu

La Femme gelée et *Mémoire de fille* sont deux œuvres dans lesquelles Annie Ernaux décrit et dénonce la domination du point de vue des rapports de genre. Pierre Bourdieu a lui aussi étudié ce sujet dans son ouvrage intitulé *La Domination masculine* publié en 1998. Nous proposons de croiser les productions ernausiennes et l'étude bourdieusienne, car elles se répondent et se complètent l'une et l'autre sur plusieurs points.

L'auteure et le sociologue dévoilent, d'abord, le fonctionnement et les caractéristiques de l'ordre sexuel institué par des faits issus de différentes observations pour Bourdieu et d'une expérience personnelle pour Ernaux. Ils remettent, ensuite, en cause les principes de cette

¹⁹¹ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 405.

¹⁹² *Ibid.*, p. 407.

société masculine en dénonçant sa *doxa*, c'est-à-dire son ordre établi, ainsi que la violence symbolique qui en découle. Ils proposent, enfin, des solutions pour faire évoluer les mentalités, tout en reconnaissant que le chemin de l'égalité n'est pas le plus aisé à prendre, mais qu'il en vaut la peine.

a. L'ordre sexuel : son fonctionnement et ses caractéristiques

Pierre Bourdieu et Annie Ernaux identifient au sein de notre société une construction sociale des corps consistant à opposer les hommes et les femmes de telle façon à rendre leurs différences naturelles et objectives. Cette démarche est présentée par le sociologue comme fonctionnant au bénéfice du groupe masculin qui jouit d'une reconnaissance entière de légitimité : « La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer¹⁹³ ». L'auteure rejoint cette affirmation en mettant régulièrement en avant les différences de traitement qu'elle a pu observer entre les groupes masculin et féminin. Elle raconte, par exemple, la légitimité dont bénéficient les garçons dans l'expérience de la liberté sexuelle, alors que cette dernière est interdite aux filles :

Jamais je ne serai si près qu'à dix-sept ans de la liberté sexuelle et d'une sensualité glorieuse. Et je découvre aussitôt qu'elles ne sont pas possibles. La première différence que j'ai perçue clairement, elle m'a désespérée, je doutais qu'on pût la supprimer un jour. Garçon au désir libre, pas toi ma fille, résiste, c'est le code. [...] Chaque plaisir s'est appelé défaite pour moi, victoire pour lui. Vivre la découverte de l'autre en termes de perdition, je ne l'avais pas prévu, ce n'était pas gai¹⁹⁴.

La logique mise en place par la construction sociale des corps repose sur l'établissement d'une différence entre les sexes, mais également sur l'incorporation de la domination qui en résulte. Cela signifie qu'une grande partie de la société française est élevée dans l'idée d'une hiérarchie entre les individus et que cette classification est perçue comme inhérente à la nature humaine. Le principe de division androcentrique est « inscrit dans les choses, [...] aussi dans les corps au travers des injonctions tacites qui sont impliquées dans les routines de la division du travail ou des rituels collectifs ou privés¹⁹⁵ ». Annie Ernaux est elle aussi consciente de cette logique qu'elle dénonce à plusieurs reprises notamment en évoquant la répartition genrée des études :

¹⁹³ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, « Points. Essais », 2002 [1998], p. 22.

¹⁹⁴ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, *op. cit.*, p. 379-380.

¹⁹⁵ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 41.

Mais je découvre qu'il existe des études pour femmes et des études pour hommes, "la littérature, les langues, rien que des nanas", [...]. "Pour un homme il vaut mieux faire des sciences", c'est une fille qui me l'assure. Je ne voyais pas pourquoi, toujours le même mal fou à admettre les différences que je ne sentais pas¹⁹⁶.

Ce que l'auteure et le sociologue cherchent à faire disparaître, c'est la dictature des rapports de genre construite pour satisfaire des exigences sociales. Les effets négatifs d'un tel système sont visibles dans tous les domaines de la société, mais plus particulièrement auprès des jeunes enfants qui reçoivent une éducation différente selon qu'ils sont des filles ou des garçons. Cet apprentissage a beau se faire plus contraignant au fil des années, il ne semble jamais être réellement remis en question par les êtres qui le subissent. Cela s'explique, selon Bourdieu, par le fait que ce modèle « reste pour l'essentiel tacite¹⁹⁷ ». Annie Ernaux confirme cette conception et va jusqu'à affirmer que si le modèle patriarcal persiste, c'est parce qu'il empêche toute tentative de contestation, comme en témoigne l'impossibilité pour elle de rejeter son mariage et de retrouver sa liberté : « Toutes les solutions immédiates de me libérer me paraissent des montagnes. La femme qui part au bout de trois mois, quelle honte, sa faute forcément, il y a un laps de temps convenable. Patienter¹⁹⁸ ».

Le mode de fonctionnement et les constantes de ce schéma sont variés et concernent les deux sexes à des degrés variables. Pour ce qui est des femmes, elles deviennent les cibles privilégiées de la domination masculine qui les transforme en des « objets symboliques, dont l'être (*esse*) est un être-perçu (*percipi*), [ce qui] a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres¹⁹⁹ ». Cette démarche n'est pas sans rappeler la soumission d'Annie Ernaux au dictat de la beauté qui lui a fait porter une attention accrue à son apparence.

Un tel système ne pourrait fonctionner, selon Bourdieu, sans des institutions qui relaient ses valeurs. Le sociologue en identifie plusieurs, parmi lesquelles la famille, l'école, l'Église et même l'État. La répartition genrée concerne tous les domaines de la société ainsi que toutes les personnes qui en font partie. Annie Ernaux rejoint, une fois de plus, Bourdieu sur ce point en mettant en évidence le rôle joué par son univers familial dans sa conception de la relation entre les sexes, tout comme elle identifie le milieu scolaire comme un agent dans son adhésion à la hiérarchisation entre les individus.

¹⁹⁶ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 387.

¹⁹⁷ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, op. cit., p. 45.

¹⁹⁸ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 403.

¹⁹⁹ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, op. cit., p. 94.

b. Une remise en cause nécessaire : dénoncer la doxa et la violence symbolique

Présenter les principes de fonctionnement de la domination masculine n'est pas suffisant pour Pierre Bourdieu et Annie Ernaux qui vont plus loin en dénonçant cette logique par la mise en évidence de ses paradoxes.

Le premier paradoxe est celui de la *doxa* considérant que l'ordre du monde doit être respecté, et ce malgré qu'il soit injuste. Pour Bourdieu, c'est une aberration dont il ne peut se satisfaire. Il tente, dès lors, de prouver que la logique patriarcale mise en place dans notre société n'est en rien inscrite dans la nature des hommes et des femmes, mais est le produit d'une socialisation étalée sur plusieurs siècles. Pour Ernaux, il s'agit également d'une erreur de perception qu'elle tente de dénoncer par la présentation de son modèle familial équilibré prouvant que la domination masculine n'est pas une fatalité.

Le deuxième paradoxe est celui de la violence symbolique qui véhicule et renforce les principes de la domination masculine :

La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle²⁰⁰.

Pierre Bourdieu souligne le caractère incohérent d'un système social qui valorise et favorise la perpétuation d'une pensée hiérarchisante divisant les individus. Il met en lumière le fonctionnement de cette logique qui, par ses démarches et ses réflexions, conditionne négativement les relations entre les hommes et les femmes. Annie Ernaux poursuit également cet objectif en montrant comment la conscience de la domination masculine permet de rechercher un moyen de s'en libérer, notamment par l'écriture qu'elle privilégie.

c. Quelques pistes de solution

L'auteure et le sociologue se rejoignent sur les solutions qu'ils proposent pour libérer de la domination et faire évoluer les mentalités. Ils commencent, premièrement, par reconnaître qu'être conscient de la domination ne signifie pas être capable de s'en libérer. Au contraire, ce n'est, selon eux, qu'une étape initiale permettant au fil des années et des générations de provoquer les changements nécessaires à une réelle évolution. Bourdieu

²⁰⁰ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, op. cit., p. 55.

propose de valoriser les remises en cause proposées par les vagues féministes ayant pour objectif de faire évoluer le statut de la femme. Pour lui, le changement réel n'est envisageable qu'à partir d'une réflexion nouvelle sur les principes de la société. Il reconnaît le caractère délicat d'un tel processus, mais le pense à même de faire vaciller définitivement la domination masculine. Bien que plus tempérée dans son écriture, Annie Ernaux cherche elle aussi à faire prendre conscience du poids qui pèse à la fois sur les hommes et sur les femmes et à provoquer chez ceux-ci une révélation capable de leur faire repenser leur mode de fonctionnement.

2.3. *Les Années* (2008) ou la domination inhérente à la société de consommation

Les Années paraît le 7 février 2008 dans la collection « Blanche », puis le 14 janvier 2010 dans la collection « Folio » de Gallimard²⁰¹. Classée dans la catégorie « Littérature française » et dans la sous-catégorie « Mémoires et autobiographies », l'œuvre détourne les codes habituels de l'autobiographie par l'abandon du « je » au profit du « nous », du « on », du « ils » et du « elle » ; par l'utilisation de photographies en tant que subdivision en chapitres ; par l'importance accordée aux liens étroits entre les sphères publique et privée. Ces innovations permettent à Annie Ernaux de faire « la somme des expériences d'une vie²⁰² », pas seulement la sienne mais aussi celle de la société.

L'auteure retrace soixante ans d'histoire, des années 1940 aux années 2000, en évoquant tout ce qui a été « commun à un grand nombre de gens de sa génération²⁰³ ». Ce regard rétrospectif porté sur la France et sur la deuxième moitié du xx^e siècle et le début du xxi^e siècle lui permet de mettre en évidence l'émergence et le développement de la société de consommation, qu'elle assimile à la troisième source de domination de son existence. Elle présente à ses lecteurs et à ses lectrices les caractéristiques et les conséquences d'un tel système social qui tend à diviser les individus, à les rendre esclaves de pseudos-besoins et à leur faire progressivement oublier le passé. C'est pourquoi elle tente également, « en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, [de] rendre la

²⁰¹ Les informations relatives à la publication et à la classification des *Années* proviennent du site internet des éditions Gallimard (<http://www.gallimard.fr/>).

²⁰² Catherine Seynhaeve, *La Place, L'Événement, Les Années. Annie Ernaux, le singulier et l'universel*, Mémoire en Langues et littératures françaises et romanes, promoteur Damien Zanone, Université catholique de Louvain, 2012, p. 11.

²⁰³ Josée Brabant, *Politiques du passage de l'individuel au collectif dans Les Années d'Annie Ernaux*, Mémoire en Arts et sciences, Université de Montréal, 2015, introduction.

dimension vécue de l'Histoire²⁰⁴ ». Annie Ernaux choisit de donner à ce projet ambitieux le même titre que celui utilisé par Virginia Wolf, en 1937, pour raconter l'histoire de trois générations sur une quarantaine d'années (*The Years*)²⁰⁵.

Contrairement aux analyses précédentes, aucune source théorique ou critique n'est mise en relation avec le propos. Ce choix s'explique par la nature du texte ernausien qui nous incite à utiliser directement les apports de la sociologie pour en expliciter les enjeux.

2.3.1. La société de consommation : avoir, c'est être

La société de consommation occupe une place importante dans la narration des *Années*. Annie Ernaux en décrit, d'abord, les deux étapes d'instauration. Elle procède, ensuite, à la description des diverses attitudes que ce système provoque auprès des individus. Elle analyse, enfin, les conséquences de la loi marchande sur les institutions sociales telles que la politique, la religion et les médias.

a. Les étapes d'instauration de la société de consommation

Annie Ernaux conçoit le fonctionnement de la société de consommation en deux étapes successives. La première correspond à l'instauration progressive d'un principe d'abondance dans la vie des individus :

Tout ce qui existe, l'air, le chaud et le froid, l'herbe et les fourmis, la sueur et le ronflement nocturne, était susceptible d'engendrer des marchandises à l'infini et des produits pour entretenir celles-ci dans une subdivision continue de la réalité et une démultiplication des objets. L'imagination commerciale était sans bornes²⁰⁶.

L'auteure²⁰⁷ insiste sur le caractère total du phénomène (« tout ce qui existe ») qui concerne autant l'environnement (« l'air, le chaud et le froid, l'herbe ») que les animaux (« les fourmis ») et les humains (« la sueur et le ronflement nocturne »). Offerts à la population, ces multiples produits circulent dans des lieux spécifiques qui se développent sous différentes formes dont celles des centres commerciaux, des entrepôts ou encore des hypermarchés :

Le lieu où l'on allait nécessairement le plus, c'était le grand Centre commercial fermé, sur trois niveaux, tiède, assourdi malgré la foule, sous une verrière, [...] des magasins

²⁰⁴ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1082.

²⁰⁵ Les informations relatives à l'œuvre de Virginia Wolf sont tirées du site internet des éditions Gallimard (<http://www.gallimard.fr/>).

²⁰⁶ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1068.

²⁰⁷ La narration étant prise en charge par divers pronoms personnels, nous choisissons d'attribuer, par souci de cohérence, les propos tenus à Annie Ernaux.

accolés sans intervalle, où l'on pouvait entrer et sortir librement, sans porte à pousser, sans bonjour ni au revoir à dire²⁰⁸.

Dans la périphérie des villes, de gigantesques entrepôts ouverts le dimanche, des halles, offraient des milliers de chaussures, d'outils et de meubles. Les hypermarchés s'agrandissaient²⁰⁹.

La narratrice juge négativement ces espaces marchands : elle souligne leur aspect impersonnel (« assourdi », « accolés sans intervalle », « sans bonjour ni au revoir à dire »), leur taille démesurée (« grand », « sur trois niveaux », « gigantesques », « s'agrandissaient ») et leur retrait par rapport au reste de la société (« fermé », « sous une verrière »). Il n'empêche que ces endroits plaisent à une grande majorité de la population qui s'y rend régulièrement par esprit de facilité (« où l'on allait nécessairement le plus »), ce qui explique leur croissance exponentielle (« Les espaces marchands s'élargissaient et se multipliaient jusque dans les campagnes en rectangles de béton hérissés de panonceaux lisibles depuis l'autoroute²¹⁰ »).

La deuxième étape est celle du développement d'un « rythme haletant²¹¹ » inhérent à l'ordre marchand :

Les achats munis d'un code-barres passaient avec une célérité accrue du plateau roulant au chariot dans un bip discret escamotant le coût de la transaction en une seconde. Les articles de la rentrée scolaire surgissaient dans les rayons avant que les enfants ne soient encore en vacances²¹².

Le temps commercial violait de plus belle le temps calendaire. C'est déjà Noël, soupiraient les gens devant l'apparition en rafale au lendemain de la Toussaint des jouets et des chocolats dans les grandes surfaces²¹³.

Dans ces extraits, l'auteure dénonce les contraintes que représente la société de consommation dans l'existence des individus jugés passifs (« soupiraient les gens »). L'utilisation du verbe « violer » se doit d'être soulignée, car elle laisse entrevoir la brutalité avec laquelle un tel système social peut s'imposer.

b. Les quatre attitudes successives des consommateurs

Sur la base de sa propre expérience, Annie Ernaux identifie quatre attitudes des consommateurs confrontés à la société de consommation. La première attitude est liée à un besoin, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, d'oublier les restrictions du passé et de

²⁰⁸ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1007.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 1021.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 1045.

²¹¹ *Ibid.*, p. 1054.

²¹² *Ibid.*, p. 1054.

²¹³ *Ibid.*, p. 1075.

recommencer à vivre : « Alors les gens ne pensaient qu'à sortir et le monde était plein de désirs à satisfaire sur-le-champ. Tout ce qui constituait la première fois depuis la guerre provoquait la ruée, les bananes, les billets de la Loterie nationale, le feu d'artifice²¹⁴ ». L'énumération de plusieurs types de produits (« les bananes, les billets de la Loterie nationale, le feu d'artifice ») fait apparaître la variété offerte à la foule ainsi que la nécessité pour cette dernière d'en profiter pleinement. Cette volonté de consommer provient, selon l'auteure, du fait que « la frénésie qui avait suivi la Libération s'estompait²¹⁵ ». La circulation des marchandises devient une distraction que la population reçoit avec enthousiasme :

Les nouveautés arrivaient, suffisamment espacées pour être accueillies avec un étonnement joyeux, [...]. Elles surgissaient comme dans les contes, inouïes, imprévisibles²¹⁶.

On avait le temps de désirer les choses, [...]. Leur possession ne décevait pas. [...] Elles recelaient un mystère et une magie qui ne s'épuisaient pas dans leur contemplation et leur manipulation²¹⁷.

La narratrice juge positivement l'expansion de la production commerciale (« les nouveautés [...] accueillies avec un étonnement joyeux », « inouïes, imprévisibles », « Leur possession ne décevait pas », « Elles recelaient un mystère et une magie qui ne s'épuisaient pas »), bien qu'elle semble émettre une réserve en associant l'allégresse de la possession à une distance temporelle adéquate et nécessaire (« suffisamment espacées », « On avait le temps de désirer les choses »).

La deuxième attitude des consommateurs consiste à voir dans l'acquisition de divers produits, non plus un divertissement mais une condition pour être heureux : « Les gens faisaient fond de plus belle, sur une existence meilleure grâce aux choses²¹⁸ ». Cette nouvelle perception évolue, cependant, en véritable obsession : « Les gens [...] avaient simplement envie de les avoir et souffraient de ne pas gagner assez d'argent pour se les payer immédiatement²¹⁹ ». Cet engouement commercial est vivement encouragé par la société qui considère qu'il ne faut pas « mourir idiot²²⁰ », c'est-à-dire dépenser un maximum de temps et d'argent dans des activités telles que des voyages. L'argument économique devient à ce point important qu'il est reconnu en tant que véritable phénomène : « La société avait maintenant

²¹⁴ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 938.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 938.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 948-949.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 950.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 967.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 981.

²²⁰ *Ibid.*, p. 996.

un nom, elle s'appelait "société de consommation". C'était un fait sans discussion, une certitude sur laquelle, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, il n'y avait pas à revenir²²¹ ».

La troisième attitude des consommateurs correspond à une banalisation de la (sur)consommation :

L'apparition de la nouveauté laissait les gens calmes et la certitude d'un progrès continu ôtait l'envie de l'imaginer. Ils accueillait les objets sans émerveillement ni angoisse, comme un surcroît de liberté individuelle et de plaisir²²².

La nouveauté ne suscitait plus de diatribe ni d'enthousiasme, elle ne hantait plus l'imaginaire. C'était le cadre normal de la vie²²³.

Cette évolution rend la population indifférente (« calmes », « sans émerveillement ni angoisse », « ne suscitait plus de diatribe ni d'enthousiasme »). En effet, confrontée à une production massive et permanente, cette dernière ne trouve plus aucun plaisir à s'acheter l'un et l'autre objets. Annie Ernaux conçoit ce changement comme un facteur de domination. Elle dénonce la logique de l'argent qui dirige l'existence des individus et qui les empêche de s'en libérer : « Dans le plaisir ou l'énervement, la légèreté ou l'accablement selon les jours, l'acquisition des choses – dont on disait ensuite "ne plus pouvoir se passer" – aimait de plus en plus la vie²²⁴ ».

La quatrième attitude est celle d'une prise de conscience du caractère aliénant de la société de consommation : « C'était une dictature douce et heureuse contre laquelle on ne s'insurgeait pas, il fallait seulement se protéger de ses excès, éduquer le consommateur, définition première de l'individu²²⁵ ». L'auteure insiste sur l'omniprésence de la logique économique dans tous les domaines de l'existence (« définition première de l'individu ») et sur l'absence d'une éventuelle protestation de la part de la population qui a complètement intégré le système (« on ne s'insurgeait pas »). La passivité représente la dernière position des consommateurs qui ne peuvent, désormais, que déplorer l'évolution de leur société : « Comment avait-on pu laisser faire²²⁶ ».

Le fonctionnement de la société de consommation ainsi que les attitudes qu'elle provoque suscitent plusieurs conséquences dans les rapports entretenus avec la réalité. Confrontés à l'expansion des marchandises, les consommateurs se voient soumis, selon Annie

²²¹ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 999.

²²² *Ibid.*, p. 1021.

²²³ *Ibid.*, p. 1070.

²²⁴ *Ibid.*, p. 1045.

²²⁵ *Ibid.*, p. 1068.

²²⁶ *Ibid.*, p. 1069.

Ernaux, à la nécessité d'acquérir perpétuellement de nouveaux objets pour être légitimés (« Selon notre désir et celui de l'État relayé par les banques et les plans d'épargne logement, on "accédait à la propriété"²²⁷ ») et aux exigences dirigeant l'espace social (« La sexualité devait être "épanouie". [...] L'injonction de "se faire plaisir" venait de partout"²²⁸ »). L'auteure dénonce également l'isolement résultant de toutes ces prérogatives : elle donne l'exemple de la voiture considérée comme « un habitat transitoire, de plus en plus personnel et familial, où l'on n'admettait pas les inconnus [...]. Un lieu à la fois ouvert et fermé, où l'existence des autres dans les voitures qu'on dépassait se limitait à un profil rapide, des êtres sans corps²²⁹ ».

c. Les institutions sociales face à la société de consommation : la politique, la religion et les médias

Le développement de la société de consommation a, selon Annie Ernaux, des conséquences directes sur les rapports que les individus entretiennent avec les institutions sociales. Elle signale également la nouvelle conception de la mémoire qui semble s'établir avec ces transformations.

Les premiers événements politiques mentionnés par Annie Ernaux concernent les deux guerres mondiales évoquées durant les repas de famille :

C'était un récit plein de morts et de violence, de destructions, narré avec une jubilation que semblait vouloir démentir par intervalles un "il ne faut plus jamais revoir ça", vibrant et solennel, suivi d'un silence, comme une mise en garde à l'adresse d'une instance obscure, le remords d'une jouissance²³⁰.

Les souvenirs passionnent les individus qui ne cachent pas leur plaisir de revenir sur le passé (« narré avec jubilation »), bien que ce dernier soit tragique. Ce point de départ permet à l'auteure de mentionner toute une série d'autres faits marquants, tels que mai 68 (« Un soir, on a entendu des voix haletantes sur Europe n°1, il y avait des barricades au Quartier latin [...]. Maintenant on avait conscience qu'il se passait quelque chose²³¹ »), la mort de Charles de Gaulle (« Apprendre la mort du général de Gaulle un matin de novembre plongeait un instant dans l'incrédulité²³² ») ou encore les attentats du 11 septembre 2001 (« les tours jumelles de Manhattan s'effondrant l'une après l'autre, en cet après-midi de septembre²³³ »).

²²⁷ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1013.

²²⁸ *Ibid.*, p. 1024.

²²⁹ *Ibid.*, p. 1032.

²³⁰ *Ibid.*, p. 936.

²³¹ *Ibid.*, p. 990.

²³² *Ibid.*, p. 994.

²³³ *Ibid.*, p. 1062.

L'énumération de ces diverses expériences permet à Annie Ernaux d'inscrire son époque dans la réalité des faits et de signaler une modification du rapport que la population française entretient avec la politique. En effet, l'auteure décrit la façon dont celle-ci se désintéresse progressivement des sujets d'actualité comme les élections ou les conflits étrangers. Elle souligne le sentiment d'agacement qui se généralise (« Mais ils s'énervaient de la politique, des présidents du conseil valant tous les deux mois, et des jeunes envoyés inlassablement se faire tuer dans des embuscades²³⁴ ») et qui favorise une prise de distance (« Entre ce qui arrive dans le monde et ce qui lui arrive à elle, aucun point d'intersection²³⁵ »). Cet éloignement vis-à-vis des événements politiques coïncide avec l'importance croissante que prend la société de consommation.

La religion subit elle aussi les conséquences de l'émergence de la logique commerciale en voyant son importance se réduire de façon exponentielle en trois étapes. Annie Ernaux présente le domaine religieux comme régulant, d'abord, la vie des individus (« La religion était le cadre officiel de la vie et réglait le temps²³⁶ »). Elle détaille, ensuite, la dégradation progressive du culte causée par la société de consommation (« La profusion des choses cachait la rareté des idées et l'usure des croyances²³⁷ »). Elle fait, enfin, remarquer la disparition des préoccupations pieuses (« La religion catholique s'était effacée sans tapage du cadre de la vie²³⁸ »), au profit d'un souci permanent d'acquérir de nouveaux objets.

Contrairement à la politique et à la religion, les médias bénéficient, quant à eux, de nombreux avantages en lien avec l'émergence de la société de consommation. C'est pourquoi ils développent la publicité (« La réclame martelait les qualités des objets avec un enthousiasme impérieux²³⁹ ») et d'autres contenus. La télévision devient, de cette façon, leur outil de prédilection (« Le monde des marchandises, des spots publicitaires, et celui des discours politiques coexistaient à la télévision²⁴⁰ ») pour transformer la réalité en une image reconstruite :

Et la télévision, en diffusant une iconographie immuable avec un corpus réduit d'acteurs, instituerait une version ne varietur des événements, [...]. Sous la répétition

²³⁴ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 968.

²³⁵ *Ibid.*, p. 988.

²³⁶ *Ibid.*, p. 951.

²³⁷ *Ibid.*, p. 982.

²³⁸ *Ibid.*, p. 1025.

²³⁹ *Ibid.*, p. 949.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 1051.

des images prises par les caméras, on refoulerait celles de sa propre histoire [...], ni notoires [...] ni glorieuses²⁴¹.

En tant que facteur de diffusion de la société de consommation, les médias exercent une domination (« iconographie immuable », « une version ne varietur ») contre laquelle il semble impossible de lutter (« on refoulerait celles de sa propre histoire »).

La société de consommation a une influence certaine sur la politique, la religion et les médias. La nouvelle relation unissant ces domaines sociaux provoque, selon les observations d'Annie Ernaux, un changement dans le rapport entretenu avec la mémoire. D'abord, les individus mettent un point d'honneur à préserver le temps passé en l'évoquant régulièrement dans les repas de famille. Ensuite, l'évocation du passé tend à prendre de moins en moins d'importance dans les discours privés, désormais orientés vers la consommation (« Ceux qui avaient acheté une télévision discutaient du physique des ministres et des speakerines²⁴² »). Enfin, le passé ne semble plus intéresser les gens qui sont trop concentrés sur les plaisirs contemporains (« On transmettait juste le présent²⁴³ ») et sur les rêves futurs. Cette situation favorise l'oubli contre lequel la télévision est la seule à lutter. Cependant, le devoir de mémoire pris en charge par les médias a perdu sa chaleur d'antan (« Le temps d'avant quittait les tables familiales, s'évadait du corps et des voix des témoins. Il était à la télévision dans des documents d'archives commentés par une voix de nulle part²⁴⁴ »).

La société de consommation occupe une place si prépondérante dans la narration des *Années*, qu'elle pourrait presque être considérée comme un personnage à part entière. Par son fonctionnement, par ses attitudes et par ses conséquences, elle est à l'origine d'un changement complet de la société française de la deuxième moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle. Annie Ernaux est consciente du rôle joué par le système marchand auprès des institutions sociales et, surtout, auprès des individus. En retraçant avec autant de précision cette période de l'histoire collective qui est aussi individuelle, elle tente de contrer l'effet le plus négatif de la société de consommation, à savoir l'altération et l'oubli de la mémoire.

²⁴¹ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 989.

²⁴² *Ibid.*, p. 977.

²⁴³ *Ibid.*, p. 1012.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 1023.

2.3.2. Les apports de la sociologie : *La Société du spectacle* de Guy Debord

Annie Ernaux retrace, dans *Les Années*, la naissance et l'évolution de la société de consommation dans une période précise de l'histoire contemporaine. Ce phénomène a déjà été mis en évidence par Guy Debord, près de quarante ans avant notre auteure, dans *La Société du spectacle* publié en novembre 1967. Le théoricien y défend l'idée que les mutations de la société en faveur d'une production accrue de marchandises engendrent divers « spectacles » qui séparent les individus plus qu'ils ne les rapprochent.

Nous jugeons cohérent de croiser le texte littéraire d'Ernaux et l'essai de Debord, car tous deux soulignent trois conséquences majeures de ce système socioéconomique. La première correspond à la mise en place d'un nouveau rapport à la réalité s'éprouvant non plus à travers l'expérience directe, mais à travers le spectacle. La deuxième est le développement d'un nouveau rapport au temps déterminé par ceux qui détiennent les capitaux économique et intellectuel et donc qui dirigent la société. La troisième coïncide avec l'établissement d'un nouveau rapport à l'espace qui unit les marchandises et désunit les consommateurs.

a. La société du spectacle : origine et caractéristiques

Guy Debord envisage les conditions modernes de production comme l'origine de la « société du spectacle ». Cette dernière fonctionne grâce à un cercle vicieux qui empêche toute tentative de révolte ou de contestation et qui favorise l'établissement définitif du spectacle, c'est-à-dire du « moment où la marchandise est parvenue à *l'occupation totale* de la vie sociale²⁴⁵ ». Annie Ernaux reconnaît, dans son texte, la pertinence des propos du théoricien dont elle cite le nom : « Ce qui avait été annoncé dans les années soixante-dix, Debord, [...], s'était donc produit²⁴⁶ ». Elle le rejoint dans l'idée que la société de consommation vise à contaminer l'ensemble de la population, jusque dans leurs sujets de conversation (« la conversation roulait sur les voitures et la comparaison des marques, le projet de faire construire ou d'acheter de l'ancien, les dernières vacances, la consommation du temps et des choses²⁴⁷ »).

b. Un nouveau rapport à la réalité

Transformer une société implique de maîtriser ses plus grands piliers dont le rapport à la réalité. À ce sujet, Guy Debord dénonce le remplacement de l'expérience directe du monde

²⁴⁵ Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1992 [1967], p. 39.

²⁴⁶ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1069.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 1011-1012.

au profit d'une glorification de la représentation indissociable d'une forme d'irréalisme. Annie Ernaux confirme les propos du théoricien en évoquant elle aussi un changement dans la perception du quotidien (« Seuls les faits montrés à la télé accédaient à la réalité²⁴⁸ ») et un sentiment d'irréalité (« Plus on était immergés dans ce qu'on disait être la réalité, le travail, la famille, plus on éprouvait un sentiment d'irréalité²⁴⁹ »). Debord et Ernaux soulignent la conséquence directe d'une telle évolution, à savoir le désintérêt des individus pour le domaine de l'« être » au profit du « paraître ». Il en découle, selon eux, une valorisation de l'argent qui devient un instrument de pouvoir ainsi que de ceux qui le détiennent et qui constituent, de ce fait, un modèle social à atteindre. L'ensemble de ces éléments provoque, selon Guy Debord, une « *falsification de la vie sociale*²⁵⁰ » qui détourne la population de l'expérience réelle et l'isole. Annie Ernaux rend explicite ce constat par la mention de plusieurs exemples dont celui du walkman : « Avec le walkman la musique pénétrait pour la première fois le corps, on pouvait vivre en elle, muré au monde²⁵¹ ».

c. Un nouveau rapport au temps

La société de consommation impose, selon Guy Debord, son propre rythme, à savoir celui de la production. Il en résulte, selon le théoricien, une dévalorisation des événements et une « inversion complète du temps comme "champ de développement humain"²⁵² ». Les anciennes balises temporelles disparaissent au profit d'une indétermination submergeant les individus, comme le laisse entrevoir Annie Ernaux : « Le temps des choses nous aspirait et nous obligeait à vivre avec deux mois d'avance²⁵³ », « Nous étions débordés par le temps des choses. Un équilibre tenu longtemps entre leur attente et leur apparition, entre la privation et l'obtention, était rompu²⁵⁴ ».

d. Un nouveau rapport à l'espace

Au-delà des rapports à la réalité et au temps, Guy Debord aborde les changements du rapport à l'espace en présentant deux de ses principes. Le premier est celui de l'unification consistant à repenser l'espace social en fonction de la logique commerciale. Cela revient à développer un même lieu dans plusieurs zones géographiques, comme par exemple des autoroutes ou des parkings. Annie Ernaux souligne elle aussi ce phénomène dans son œuvre

²⁴⁸ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1010.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 984.

²⁵⁰ Guy Debord, op. cit., p. 63. L'italique est un choix typographique de l'auteure.

²⁵¹ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1022.

²⁵² Guy Debord, op. cit., p. 149.

²⁵³ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1054.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 1069-1070.

littéraire par la mention régulière de diverses constructions dont celles de supermarchés. Le deuxième principe découle directement du premier, puisqu'il correspond à une banalisation des lieux tendant à supprimer les spécificités au profit d'une uniformisation impersonnelle.

e. La société du spectacle : une idéologie

Les observations et les conclusions de Guy Debord au sujet de la société du spectacle le convainquent de voir en ce système social l'expression d'une idéologie caractérisée par trois orientations : l'appauvrissement, l'asservissement et la négation de la vie réelle. Annie Ernaux semble rejoindre cette conclusion, car elle ne cesse, tout au long des *Années*, de dénoncer les effets négatifs de la logique marchande qui remplace le nécessaire par le superflu.

2.4. Les différents types de domination dans les autres œuvres du corpus

Les quatre œuvres du corpus d'étude ont mis en évidence une triple domination vécue par Annie Ernaux tout au long de son existence. *Les Armoires vides* a permis d'évoquer l'aliénation familiale ressentie à travers les biens matériels et culturels ainsi que l'ambivalence des sentiments. *La Femme gelée* et *Mémoire de fille* ont présenté la puissance patriarcale s'actualisant à travers les corps social et physique des femmes. *Les Années* a souligné la suprématie de la société de consommation et ses conséquences sur les institutions sociales.

Bien que l'auteure décrit principalement un type de domination par œuvre, elle évoque également de façon régulière les autres formes d'aliénation. C'est pourquoi nous estimons approprié d'évoquer quelques exemples de ces discours parallèles qui se rejoignent et s'enrichissent d'un livre à l'autre. Pour les aborder, nous faisons le choix de reprendre les mêmes catégories que celles développées dans les analyses principales.

2.4.1. La domination familiale dans *La Femme gelée*, *Les Années* et *Mémoire de fille*

a. Les biens matériels

Comme dans *Les Armoires vides*, le café-épicerie et ses marchandises sont évoqués à plusieurs reprises tantôt comme une source de privilèges (« un appareil photo – [...] – que mes parents avaient reçu d'un grossiste, leur activité de commerçants les faisant bénéficier de

toutes sortes de cadeaux²⁵⁵ »), tantôt comme un facteur de différence sociale entre elle et la bourgeoisie (« C'est un alcool chic [le whisky] que ne vendent pas ses parents²⁵⁶ »).

La maison familiale est synonyme de prise de conscience pour les narratrices qui découvrent d'une part, la vraie valeur des objets domestiques (« Les casseroles étaient noircies, démanchées, les cuvettes désémaillées, les brocs percés, colmatés avec des pastilles vissées dans le trou²⁵⁷ ») et d'autre part, l'absence de possessions jugées indispensables pour celles qui rêvent de s'élever dans la hiérarchie sociale (« la fille de 1960 a dû se sentir plongée dans un univers luxueux. Un living-room aux lourdes tentures avec deux canapés moelleux face à face, un gros poste de télévision, des tables basses, un meuble-bar²⁵⁸ »).

Les vêtements correspondent à des signes distinctifs qui rappellent aux narratrices leur position sociale et qui les éloignent sans cesse de leur modèle, à savoir les femmes bourgeoises (« Rien que des vêtements pour être à l'aise avec en plus l'avantage qu'ils ont de durer longtemps. La coquetterie, [...], j'ignore complètement²⁵⁹ », « Je vois une provinciale de classe moyenne, [...], habillée en "fait main" dans des tissus solides et cossus²⁶⁰ »).

Tous ces biens matériels influencent la perception que les narratrices ont de leur environnement :

Elle se sent immergée dans une atmosphère de supériorité impalpable qui l'intimide, supériorité que, tout en l'acceptant comme naturelle, elle mettra vite en relation avec la profession des parents (...) et avec leur résidence dans les beaux quartiers²⁶¹.

Elle connaît maintenant le niveau de sa place sociale – il n'y a chez elle ni Frigidaire, ni salle de bains, les vécés sont dans la cour et elle n'est toujours pas allée à Paris –, inférieur à celui de ses copines de classe²⁶².

b. Les biens culturels

La langue est décrite selon les deux formes qu'elle peut prendre dans l'univers ernausien, à savoir patoisante dans le milieu familial (« La langue, un français écorché, mêlé de patois, [...]. Comme toute langue, elle hiérarchisait, stigmatisait les feignants, les femmes sans conduite, les "satyres" et vilains bonshommes²⁶³ ») et bourgeoise dans le milieu scolaire

²⁵⁵ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 81.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 44.

²⁵⁷ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 946.

²⁵⁸ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 128.

²⁵⁹ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 340.

²⁶⁰ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 23.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 86.

²⁶² Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 965.

²⁶³ *Ibid.*, p. 941-942.

(« les règles de grammaire et le français correct étaient liés aux intonations neutres et aux mains blanches de la maîtresse d'école²⁶⁴ »).

La lecture et la culture demeurent des cadres de référence dans la vie des narratrices qui en font régulièrement mention : « *L'âge de raison*, le roman de Sartre dans lequel elle a vécu tout le mois de juillet et elle était devenue Ivich²⁶⁵ », « Orgueil de sa différence : écouter Brassens et The Golden Gate Quartet sur son électrophone au lieu de Gloria Lasso et d'Yvette Horner²⁶⁶ ». L'exaltation et l'orgueil ressentis ne parviennent, cependant, pas à guérir complètement les blessures narcissiques et le sentiment d'illégitimité : « Les études longues lui apparaissent comme un tunnel interminable, épuisant, sans argent, triste, qui coûteront cher à ses parents tout en la laissant sous leur dépendance²⁶⁷ ».

c. L'ambivalence des sentiments

Les sentiments que les narratrices éprouvent pour les figures parentales témoignent toujours d'une certaine ambivalence. En effet, la haine et la prise de distance (« D'où l'on renonçait à leur parler de nous, de nos cours, veillait à ne les contredire en rien²⁶⁸ ») ne leur permettent pas de s'affranchir réellement de l'affection maternelle et paternelle (« La honte que me font mes parents – [...] – est moins forte que mon besoin du refuge que je trouve auprès d'eux, dans leur petit commerce – le refuge d'enfance²⁶⁹ »).

2.4.2. La domination du point de vue des rapports de genre dans *Les Armoires vides* et *Les Années*

a. Le corps social

Les statuts féminins identifiés précédemment réapparaissent dans ces deux nouvelles œuvres : la prétendante obsédée à l'idée d'avoir un genre (« Toute son énergie se concentre vers "avoir un genre"²⁷⁰ »), l'épouse étouffée par son mariage (« Elles comparaient leur vie à celle des célibataires et des divorcées, regardaient avec mélancolie une jeune routarde assise par terre devant la garde avec son sac à dos²⁷¹ ») et la mère occupée par ses enfants (« le conte des *Trois Petits Cochons* le soir, cette répétition, qu'elle croit détester et qui l'attache²⁷² »). Un

²⁶⁴ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 942.

²⁶⁵ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 28.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 27.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 106.

²⁶⁸ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 978.

²⁶⁹ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 146.

²⁷⁰ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 965.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 1013-1014.

²⁷² *Ibid.*, p. 988.

rôle supplémentaire est mentionné, à savoir celui de la divorcée ayant retrouvé sa liberté (« prêtes à entrer dans le déchirement du divorce, la profération de menaces et d'injures, la mesquinerie, prêtes à vivre avec deux fois moins d'argent, prêtes à tout pour retrouver le désir d'un avenir²⁷³ »).

La présentation de différents modèles éducationnels permet de mettre en évidence leurs oppositions et leurs contradictions. Sont ainsi évoqués le cadre parental défendant un partage des tâches (« C'est lui qui fait les épluchages, la vaisselle, c'est plus commode dans le commerce²⁷⁴ ») et le cadre social promouvant un idéal féminin précis (« Selon les critères des journaux féminins, extérieurement elle fait partie de la catégorie en expansion des femmes de trente ans actives, conciliant travail et maternité, soucieuses de rester féminines et à la mode²⁷⁵ »).

L'imaginaire romanesque fait lui aussi partie des sujets fréquemment abordés par l'auteure dans ces autres œuvres (« Constamment elle s'irréalise dans des histoires et des rencontres imaginaires qui finissent en orgasmes le soir sous les draps²⁷⁶ »).

b. Le corps physique

Le cycle menstruel est toujours assimilé à une bénédiction (« mes règles, ce rêve, cet éclatement rouge tant désiré²⁷⁷ », « Et puis, un matin, la purification, ce qui me rapproche d'autres filles, la joie immense. Depuis le temps que j'attendais²⁷⁸ »). Le premier contact avec la sexualité est, une nouvelle fois, décrit de façon directe et dépouillée (« Pas de sang, une très fine brûlure, une saccade qui s'enfonce, ce cercle, ce cerceau d'enfant, ronds de plaisir, tout au fond²⁷⁹... »). La grossesse est encore perçue négativement, puisqu'elle est associée à l'idée de danger (« Les filles continuaient donc de prendre leur température [...], de calculer les périodes à risques, [...]. Elles vivaient dans deux temps différents, celui de tout le monde, [...], et celui, capricieux, menaçant, toujours susceptible de s'arrêter, le temps mortel de leur sang²⁸⁰ ») et de souffrance, en particulier lorsqu'elle s'achève par un avortement (« Une petite sonde rouge, toute recroquevillée, sortie de l'eau bouillante. [...] Atroce. J'ai engueulé la vieille, qui bourrait de ouate pour faire tenir²⁸¹ »).

²⁷³ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1015.

²⁷⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 115.

²⁷⁵ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 1001.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 958.

²⁷⁷ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 154.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 173.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 202-203.

²⁸⁰ Annie Ernaux, *Les Années*, op. cit., p. 976.

²⁸¹ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 105.

2.4.3. La domination inhérente à la société de consommation dans *Les Armoires vides*, *La Femme gelée* et *Mémoire de fille*

La société de consommation est évoquée d'une part, dans *Les Armoires vides*, à travers l'obsession des Lesur pour l'argent gagné grâce à leur café-épicerie (« La voici, la caisse, posée sur la table, [...]. Les billets sont palpés, mouillés par mon père et ma mère s'inquiète. "Combien qu'on a fait aujourd'hui²⁸² ?" ») et d'autre part, dans *La Femme gelée*, à travers l'entrée progressive de diverses marchandises dans l'intimité des familles (« Nous voici tous les deux [...] dans un Prémachin, affriolant de vêtements minuscules et colorés, d'atours délicieux, bavoirs brodés, barboteuses, hochets clinquants²⁸³ »).

Au-delà, les institutions sociales concernées par ces évolutions sont régulièrement citées, mais de façon anecdotique seulement. La religion est décrite comme un cadre de référence personnel (« Tout se fend autour de moi en deux colonnes, le mal et le bien du catéchisme, de l'archiprêtre²⁸⁴ ») et collectif (« Elles ont fait le sacrifice de leur vie, rien ne saurait être plus agréable à Dieu, petites filles²⁸⁵ »), ce qui marque une distance assez significative avec le déclin mis en évidence dans *Les Années*. La politique est, quant à elle, désignée par quelques événements comme la guerre d'Algérie (« ça va très mal, les généraux ont pris le pouvoir là-bas, en Algérie²⁸⁶ ») ou des attentats (« Je lis sur Internet la liste des attentats [...] qui ont eu lieu quasiment tous les jours de la fin août (quinze attentats le 25) à la fin septembre 1958²⁸⁷ »).

²⁸² Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 115.

²⁸³ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 406.

²⁸⁴ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 152.

²⁸⁵ Annie Ernaux, *La Femme gelée*, op. cit., p. 354.

²⁸⁶ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 190.

²⁸⁷ Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 69.

CHAPITRE 3 – CONTRER LA DOMINATION : « L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU »

Analyser la manière dont Annie Ernaux qualifie les trois formes de domination ayant pesé sur son existence nous incite à interroger les raisons qui poussent l'auteure à aborder les sujets douloureux de la rupture avec le milieu familial, de la soumission aux principes patriarcaux et de la suprématie de la société de consommation.

Comprendre les motivations d'Annie Ernaux implique, dans un premier temps, d'étudier le genre de ses œuvres en présentant leur classification initiale et leur justification par les théories littéraires. Il semble également nécessaire de mentionner la distance que l'auteure semble prendre avec les genres traditionnels qui lui sont attribués, afin de développer une nouvelle réflexion et une démarche inédite. Il apparaît cohérent, dans un second temps, de justifier la forme des textes par la présentation des objectifs généraux poursuivis par l'écrivaine, qui constituent le moteur réel de son écriture. Il est pertinent, dans un troisième et dernier temps, de dresser la liste exhaustive de tous les moyens par lesquels Annie Ernaux compte atteindre ses buts, en particulier dans les quatre œuvres du corpus.

3.1. Le genre des œuvres : « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire »

Annie Ernaux n'a pas cessé, tout au long de sa carrière, d'expérimenter plusieurs types d'écriture donnant lieu à des œuvres similaires ou opposées. Le caractère changeant de sa production n'empêche, cependant, pas la critique de voir en ces textes une actualisation du champ autobiographique. Or, l'auteure semble de moins en moins convaincue par ce classement.

3.1.1. Les œuvres du corpus : du roman à l'autobiographie

Annie Ernaux conçoit et publie *Les Armoires vides* comme une fiction, bien que l'œuvre provienne de son désir personnel de retracer son « propre parcours d'enfant de classe populaire devenue prof²⁸⁸ ». Le choix « spontané [et] inconscient²⁸⁹ » de la forme romanesque s'explique, selon l'auteure, par trois raisons principales explicitées dans l'article intitulé « Vers un *je* transpersonnel ». La première concerne la protection de l'identité de la narratrice : confrontés à une œuvre présentée comme imaginaire, les lecteurs et les lectrices

²⁸⁸ Annie Ernaux, « Sur l'écriture », *op. cit.*, p. 11.

²⁸⁹ Annie Ernaux, « Vers un *je* transpersonnel », *op. cit.*

sont dans l'incapacité d'affirmer de façon univoque que derrière Denise Lesur se cache en réalité Annie Ernaux. La deuxième est liée à une liberté d'écriture permettant de s'affranchir des « censures intérieures de tous ordres²⁹⁰ ». La troisième relève d'une conception personnelle du roman considéré comme le genre principal de la littérature. Les multiples points communs entre la narratrice-personnage et l'auteure, tels que les origines géographique et sociale, tendent à discréditer cette catégorisation. Néanmoins, l'écrivaine confirme ce choix, car il correspond à sa vision de l'époque.

Publié sept ans plus tard, *La Femme gelée* présente deux points communs avec *Les Armoires vides* : l'œuvre est considérée comme un roman à sa parution et a été écrite à partir d'une émotion ressentie par Annie Ernaux. Néanmoins, la narratrice-personnage de cette nouvelle œuvre n'est plus identifiée en la personne de Denise Lesur, mais est anonyme. Voulue par l'auteure, cette ambiguïté laisse entrevoir une première reconnaissance de la dimension autobiographique de son œuvre. En effet, les similitudes entre la vie de la narratrice-personnage et celle de l'auteure sont plus évidentes.

La transition amorcée et assumée avec *La Femme gelée* se confirme dans les œuvres suivantes et ce, jusqu'à la publication en 2008 des *Années*. Annie Ernaux y expérimente une écriture différente des précédentes. En effet, elle abandonne le « je » traditionnel au profit d'autres pronoms personnels comme le « nous » et le « on ». Ce choix se justifie par sa volonté de retracer des événements vécus par tous : « C'était l'histoire vue depuis une personne, une conscience, une mémoire. Au fond c'était la mémoire collective à travers une mémoire individuelle, avec tout ce que ça peut supposer comme peut-être apparemment des choses futiles²⁹¹ ». La raison d'être de ce nouveau livre apparaît plus collective qu'individuelle.

Mémoire de fille est la dernière œuvre littéraire publiée à ce jour par Annie Ernaux. Cet ouvrage est aussi celui qui peut être considéré comme le plus traditionnel de notre corpus d'étude, car il est ouvertement assumé comme autobiographique. En effet, la narratrice-personnage et l'auteure portent le même nom (Annie Duchesne). Le respect du genre n'est, cependant, pas total, puisque les événements relatés ne concernent que deux ans de la vie de l'écrivaine et un seul sujet, à savoir sa découverte de la sexualité.

Les éléments présentés ci-dessus soulignent le caractère mouvant des œuvres du corpus qui se situent aux frontières du roman et de l'autobiographie, tout en présentant

²⁹⁰ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *op. cit.*

²⁹¹ Annie Ernaux, interview pour 21 cm (Canal +, émission du 24 octobre 2018, Augustin Trapenard), 48min-48min20. Les propos de l'auteure ont été retranscrits sur base de notre écoute.

quelques spécificités par rapport à ces catégories littéraires. Annie Ernaux assume cette évolution dans laquelle elle distingue trois moments successifs :

Mais je reconnais avoir différents modes d'écriture. Il y a eu d'abord la fiction, comme allant de soi, dans mes trois premiers livres publiés qui portaient la mention de "roman" à leur parution. [...]. Puis, une autre forme, [...], qui pourrait être qualifiée de "récit autobiographique" parce que toute fictionnalisation des événements est écartée et que, sauf erreur de mémoire, ceux-ci sont véridiques dans tous leurs détails. Enfin le "je" du texte et le nom inscrit sur la couverture du livre renvoient à la même personne²⁹².

L'auteure semble concevoir sa production comme une évolution progressive vers l'autobiographie (« toute fictionnalisation des événements est écartée », « ceux-ci sont véridiques », « le "je" du texte et le nom inscrit sur la couverture du livre renvoient à la même personne »). Mais l'utilisation du conditionnel (« pourrait être qualifiée ») n'est-elle pas le signe d'une réserve émise par l'écrivaine ?

3.1.2. Un regard théorique sur le corpus d'étude

a. *Les histoires de vie et la littérature de l'intime*

Bien qu'elles présentent des divergences, les quatre œuvres du corpus d'étude peuvent être réunies dans les catégories générales des histoires de vie et de la littérature qualifiée d'intime.

Les histoires de vie consistent, selon Jean-Louis Legrand et Gaston Pineau, à rechercher et à construire du sens autour d'événements individuels (*Les Armoires vides*, *La Femme gelée*, *Mémoire de fille*) ou collectifs, car « une personne peut être prise en tant que témoin privilégié d'un groupe social²⁹³ » (*Les Années*). Inspirés par le développement des sciences sociales, ces récits s'écrivent sous différentes formes, mais ont toujours pour but de « s'approprier un passé, de l'exposer, de lui donner une visibilité sociale²⁹⁴ », ce qui rappelle la démarche ernausienne.

Quant aux littératures intimes, elles se présentent, selon Sébastien Hubier, « comme un témoignage, comme l'expression directe d'une vérité empirique, à haut degré de crédibilité²⁹⁵ », ce que recherche également Annie Ernaux. C'est pourquoi ces littératures utilisent exclusivement le pronom personnel « je » et le passé composé dans la narration. En

²⁹² Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 22-23.

²⁹³ Jean-Louis Le Grand et Gaston Pineau, *Les Histoires de vie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2002 [1993], p. 9.

²⁹⁴ *Ibid.*

²⁹⁵ Sébastien Hubier, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, « U Lettres », 2003, p. 19.

apparence simple, ce fonctionnement donne lieu à une pratique littéraire très variée qui se partage, selon le théoricien, entre les écrits autobiographiques, les fictions à la première personne et les ouvrages entre la vie et la fiction. Comme pour les œuvres du corpus d'étude, les frontières entre ces productions sont difficiles à établir.

b. Le champ autobiographique

Parmi les actualisations possibles des histoires de vie et de la littérature intime, il existe l'autobiographie²⁹⁶. Ce genre correspond, selon les critiques littéraires, aux grandes orientations qu'Annie Ernaux donne à ses textes, dont ceux du corpus d'étude.

Apparu en Allemagne à la fin du XVIII^e et attesté pour la première fois en Angleterre en 1797, le terme « autobiographie » n'intègre officiellement le vocabulaire national français qu'en 1842 pour désigner « la vie d'un individu écrite par lui-même²⁹⁷ ». Bien que sa pratique remonte à plusieurs siècles, l'autobiographie n'est réellement étudiée, en France, qu'au XX^e siècle avec les travaux de Georges Gusdorf et de Philippe Lejeune. Ce dernier précise les contours du genre par une définition devant servir de base à la réflexion : « *Récit rétrospectif en prose qu'une personne fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité*²⁹⁸ ».

La vision qu'a Philippe Lejeune de l'autobiographie concerne à la fois la forme du langage (récit, en prose), le sujet traité (vie individuelle, personnalité), la situation de l'auteur (identité de l'auteur et du narrateur) et la position du narrateur (identité du narrateur et du personnage principal, perspective rétrospective). Le théoricien reconnaît une certaine perméabilité de chacun des critères, mais ne transige pas sur celui de la correspondance nécessaire entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Cette convergence de trois entités est, selon lui, assumée dans un « pacte autobiographique » implicite ou explicite qui dévoile aux lecteurs et aux lectrices la volonté d'un auteur de raconter sa vie.

Le Pacte autobiographique de Philippe Lejeune a suscité un intérêt croissant pour l'autobiographie, ce qui explique le développement d'autres définitions et la mise en évidence de plusieurs caractéristiques jugées inhérentes au genre telles que l'utilisation du passé comme unique dimension temporelle envisageable ; la présence de moments dits topiques

²⁹⁶ Ce point théorique s'inspire des sources suivantes : Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone (*L'Autobiographie*), Philippe Lejeune (*Le Pacte autobiographique*), Georges May (*L'Autobiographie*), Françoise Simonet-Tenant (*Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*) et Damien Zanone (*L'Autobiographie*).

²⁹⁷ Véronique Montémont, « Autobiographie », dans Françoise Simonet-Tenant (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 78.

²⁹⁸ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975. L'italique est un choix typographique de l'auteur.

comme le récit de l'enfance, de la vocation littéraire, des années de formation ; les variations de style selon le gout de celui ou de celle qui écrit. Ces trois critères distinctifs se retrouvent tous à des degrés divers dans les œuvres d'Annie Ernaux.

Au-delà de ces caractéristiques, les théoriciens mettent en évidence les dimensions qui peuvent inciter les auteur·e·s à choisir l'écriture autobiographique. Véronique Montémont évoque notamment un aspect éthique de l'autobiographie :

Utilisée pour délivrer des messages qui excèdent une visée biographique sommative ou narrative : à travers leurs récits, les auteurs engagent une conception du monde, une pensée politique, voire exemplifient leur histoire pour l'inscrire dans un déterminisme, quitte à remodeler au passage quelques facettes de la véracité des faits²⁹⁹.

Georges May et Damien Zanone mentionnent, quant à eux, une motivation sociale et/ou personnelle visant d'une part, à « triompher du temps et de la mort³⁰⁰ » et d'autre part, à « établir, malgré l'action dissolvante du temps, l'unité de son individualité³⁰¹ ».

Ces quelques précisions théoriques confirment l'hypothèse des critiques de relier les textes ernauxiens au champ autobiographique, plutôt qu'à l'autobiographie simple, qui est plus à même de rendre l'idée de diversité préconisée par Ernaux. En effet, *Les Armoires vides*, *La Femme gelée*, *Les Années* et *Mémoire de fille* puisent dans les ressources du genre et utilisent ses caractéristiques et ses multiples dimensions pour diffuser le message qui les anime. Les moyens utilisés par Annie Ernaux sont si variés qu'ils peuvent induire un rapprochement avec les Mémoires désignant le « récit d'une vie dans sa dimension publique et collective³⁰² » (*Les Années*), le roman (*Les Armoires vides* et *La Femme gelée*) ou encore avec le genre précis de l'autobiographie féminine (*La Femme gelée* et *Mémoire de fille*).

3.1.3. L'avis de l'auteure : vers l'autosociobiographie

Annie Ernaux est catégorique : elle « récuse l'appartenance à un genre précis³⁰³ ». C'est pourquoi elle reste indifférente aux théories littéraires et aux tentatives de classement de la critique. Elle rejette l'hypothèse commune de voir en son œuvre la simple expression d'une écriture de l'intime dont elle réfute la définition « qui prend surtout en compte le "je" de l'auteur comme objet de texte et non la façon d'écrire, qui peut être objective et non

²⁹⁹ Véronique Montémont, « Autobiographie », dans Françoise Simonet-Tenant (sous la dir. de), *op. cit.*, p. 82.

³⁰⁰ Georges May, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1984 [1979], p. 52.

³⁰¹ Damien Zanone, *L'Autobiographie*, Paris, Ellipses, « Thèmes & études », 1996.

³⁰² Jean-Louis, Jeannelle, *Écrire ses mémoires au XXe siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008, p. 13.

³⁰³ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *op. cit.*

autocentrée³⁰⁴ ». Cette prise de position se confirme au sujet de l'autobiographie que l'auteure considère dans des termes équivalents :

Il [le terme de récit autobiographique] souligne un aspect certes fondamental, une posture d'écriture et de lecture radicalement opposée à celle du romancier, mais il ne dit rien sur la visée du texte, sa construction. Plus grave, il impose une image réductrice : "l'auteur parle de lui"³⁰⁵.

Les deux citations se rejoignent dans l'idée d'une prédominance de l'auteur (« le "je" de l'auteur comme objet de texte », « il impose une image réductrice : "l'auteur parle de lui" ») sur le texte (« non la façon d'écrire », « ne dit rien sur la visée du texte, sa construction ») détournant l'attention des lecteurs et des lectrices du véritable objectif poursuivi dans l'écriture. L'écrivaine reconnaît, certes, entretenir des liens étroits avec le champ autobiographique, mais refuse de s'y limiter, d'autant plus que celle-ci en juge le terme « insuffisant³⁰⁶ » et « trop restreint³⁰⁷ ».

Le rejet des étiquettes de l'écriture du moi et de l'autobiographie s'explique, chez Annie Ernaux, par une évolution dans sa conception de l'écriture qui est devenue, au fil des années, synonyme d'« exploration totale » et qui l'a détournée peu à peu des considérations liées aux genres littéraires : « Dans ces conditions, la question du genre ne m'intéresse pas, je ne me la pose pas³⁰⁸ ». Il n'empêche que l'auteure est mue non pas par la volonté de raconter sa vie, mais par celle d'« écrire quelque chose "entre la littérature, la sociologie et l'histoire"³⁰⁹ ». Cet projet multidisciplinaire tend à rapprocher certaines œuvres ernausiennes de ce que l'écrivaine qualifie elle-même de productions « auto-socio-biographiques³¹⁰ ».

Selon l'article³¹¹ de Véronique Montémont qui lui est dédié dans le *Dictionnaire de l'autobiographie*, l'autosociobiographie se construit comme un récit visant à expliquer une existence individuelle, notamment par les phénomènes sociologiques qui l'ont influencée. L'objectif poursuivi par l'auteur de ce type de texte est double, à la fois littéraire et analytique. Reconnu dans le dernier quart du xx^e siècle, ce courant est notamment pratiqué

³⁰⁴ Elena-Camelia Biholaru, « Le processus de l'écriture chez Annie Ernaux », dans *Meridian Critic*, 2015, vol. 24, n°1, p. 164.

³⁰⁵ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 23.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 23.

³⁰⁷ Isabelle Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », op. cit., p. 2.

³⁰⁸ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 50.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 54.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 23.

³¹¹ Véronique Montémont, « Autosociobiographie », dans Françoise Simonet-Tenant (sous la dir. de), op. cit., p. 99-100.

par Didier Éribon (*Retour à Reims*, 2009) et Mona Ozouf (*Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, 2009).

La réflexion menée par Annie Ernaux concerne non seulement le genre de ses œuvres, mais aussi et surtout la littérature en général. L'auteure reconnaît en cet art un moyen d'expression propice au récit d'expériences aussi nombreuses que variées. C'est pourquoi elle le considère comme supérieur à d'autres domaines :

Je crois que l'écriture peut faire voir. Faire voir autrement qu'un documentaire ou un travail de sociologue. Celui-ci, par souci scientifique d'objectivité n'a pas le droit de mettre directement dans son texte sa sensibilité, sa mémoire. Il ne doit pas décrire des choses accessoires à son propos ou encore utiliser un "je" lourd de son histoire et de ses fantasmes. Tout cela, l'écriture littéraire peut le faire³¹².

Les atouts reconnus par l'écrivaine ne l'empêchent pas de s'écarter, dans sa propre pratique d'écriture, de la vision traditionnelle de la littérature. En effet, Annie Ernaux déclare vouloir rester « au-dessous de la littérature³¹³ », c'est-à-dire « ne pas rester dans la littérature respect, objet d'admiration³¹⁴ ». Elle veut aller plus loin que les modèles existants en proposant une forme innovante grâce à laquelle il lui sera possible de « découvrir [...] ce qu'il est impossible de découvrir par tout autre moyen³¹⁵ ». Cette motivation est mise en relation, par l'auteure elle-même, avec une mission dont celle-ci se sent investie et qui lui impose d'explorer le champ des possibles littéraires.

3.2. Les objectifs poursuivis par Annie Ernaux : dénoncer, légitimer et sauver

Mettre en cause la vision traditionnelle de la littérature n'est pas, pour Annie Ernaux, un acte désintéressé. Bien au contraire, cela lui permet de s'affranchir du cadre dominant des genres et des règles imposées et de poursuivre des objectifs visant à avoir un impact réel sur la société.

3.2.1. Dénoncer

Le premier objectif poursuivi par Annie Ernaux est celui d'une dénonciation. Par l'intermédiaire de ses textes, l'auteure cherche à mettre en évidence les principes de division

³¹² Isabelle Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *op. cit.*, p. 12.

³¹³ Annie Ernaux et Pierre-Louis Fort, « Entretien avec Annie Ernaux », dans *The French Review*, avril 2003, vol. 76, n°5, p. 992. L'expression « au-dessous de la littérature » s'inspire d'une phrase de Tchekhov : « au-dessous de l'amour ».

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, *op. cit.*, p. 136.

et de domination qui contrôlent et dirigent la société française dans la deuxième moitié du XX^e siècle et encore au début du XXI^e siècle.

Cette volonté de dénoncer les inégalités sociales la motive, depuis le début de sa carrière littéraire : « Quand j'ai commencé d'écrire *Les Armoires vides*, mon projet était de mettre au jour, non la totalité ou une partie de ma vie passée, mais une dimension de celle-ci : le passage d'un monde populaire à un monde culturellement dominant, grâce à l'école³¹⁶ ». Le choix initial de raconter son expérience de transfuge provient de deux constatations personnelles, à savoir l'inexistence littéraire d'un tel sujet (« Mon désir a été de mettre au jour quelque chose que je n'avais au fond pas lu nulle part³¹⁷ ») et la nécessité ressentie d'en expliciter les conséquences dans l'existence des individus issus des classes les plus populaires (« dire avec les mots de l'écriture les effets psychologiques et sociologiques qu'opère tout basculement d'un milieu à un autre³¹⁸ »).

Annie Ernaux confirme son entreprise de divulgation, dans ses œuvres ultérieures dont celles du corpus d'étude. Elle évoque d'autres sujets ayant tous en commun de rendre « visible l'esthétique du quotidien des gens³¹⁹ », mais également la façon dont ces derniers sont conditionnés à respecter l'ordre établi. Cette position « contre une forme de domination culturelle, contre la domination économique, [contre] la domination des femmes³²⁰ » se révèle indissociable d'une prise de distance par rapport à la littérature qui est, selon l'écrivaine, un vecteur de domination parmi d'autres.

3.2.2. Légitimer

Le deuxième objectif d'Annie Ernaux est étroitement lié au premier. En effet, après avoir dénoncé les diverses formes de la domination, l'auteure souhaite en légitimer les victimes par ce qu'il est possible d'identifier dans une « écriture de la reconnaissance [...] rendant de la sorte à la victime une position de sujet dans son interaction avec autrui³²¹ ».

L'écrivaine se fait la porte-parole des femmes et des individus issus de son milieu d'origine et met en place une démarche ayant pour but de faire entrer en littérature tout ce qui

³¹⁶ Annie Ernaux, « Vers un *je* transpersonnel », *op. cit.*

³¹⁷ Annie Ernaux, « Sur l'écriture », dans *LittéRéalité*, *op. cit.*, p. 10.

³¹⁸ Annie Ernaux et Smaïn Laacher, « Annie Ernaux ou l'inaccessible quiétude. Entretien avec Annie Ernaux précédé d'une présentation de Smaïn Laacher », dans *Politix*, deuxième trimestre 1991, vol. 4, n°14, p. 73.

³¹⁹ Nathalie Froloff, « Formes et enjeux de l'Histoire dans d'Annie Ernaux », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot (sous la dir. de), *Annie Ernaux. Un engagement d'écriture*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, « Fiction/non-fiction XXI », 2015, p. 45.

³²⁰ *Ibid.*

³²¹ Thomas Hunkeler, « Annie Ernaux, une écriture cathartique ? À propos des *Armoires vides* », dans Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet, *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MētisPresses, « Voltiges », 2012, p. 114.

est jugé indigne dans l'existence de ces opprimés, à savoir un langage populaire, un mode de vie simple ou encore des expériences intimes. Elle tente, de cette manière, de « proclamer la dignité de toute existence et de toute culture³²² » et de « réhabiliter le monde dominé, [...] à travers le postulat que les gestes, proverbes, jugements et manières de voir du milieu d'origine constituent bien une "culture" complète et digne d'intérêt³²³ ».

La légitimation des dominés nous semble être, pour Annie Ernaux, plus qu'une ambition mais une réelle nécessité. Deux arguments tendent à confirmer cette hypothèse. Le premier concerne la relation privilégiée qui unit l'auteure et les individus soumis à la domination. Celle-ci motive l'écrivaine à repousser constamment les limites de l'écriture pour délivrer un véritable message et, surtout, pour réaliser un projet formulé dans son journal intime, à savoir prendre une revanche tant collective qu'individuelle (« J'écrirai pour venger ma race³²⁴ »). Les efforts déployés ne sont pas vains, comme en témoigne ce qu'Annie Ernaux considère comme le plus beau compliment reçu de l'un de ses lecteurs : « Vous avez écrit pour nous³²⁵ ». Le deuxième se rapporte au besoin ressenti par l'auteure de trouver sa place : « Je ressens toujours une forme d'illégitimité dans le champ littéraire³²⁶ ». C'est pourquoi elle travaille à la reconnaissance du milieu et du sexe auquel elle appartient : « il faut avouer que j'ai fait de cette illégitimité une force³²⁷ ».

3.2.3. Sauver

Le troisième objectif d'Annie Ernaux est moins explicite que les deux précédents, mais non moins important. Il consiste à « fixer ce qui passe, à laisser une trace de soi mais aussi des autres, à lutter contre le caractère fugace de l'existence, la rapidité du changement dans la vie contemporaine³²⁸ ». Cette démarche est, pour l'auteure, la source d'une « grande

³²² Annie Ernaux, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art », dans Dominique Rabaté et Dominique Viart (sous la dir. de), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, « 143 Lire au présent », 2009, p. 99.

³²³ Jérôme Meizoz, « Annie Ernaux. Temporalité et mémoire », dans Laurent Demanze et Dominique Viart (sous la dir. de), *Fins de la littérature*, t. II : *Historicité de la littérature contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 186.

³²⁴ Alison S. Fell and Edward Welch, *Annie Ernaux. Socio-ethnographer of Contemporary France*, Nottingham, University of Nottingham, « Nottingham French studies », vol. 48, n°2, summer 2009, p. 11. Cette phrase lui a été inspirée par Bourdieu.

³²⁵ Annie Ernaux, interview pour 21 cm, *op. cit.*, 06min33-06min34.

³²⁶ Chloé Brendlé, « Sa vie en partage », dans Chloé Brendlé, Thierry Cécille et Jean Laurenti., « Annie Ernaux. Dossier », dans *Le Matricule des anges*, novembre-décembre 2014, n°158, p. 25.

³²⁷ *Ibid.*, p. 25.

³²⁸ Annie Ernaux et Claire-Lise Tondeur, « Entretien avec Annie Ernaux », dans *The French Review*, octobre 1995, vol. 69, n°1, p. 41.

motivation³²⁹ » et un moyen de remplir la mission dont elle se sent investie, à savoir « "sauver" ce qui peut être sauvé³³⁰ », notamment sa propre histoire.

3.3. « L'écriture comme un couteau » : un moyen d'atteindre les objectifs

Par ses réflexions sur le genre de ses œuvres et les objectifs qu'elle poursuit, Annie Ernaux s'éloigne d'une conception désintéressée de la littérature, au profit d'une écriture envisagée dans ses moindres aspects avant, pendant et après la rédaction. À cet égard, nous pouvons établir une similitude entre son écriture et celle de Michel Leiris.

3.3.1. Un travail minutieux réalisé avant, pendant et après la rédaction

La méthode de travail d'Annie Ernaux peut être envisagée à travers trois étapes successives. La première consiste à préparer, en amont, le contenu de son futur texte au moyen « de fiches préparatoires répertoriant souvenirs, comportements sociaux aperçus et faits bruts³³¹ ». Il peut également lui arriver d'avoir recourt aux « témoignages, [à un] travail sur [des] archives, [à des] observations ethnographiques³³² ». La deuxième vise à enrichir perpétuellement le texte par l'intermédiaire de la mémoire que l'auteure utilise à la fois pendant le processus d'écriture, mais également quand elle ne produit pas (« Ma méthode de travail est fondée essentiellement sur la mémoire qui m'apporte constamment des éléments en écrivant, mais aussi dans les moments où je n'écris pas, où je suis obsédée par mon livre en cours³³³ »). La troisième a pour ambition de retravailler le texte en apportant les dernières modifications telles que des corrections, des suppressions ou des ajouts. Toutes ces annotations sont réalisées par l'auteure elle-même qui refuse toute intervention d'un tiers, afin de maîtriser tous les aspects de son œuvre jusqu'à la publication.

3.3.2. Une soin porté à l'écriture et à la mise en page

a. Les choix stylistiques

Le premier choix stylistique auquel a été confrontée Annie Ernaux est celui de l'énonciation. Pour la rédaction des *Armoires vides*, l'auteure reconnaît avoir longtemps hésité

³²⁹ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 114.

³³⁰ Thierry Cécille, « Exposer, s'exposer », dans Chloé Brendlé, Thierry Cécille et Jean Laurenti, op. cit., p. 21.

³³¹ Isabelle Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », op. cit., p. 6.

³³² *Ibid.*

³³³ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, op. cit., p. 39.

entre deux pronoms personnels : « Je me souviens que s'est posée d'emblée la question de l'énonciation, *je* ou *elle*. Indécise, j'ai – ce n'est pas la première fois – tiré au sort. Le hasard a décidé *je*, mais le fait que je ne l'ai pas tenté de nouveau indique que le coup de dés correspondait à ma préférence³³⁴ ». Cet aveu laisse transparaître les incertitudes initiales de l'écrivaine (« Indécise ») et la confiance acquise par la satisfaction que celle-ci a retiré de l'utilisation de la première personne du singulier (« le coup de dés correspondait à ma préférence »).

Confortée dans son choix, Annie Ernaux réutilise le « je » pour ses œuvres suivantes dont celles de notre corpus d'étude (*La Femme gelée* et *Mémoire de fille*). Il faut, néanmoins, signaler que cet usage n'est pas univoque. En effet, il peut désigner une narratrice-personnage fictive (*Les Armoires vides*) ou anonyme (*La Femme gelée*), mais aussi l'auteure elle-même (*Mémoire de fille*). L'ambivalence de l'énonciation s'explique non pas par « un besoin de lever le masque mais [par] une entreprise nouvelle d'écriture³³⁵ ». L'écrivaine ne cesse, en effet, de remettre en cause le fonctionnement habituel de la littérature, ce qui implique une conception différente de l'énonciation :

Le *je* que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi" : une forme transpersonnelle, en somme³³⁶.

Je considère de plus en plus le "je" que j'emploie comme "un signe vide³³⁷".

L'évolution témoignée dans ces deux citations permet à Annie Ernaux de prendre ses distances définitives avec la définition traditionnelle de l'autobiographie et d'atteindre plus facilement ses objectifs de dénonciation, de légitimation et de sauvegarde

Il convient de signaler que l'auteure ne se limite pas à l'utilisation du « je ». En effet, elle recourt à d'autres pronoms personnels comme le « nous », le « on » ou le « elle ». Dans *Les Années*, cela lui permet tantôt de désigner « les groupes d'appartenance³³⁸ », tantôt de mettre en évidence « la femme qui a traversé ces années, reconsidérée après coup par la conscience présente de l'auteure³³⁹ ». Dans *Mémoire de fille*, l'utilisation du « elle » rend, quant à elle, perceptible les divergences entre ses personnalités d'adolescente et d'adulte et permet une plus grande objectivité.

³³⁴ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *op. cit.*

³³⁵ *Ibid.*

³³⁶ *Ibid.*

³³⁷ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, *op. cit.*, p. 19.

³³⁸ Jérôme Meizoz, *op. cit.*, p. 186.

³³⁹ *Ibid.*

Le deuxième choix stylistique opéré par Annie Ernaux concerne les temps de la narration. En adéquation avec son entreprise rétrospective, l'auteure choisit d'utiliser l'imparfait pour créer l'illusion d'un « continuum³⁴⁰ » et le passé composé pour faire « sentir que les choses ne sont pas terminées, qu'elles durent encore dans le présent³⁴¹ ». De façon moins conventionnelle, elle emploie également le présent pour ses réflexions métatextuelles.

b. Les choix typographiques

Au-delà des choix stylistiques de l'énonciation et des temps de la narration, Annie Ernaux accorde une importance à la typographie. Au fil des œuvres, elle voit en la mise en page des textes une façon de compléter et d'enrichir son propos. L'auteure utilise, d'abord, l'italique en tant que « signe que le sens est à prendre au pied de la lettre³⁴² ». Comme pour les guillemets, ce choix lui permet d'attirer l'attention des lecteurs et des lectrices sur un mot ou une phrase du texte considérée comme incontournable. Elle recourt, ensuite, de plus en plus souvent aux blancs typographiques :

Les blancs me paraissent essentiels [...]. Les blancs sont des plages, des espaces qui s'ouvrent dans une écriture que je sens moi-même comme très dense, à la limite de la violence. [...] Les blancs permettent, comme la poésie (le verset), surtout moderne, de ne pas faire de transitions, de relations causales, à la fois de juxtaposer et de détacher des visions, de donner toute leur importance à des détails, de faire des inventaires³⁴³...

En lien avec ces espaces, l'écrivaine use, enfin, de l'effet de liste qui « par son rythme et son ordonnancement visuel, trahit [...] l'urgence de nommer et de fixer par écrit des bribes de réalité dont la seule existence se situe désormais dans la conscience (mortelle)³⁴⁴ ».

c. Une écriture « plate » motivée par les principes d'objectivité et de vérité

Par ses choix stylistiques et typographiques, Annie Ernaux cherche à établir, dans son écriture, un principe d'objectivité et de vérité qui est, selon elle, la seule façon d'atteindre les objectifs qu'elle s'est fixés. Cette volonté s'actualise par le développement d'une écriture souvent considérée comme « plate », « blanche » ou encore « factuelle », c'est-à-dire « dans laquelle il n'y a ni commisération ni lyrisme, mais simplement la volonté de se tenir au plus

³⁴⁰ Jérôme Meizoz, *op. cit.*, p. 187.

³⁴¹ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, *op. cit.*, p. 118.

³⁴² Annie Ernaux, « Sur l'écriture », *op. cit.*, p. 14.

³⁴³ Annie Ernaux et Pierre-Louis Fort, *op. cit.*, p. 990.

³⁴⁴ Jérôme Meizoz, *op. cit.*, p. 182.

près des choses, au plus près du réel³⁴⁵ ». Pour arriver à un tel résultat, l'auteure renonce progressivement et de façon délibérée à tout ornement littéraire au profit d'une « écriture aussi dépouillée que possible³⁴⁶ ». Cela ne signifie pas pour autant qu'elle se contente de transcrire le fil de sa pensée. Bien au contraire, développer une telle écriture implique un « travail sérieux d'élaboration et de finesse³⁴⁷ » qui concerne tant l'organisation des phrases que l'utilisation de la ponctuation et même le choix d'un seul substantif (« quand je choisis un mot, ce n'est pas parce qu'il est beau, mais c'est parce qu'il est juste³⁴⁸ »).

3.3.3. Le résultat d'un long travail d'écriture : « L'écriture comme un couteau » au regard de « la corne de taureau »

Les moyens mis en œuvre par Annie Ernaux pour dénoncer la domination, en légitimer les victimes et en sauvegarder l'expérience constituent la posture principale de son écriture. Cette dernière s'apparente, selon les propos de l'auteure, à un « couteau » rendant possible l'« exploration de la réalité extérieure ou intérieure, de l'intime et du social dans le même mouvement, en dehors de la fiction³⁴⁹ ».

La métaphore du couteau utilisée par l'écrivaine pour désigner son utilisation de l'écriture nous semble similaire à celle de la « corne de taureau » évoquée par Michel Leiris dans le prologue de *L'Âge d'homme*. En effet, les deux auteurs se rejoignent dans l'idée de produire des œuvres authentiques :

Du point de vue strictement esthétique, il s'agissait pour moi de condenser, à l'état presque brut, un ensemble de faits que je me refusais à exploiter en laissant travailler dessus mon imagination ; [...]. Rejeter toute affabulation et n'admettre pour matériaux que des faits véridiques (...), rien que ces faits et tous ces faits, était la règle que je m'étais choisie³⁵⁰.

Correspondant au couteau pour Ernaux et à la corne de taureau pour Leiris, l'écriture de ces « faits véridiques » est un moyen d'une part, de donner un sens à l'existence littéraire et réelle des auteurs et d'autre part, d'agir à différents niveaux :

Faire un livre qui soit un acte, [...]. Acte par rapport à moi-même puisque j'entendais bien, le rédigeant, élucider, grâce à cette formulation même, certaines choses encore

³⁴⁵ Annie Ernaux et Raphaëlle Rérolle, *Écrire, écrire, pourquoi ? Annie Ernaux. Entretien avec Raphaëlle Rérolle*, Paris, Bibliothèque publique d'information, « Paroles en réseau », 2011, p. 9.

³⁴⁶ Annie Ernaux, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art », dans Dominique Rabaté et Dominique Viart (sous la dir. de), *op. cit.*, p. 111.

³⁴⁷ Fayçal Bouiche, « Entre "écrire" et "trahir". Le cas d'Annie Ernaux », dans *Cahiers erta*, 2017, n°11, p. 150.

³⁴⁸ Annie Ernaux, interview pour 21 cm, *op. cit.*, 09min56-10min12.

³⁴⁹ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, *op. cit.*, p. 36.

³⁵⁰ Michel Leiris, « De la littérature considérée comme une tauromachie », dans *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, 1946 [1939], p. 14-15.

obscurer [...]. Acte par rapport à autrui puisqu'il était évident qu'en dépit de mes précautions oratoires la façon dont je serais regardé par les autres ne serait plus celle qu'elle était avant publication de cette confession. Acte, enfin, sur le plan littéraire, consistant à montrer le dessous des cartes, [...]. Il s'agissait moins là de ce qu'il est convenu d'appeler "littérature engagée" que d'une littérature dans laquelle j'essayais de m'engager tout entier. Au-dedans comme au-dehors³⁵¹.

Le prologue de Michel Leiris pourrait à lui seul servir de définition à l'œuvre d'Annie Ernaux. En effet, il synthétise les grandes orientations du travail littéraire de cette dernière, à savoir la volonté d'agir sur les mondes littéraire et social notamment pour dénoncer et contrer le phénomène de la domination.

³⁵¹ Michel Leiris, *op. cit.*, p. 14.

CONCLUSION

Annie Ernaux a fait le choix d'écrire la vie. De la publication des *Armoires vides* en 1974 à celle de *Mémoire de fille* en 2016, elle retrace ses expériences personnelles dont celles de son enfance à Yvetot, de son cursus scolaire à l'école libre et à l'Université de Rouen, de sa découverte de la sexualité à la colonie de S. ou encore de son mariage avec Philippe Ernaux.

L'introspection à laquelle elle a décidé de se livrer l'oblige à ne faire l'impasse sur aucun événement de son passé, y compris ceux jugés intimes ou indignes. Parmi ceux-ci se trouve notamment l'expérience d'une domination abordée de façon récurrente et exhaustive dans plusieurs de ses œuvres, dont celles choisies pour constituer notre corpus d'étude : *Les Armoires vides* (1974), *La Femme gelée* (1981), *Les Années* (2008) et *Mémoire de fille* (2016). Notre hypothèse de départ était que la vie d'Annie Ernaux, telle que transcrite dans son écriture, a été soumise à une triple forme de domination liée au milieu familial, aux rapports de genre et à la société de consommation.

Afin de vérifier la pertinence de cette supposition, nous avons envisagé le travail en trois chapitres qui synthétisent la vie et l'œuvre d'Annie Ernaux et qui analysent surtout sa vision du phénomène de la domination.

Le premier chapitre visait à croiser et à regrouper toutes les informations biographiques contenues dans les œuvres du corpus. Cela a permis de donner une cohérence chronologique à l'ensemble et d'identifier les moments de domination vécus durant les différents âges de la vie. L'enfance d'Annie Ernaux a été marquée par une prise de conscience des différences sociales entre le milieu familial et le milieu bourgeois. L'opposition entre ces deux univers a été identifiée comme une souffrance liée à la révélation de plusieurs insuffisances matérielles et culturelles du monde originel, ce qui a favorisé un changement de regard et une prise de distance progressive. L'adolescence a confirmé la rupture avec le modèle familial et a laissé entrevoir un désir d'évoluer dans la hiérarchie sociale notamment par la fréquentation de plusieurs garçons issus de la bourgeoisie. L'âge adulte a été associé à quatre expériences principales : une grossesse non désirée aboutissant à un avortement, un mariage pesant, une maternité aliénante et un enlèvement définitif dans des rôles féminins insatisfaisants. L'âge de la maturité a, quant à lui, fait apparaître une préoccupation inédite, à savoir celle du passage incontrôlable du temps.

Le deuxième chapitre avait pour objectif d'étudier le discours d'Annie Ernaux sur l'expérience de la domination. Selon leur contenu spécifique, les œuvres du corpus ont été associées à un type particulier de domination, ce qui a permis de faire émerger trois ensembles : *Les Armoires vides* et la domination familiale ; *La Femme gelée* et *Mémoire de fille* et la domination du point de vue des rapports de genre ; *Les Années* et la domination inhérente à la société de consommation. Chaque association a été étudiée individuellement selon plusieurs catégories.

L'analyse des *Armoires vides* a fait apparaître la volonté de l'auteure de dénoncer le caractère aliénant de son milieu d'origine l'empêchant d'intégrer une classe sociale supérieure, à savoir celle de la bourgeoisie. La domination familiale s'est exercée d'une part, au travers des biens matériels (le café-épicerie, la maison et les vêtements) et culturels (la langue, la lecture et la culture) jugés insuffisants et d'autre part, au travers de plusieurs sentiments ambivalents (l'admiration, la honte, le rejet et la réconciliation). Ces éléments ont provoqué plusieurs conflits psychiques dont celui de la névrose de classe et celui de la position de transfuge, tout en permettant la conscience du caractère inégalitaire du système scolaire. Cette description négative du patrimoine familial a été mise en relation avec *La Distinction* de Pierre Bourdieu, étude sociologique dénonçant une construction hiérarchisée de la société en fonction du capital économique et/ou intellectuel des individus.

L'analyse de *La Femme gelée* a rendu explicite le désir de l'écrivaine de rompre avec la domination masculine exposée comme totale, car s'éprouvant à la fois dans le corps tant social que physique des femmes. L'aliénation sociale a été décrite à partir de la présentation de divers statuts féminins (la fille, la prétendante, la mère et l'épouse) et de plusieurs modèles contradictoires (celui des parents, de l'école et de la société), ainsi qu'à partir de l'exposition du phénomène de l'esprit romanesque. Ces trois données ont mis en évidence la difficulté, pour les jeunes femmes, de se construire librement dans une société patriarcale qui les contraint à la soumission. L'aliénation physique a été liée aux cycles du corps féminin (les menstruations, la sexualité et la grossesse), le plus souvent vécus dans la passivité et le don forcé de soi. Les observations ernausiennes ont été confirmées par *La Domination masculine* de Pierre Bourdieu, qui s'oppose à la construction sociale des corps défendue par la *doxa* et véhiculée par les institutions sociales.

L'analyse des *Années* a permis de comprendre le fonctionnement de la société de consommation ainsi que la domination qui la caractérise. L'auteure a, d'abord, présenté l'émergence de ce système en deux étapes (instauration d'un principe d'abondance et d'un rythme spécifique). Elle en a, ensuite, justifié la suprématie par l'importance progressive que

lui a accordée la population qui est passée d'un besoin de se distraire à la nécessité aliénante de posséder constamment de nouveaux objets. Elle a, enfin, explicité les conséquences directes de la logique marchande sur les institutions sociales qui en ont retiré soit des avantages (les médias), soit des désavantages (la politique et la religion). L'impact de la société de consommation sur la mémoire a également été mentionné par l'auteure qui a exprimé son désir de voir les individus revenir à une mémoire authentique basée sur l'expérience. Les constatations faites par l'écrivaine ont été soutenues par le discours de Guy Debord dans *La Société du spectacle*, œuvre sociologique dénonçant les dangers de la logique marchande qui dépersonnalise l'environnement social.

Les œuvres du corpus ont également été étudiées collectivement, afin d'enrichir les analyses principales. Des extraits des *Armoires vides*, de *La Femme gelée*, des *Années* et de *Mémoire de fille* ont, de cette façon, été utilisés pour confirmer l'examen de tous les types de domination évoqués par l'auteure.

Le troisième chapitre s'était fixé pour but d'interroger la démarche d'écriture d'Annie Ernaux en s'intéressant aux genres des œuvres du corpus, en décelant ses motivations et en repérant ses diverses caractéristiques.

La classification des œuvres du corpus s'est révélée assez ambivalente, puisque deux œuvres (*Les Armoires vides* et *La Femme gelée*) sont considérées comme des romans, alors que les deux autres (*Les Années* et *Mémoire de fille*) sont assimilées respectivement à des autobiographies collective et individuelle. La référence à diverses théories littéraires a permis de faire disparaître les imprécisions et de classer l'œuvre ernausienne dans le champ autobiographique correspondant à l'une des actualisations des écritures de soi. Cependant, après avoir pris en compte l'avis de l'auteure, il a été jugé nécessaire de délaisser les catégorisations traditionnelles pour aborder un genre récent reconnu dans le dernier quart du XX^e siècle : l'autosociobiographie. Ce type de récit dans lequel sont réunis l'expérience individuelle et les phénomènes sociologiques a été identifié comme la ligne directrice de l'écriture d'Annie Ernaux.

Le projet de l'auteure a été mise en relation avec les trois objectifs généraux que celle-ci semble poursuivre, depuis le début de sa carrière. Le premier a été désigné en tant que volonté de dénoncer toutes les formes de domination. Le deuxième a été signalé comme un désir d'en légitimer les victimes, c'est-à-dire, selon Ernaux, les classes populaires, les femmes ou encore les consommateurs. Le troisième s'est révélé être un besoin de sauver tout ce qui peut l'être comme par exemple, le vécu d'une génération.

Pour atteindre ces objectifs, Annie Ernaux a dû faire des choix spécifiques concernant l'énonciation (utilisation du « je », du « nous », du « on » ou encore du « elle »), le temps de la narration (l'imparfait, le passé composé et parfois même le présent) et la typographie (utilisation de guillemets, de l'italique et de blancs). L'auteure a pris chaque décision relative au texte en veillant à rester la plus objective possible et à respecter au maximum la véracité des faits. Les caractéristiques de cette démarche d'écriture ont conduit plusieurs critiques et l'auteure elle-même à parler d'écriture « plate », « blanche » et « factuelle », prouvant que le désir d'écrire d'Annie Ernaux est motivé par quelque chose de plus grand que la simple distraction des lecteurs et des lectrices.

Les conclusions de chaque chapitre tendent à confirmer notre hypothèse de départ : Annie Ernaux a vécu une triple forme de domination à tous les âges de sa vie et choisit d'en rendre compte dans son écriture.

Étudier l'expérience et la transcription littéraire de la domination dans quatre œuvres d'Annie Ernaux s'est révélé particulièrement enrichissant. En effet, cela nous a permis de réunir plusieurs œuvres autour d'un thème commun et dans une perspective chronologique inédite, afin d'établir les constantes et les évolutions de l'écriture ernausienne. Cela a également favorisé une interrogation sur la démarche de l'auteure qui, dissimulée sous des apparences de simplicité, est le fruit d'une véritable réflexion menée avant, pendant et après la rédaction. Mais, cela nous a également fait prendre conscience des liens étroits qui unissent les textes d'Annie Ernaux à de nombreux phénomènes sociologiques tels que la névrose de la classe et la domination masculine.

L'étude de la domination dans plusieurs œuvres d'Annie Ernaux n'a, néanmoins, pas toujours été simple et a même présenté plusieurs limites. La nécessité de restreindre notre corpus d'étude en représente une. En effet, la production ernausienne compte encore de nombreuses œuvres qui mériteraient d'être analysées sous l'angle de la domination. Parmi les titres envisageables, il y a notamment *L'Événement* (2000) dédié à l'avortement clandestin de l'auteure et *Passion simple* (1992) consacré à une histoire d'amour dévorante lui ayant fait perdre pied. La distance temporelle entre les œuvres du corpus en incarne une deuxième, car regrouper dans une même analyse des textes séparés parfois par plus de quarante ans (1974, 1981, 2008 et 2016) peut se révéler compliqué. Cela a notamment posé problème lors de l'étude simultanée de *La Femme gelée* et de *Mémoire de fille* qui s'opposent par leur genre (roman et récit autobiographique) et par l'identité de leur narratrice (anonyme et Annie

Duchesne). Les difficultés rencontrées ont conduit à mener une véritable réflexion sur notre méthodologie et la manière la plus adéquate de présenter notre analyse.

Le choix de travailler sur Annie Ernaux et sur son traitement de la domination permet d'ouvrir et d'enrichir la réflexion, mais aussi d'envisager une multitude d'autres études. L'œuvre ernausienne peut, d'abord, être envisagée dans ses liens avec l'écriture de soi. Cette possibilité avait initialement attiré notre attention et la première orientation donnée à ce travail consistait à étudier l'évolution de l'écriture autobiographique entre les textes de George Sand (*Histoire de ma vie*, 1855), de Simone de Beauvoir (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958) et d'Annie Ernaux. Elle peut, ensuite, être abordée dans le cadre plus restreint et plus novateur de l'autosociobiographie, genre auquel l'auteure affirme se rattacher tout comme Didier Éribon (*Retour à Reims*, 2000). Elle peut, par ailleurs, être étudiée en rapport direct avec des phénomènes sociologiques tels que la position du transfuge de classe qui est également celle d'Édouard Louis (*En finir avec Eddy Bellegueule*, 2014) et qui mériterait d'être abordée plus en profondeur en raison de la richesse de ses enjeux. Elle peut, enfin, être mise en relation avec la veine féministe ou encore les études sur le genre.

La diversité des sujets envisageables laisse entrevoir une certitude : l'œuvre d'Annie n'a certainement pas fini de révéler tous ses secrets.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Corpus d'étude

ERNAUX, Annie, *Les Armoires vides*, dans ERNAUX, Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [1974], p. 103-209.

ERNAUX, Annie, *La Femme gelée*, dans ERNAUX, Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [1981], p. 323-433.

ERNAUX, Annie, *Les Années*, dans ERNAUX, Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [2008], p. 925-1085.

ERNAUX, Annie, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, « Blanche », 2016.

De la même auteure

ERNAUX, Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011.

ERNAUX, Annie, *L'Événement*, dans ERNAUX, Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011 [2000], p. 269-321.

Entretiens et autres écrits non littéraires de l'auteure

ERNAUX, Annie et LAACHER, Smaïn, « Annie Ernaux ou l'inaccessible quiétude. Entretien avec Annie Ernaux précédé d'une présentation de Smaïn Laacher », dans *Politix*, deuxième trimestre 1991, vol. 4, n°14, p. 73-78.

ERNAUX, Annie, « Vers un *je* transpersonnel », dans *RITM*, 1993, n°6, p. 219-222.

ERNAUX, Annie et TONDEUR, Claire-Lise, « Entretien avec Annie Ernaux », dans *The French Review*, octobre 1995, vol. 69, n°1, p. 37-44.

ERNAUX, Annie et VILAIN, Philippe, « Entretien avec Annie Ernaux. Une "conscience malheureuse" de femme », dans *LittéRéalité*, printemps-été 1997, vol. 9, n°1, p. 67-71.

ERNAUX, Annie et SIMON, Claire, « Portraits croisés », avril 2002. En ligne, <http://clairesimon.fr/> (PDF téléchargé et consulté le 30 septembre 2018).

ERNAUX, Annie, « Sur l'écriture », dans *LittéRéalité*, printemps-été 2003, vol. XV, n°1, p. 9-22.

ERNAUX, Annie, DAY, Lorraine et THOMAS, Lyn, « Exploring the Interspace : recent dialogues around the Work of Annie Ernaux », dans *Feminist Review*, 2003, n°74, p. 98-108.

ERNAUX, Annie et FORT, Pierre-Louis, « Entretien avec Annie Ernaux », dans *The French Review*, avril 2003, vol. 76, n°5, p. 984-994.

ERNAUX, Annie, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art », dans RABATÉ Dominique et VIART, Dominique (sous la dir. de), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, « 143 Lire au présent », 2009.

ERNAUX, Annie, « La preuve par corps », dans MARTIN, Jean-Pierre (sous la dir. de), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010.

ERNAUX, Annie, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011 [2003].

ERNAUX, Annie et RÉROLLE, Raphaëlle, *Écrire, écrire, pourquoi ? Annie Ernaux. Entretien avec Raphaëlle Rérolle*, Paris, Bibliothèque publique d'information, « Paroles en réseau », 2011.

ERNAUX, Annie, « La Distinction. Œuvre totale et révolutionnaire », dans LOUIS, Édouard (sous la dir. de), *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*, Paris, PUF, « Quadrige », 2016.

Documents audiovisuels

ERNAUX, Annie, interview pour La Grande librairie (France 5, émission du 14 avril 2016, François Busnel).

ERNAUX, Annie, interview pour 21 cm (Canal +, émission du 24 octobre 2018, Augustin Trapenard).

Autres œuvres littéraires

LEIRIS, Michel, « De la littérature considérée comme une tauromachie », dans *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, 1946 [1939], p. 9-22.

Sources secondaires

Critiques

Ouvrages et articles dédiés à Annie Ernaux

BACHOLLE-BOŠKOVIĆ, Michèle, « Confessions d'une femme pudique. Annie Ernaux », dans *French Forum*, hiver 2003, vol. 28, n°1, p. 91-109.

BIHOLARU, Elena-Camelia, « Le processus de l'écriture chez Annie Ernaux », dans *Meridian Critic*, 2015, vol. 24, n°1, p. 159-169.

BOUCHE, Fayçal, « Entre "écrire" et "trahir". Le cas d'Annie Ernaux », dans *Cahiers ERTA*, 2017, n°11, p. 145-160.

BRENDLÉ, Chloé, CÉCILLE, Thierry et LAURENTI, Jean, « Annie Ernaux. Dossier », dans *Le Matricule des anges*, novembre-décembre 2014, n°158, p. 16-27.

CHARPENTIER, Isabelle, « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », dans *Politix*, troisième trimestre 1994, vol. 7, n°27, p. 45-75.

CHARPENTIER, Isabelle, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *CONTEXTES*, 2006, n°1, p. 1-22. En ligne, <https://journals.openedition.org/contextes/74>

CHARPENTIER, Isabelle, « Les réceptions "ordinaires" » d'une écriture de la honte sociale. Les lecteurs d'Annie Ernaux », dans *Idées économiques et sociales*, 2009, vol. 1, n°155, p. 19-25.

FAU, Christine, « Le Problème du langage chez Annie Ernaux », dans *The French Review*, février 1995, vol. 68, n°3, p. 501-512.

FELL, Alison S. and WELCH, Edward, *Annie Ernaux. Socio-ethnographer of Contemporary France*, Nottingham, University of Nottingham, « Nottingham French studies », vol. 48, n°2, summer 2009.

FORT, Pierre-Louis et HOUDART-MEROT, Violaine (sous la dir. de), *Annie Ernaux. Un engagement d'écriture*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, « Fiction/non-fiction XXI », 2015.

HAVERCROFT, Barbara, « Dire l'indicible. Trauma et honte chez Annie Ernaux », dans *Roman 20-50*, 2005, vol. 2, n°40, p. 119-132.

HUNKELER, Thomas, « Annie Ernaux, une écriture cathartique ? À propos des *Armoires vides* », dans HUNKELER, Thomas et SOULET, Marc-Henry, *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, « Voltiges », 2012, p. 105-117.

MEIZOZ, Jérôme, « Annie Ernaux. Temporalité et mémoire », dans DEMANZE, Laurent et VIART, Dominique (sous la dir. de), *Fins de la littérature*, t. II : *Historicité de la littérature contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 181-192.

WOLF, Nelly, « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », dans *Études françaises*, 2011, vol. 47, n°1, p. 129-140.

Théories

Littérature : les écritures de soi

HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, « U Lettres », 2003.

JEANNELLE, Jean-Louis, *Écrire ses mémoires au XXe siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008.

LECARME, Jacques et LECARME-TABONE, Éliane, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1999 [1997].

LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

MAY, Georges, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1984 [1979].

PINEAU, Gaston et LE GRAND, Jean-Louis, *Les Histoires de vie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2002 [1993].

SIMONET-TENANT, Françoise (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017.

ZANONE, Damien, *L'Autobiographie*, Paris, Ellipses, « Thèmes & études », 1996.

Sociologie

BOURDIEU, Pierre et PASSERON, Jean-Claude, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1971 [1964].

BOURDIEU, Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1992 [1979].

BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, « Points. Essais », 2002 [1998].

DEBORD, Guy, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1992 [1967].

DIRKX, Paul, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, « Cursus Lettres », 2000.

La place des femmes dans la littérature et dans la société

FROIDEVAUX-METTERIE, Camille, *La Révolution du féminin*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2015.

HEINICH, Nathalie, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2007.

SINGLY, François de, « Gagner sa place. La conquête de l'autonomie des femmes dans la famille », dans *International Review of Community Development*, automne 1987, n°18, p. 153-159.

Mémoires et thèses

BARTHELMEBS, Hélène, *De la construction des identités féminines. Regards sur la littérature francophone de 1950 à nos jours*, Thèse en Langues et littératures françaises, générales et comparées, Université de Haute Alsace - Mulhouse, 2012.

BRABANT, Josée, *Politiques du passage de l'individuel au collectif dans Les Années d'Annie Ernaux*, Mémoire en Arts et sciences, Université de Montréal, 2015.

SEYNHAEVE, Catherine, *La Place, L'Événement, Les Années. Annie Ernaux, le singulier et l'universel*, Mémoire en Langues et littératures françaises et romanes, promoteur Damien Zanone, Université catholique de Louvain, 2012.

VOULOIR, Jocelyne, *Approche psychosociologique de l'œuvre d'Annie Ernaux*, Mémoire en Psychologie et sciences de l'éducation, promoteur Michel Legrand, Université catholique de Louvain, 1999.

Dictionnaire

Outil de consultation du Dictionnaire de l'Académie Française [en ligne], 9^e éd., <https://academie.atilf.fr>.

Référentiel

Service de la langue française de la Communauté française de Belgique, *Mettre au féminin. Guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre*, 3^e éd., Bruxelles, 2014 [1994].

Ressources électroniques

Site internet dédié à Annie Ernaux (<https://www.annie-ernaux.org>).

Site officiel du Ministère de l'Éducation nationale et de la jeunesse et du Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation (<http://www.devenirenseignant.gouv.fr/>).

